

**Congo Inc.: Le
testament de
Bismarck
(Domaine français)**

In Koli Jean Bofane

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

IN KOLI JEAN BOFANE
Congo Inc.
LE TESTAMENT DE BISMARCK

ÉCRITURE



GRAND
PRIX DU
ROMAN
MÉTIS
2014 5^e ÉDITION



ACTES SUD

Le point de vue des éditeurs

Le jeune Isookanga, Pygmée ekonda, piaffe dans son village de la forêt équatoriale où un vieil oncle prétend régir son existence. Depuis qu'il a découvert l'Internet et les perspectives d'enrichissement immédiat que promettent mille variantes de la mondialisation, il n'a plus qu'un objectif : planter là les cases, les traditions, la canopée millénaire et le grincheux ancêtre pour monter à Kinshasa faire du business. Il débarque donc un matin dans la capitale, trouve l'hospitalité auprès des enfants des rues et rencontre Zhang Xia, un Chinois qui fait commerce de sachets d'eau potable et dont il devient l'associé. L'avenir est à lui !

Pendant ce temps, à Kinshasa et ailleurs, le monde continue de tourner moyennement rond : des seigneurs de guerre désœuvrés aux pasteurs vénaux, des conseils d'administration des multinationales aux allées du Grand Marché, les hommes ne cessent d'offrir des preuves de leur concupiscence, de leur violence, de leur bêtise et de leur cynisme.

Qui sauvera le Congo, spolié par l'extérieur, pourri de l'intérieur ? L'innocence et les rêves, les projets et la solidarité. La littérature, bien sûr, quand elle est comme ici servie par un conteur hors pair, doté d'un humour caustique et d'une détermination sans faille.

In Koli Jean Bojane

In Koli Jean Bofane est né en 1954 à Mbandaka (RDC) et vit à Bruxelles. Son premier roman, Mathématiques congolaises (Actes Sud, 2008), a reçu le prix Jean-Muno, le prix de la SCAM et le grand prix littéraire d'Afrique noire de l'ADELF.

Du même auteur

Roman

MATHÉMATIQUES CONGOLAISES, Actes Sud, 2008 ; Babel no 1054.

Jeunesse

POURQUOI LE LION N'EST PLUS LE ROI DES ANIMAUX, Gallimard Jeunesse, 1996.

Photographie de couverture : © Kiripi Katambo, courtesy Magnin-A, Paris

© ACTES SUD, 2014

ISBN 978-2-330-03349-1

In Koli Jean Bofane

Congo Inc.

刚果股份有限公司

Le testament de Bismarck

俾斯麦的遗嘱

roman

ACTES SUD

aux filles, aux fillettes, aux femmes du Congo

à l'ONU

au FMI

à l'OMC

*Le nouvel État du Congo est destiné à être un des
plus importants exécutants de l'œuvre que nous
entendons accomplir...*

Le chancelier Bismarck,
en clôture de la conférence de Berlin,
février 1885.

I

Terres et temps 土地和时间

— Putain de chenilles !

L'exaspération provoquée par les innocentes bestioles depuis plus d'une heure avait stimulé les facultés d'Isookanga, lui permettant de tracer plus rapidement sa route à travers la forêt, d'éviter les branches basses, d'ouvrir des brèches dans le feuillage aussi sûrement que l'étrave d'un brise-glace en période de réchauffement climatique. La silhouette du jeune homme vêtu d'une simple culotte en écorce battue paraissait insignifiante parmi les arbres qui se dressaient, cathédrales sur leur socle de racines géantes. La canopée, de temps à autre, ouvrait des puits de lumière qui faisaient luire les gouttelettes d'humidité en suspension, au milieu desquelles dansaient des insectes se disputant la place avec des fougères venues du pléistocène, des lianes tombant de nulle part, des troncs agonisants luttant contre la décomposition. Dans cet enchevêtrement de vie et de mort, pendant que la sève luttait pour monter, des orchidées aux couleurs invraisemblables se pavanaient dans la bruine gorgée d'odeurs de sucs, de déchets organiques et de glandes animales abandonnés là pour marquer le territoire.

En provenance des cimes, les cris des perroquets et des toucans ne parvenaient pas à rivaliser avec ceux émis par les singes, maîtres du tapage. Un coucou inlassablement, sur deux notes, répétait un chant monotone répercuté à travers le fouillis de la végétation. Les grandes bêtes sauvages, peu de chance de les entendre, sauf, parfois, via des vibrations produites sur le sol par un éléphant solitaire ou un sanglier se raclant la couenne à l'écorce la plus rude.

Au niveau du sol et sous celui-ci, au royaume du porc-épic et du tatou, de la fourmi et de la scolopendre, des empires invisibles et

tentaculaires continuaient de se bâtir et de se déconstruire sous la férule de souveraines avides et omnipotentes régnant sur des peuples privés de lumière.

— C'était vraiment pas le moment, merde ! *Skulls and Bones Mining Fields* me menace de toute part, *Kannibal Dawa* m'a lâché comme un malpropre, cette salope d'*Uranium et Sécurité* n'arrête pas de me prendre des points, et moi, qu'est-ce que je fais en attendant ? Pouvait pas bouffer du corned-beef comme tout le monde ? Ouvrir une boîte de sardines ? Des chenilles ! Et juste maintenant. Hier, hier, toujours hier ! Les ancêtres ont dit ceci ! La coutume exige cela ! "Neveu, au lieu de débiter ta session de video game, va plutôt me chasser des invertébrés dans la forêt, et que ça saute !" Pourquoi ne pas vivre avec son temps et aller de l'avant, bon sang ? Se nourrir et penser comme le reste de l'humanité. Putain d'oncle ! Parce qu'il est chef ekonda¹ ? Chef des chenilles, oui !

La rage d'Isookanga à cet instant avait atteint son paroxysme. Déboulant de la forêt, il héla un gamin, lui balança le sac de jute renfermant les petites bêtes et lui ordonna d'aller le déposer chez Vieux Lomama à l'autre extrémité du village. Il se précipita ensuite vers sa case. Rapidement, il retira sa culotte d'écorce, enfila un jean Superdry JPN, un tee-shirt à l'effigie de Snoop Dogg, se passa un collier autour du cou avec, en pendentif, les lettres NY en strass, glissa entre deux orteils des tongs bleues. Le jeune homme était prêt pour rejoindre la session de jeu qui avait débuté depuis déjà une bonne quinzaine de minutes. Et quinze minutes, c'étaient les autres qui s'armaient davantage, c'était du lobbying entrepris par des enfoirés qui pouvaient vous faire perdre des points en un rien de temps.

Face à son écran LCD, Isookanga, sous la dénomination de *Congo Bololo*², survolait un paysage aux commandes d'un hélicoptère de combat pour repérer des ennemis éventuels. Quelque chose bougea derrière un massif d'arbres, il envoya des roquettes qui débusquèrent un convoi de renfort de troupes. Le jeune homme s'en donna à cœur joie. De son clavier, il tirait comme un véritable psychopathe ; des boules de feu explosaient de toutes parts. Sur le flanc des pick-up Toyota qui essayaient de fuir, il reconnut les couleurs de ce salopard de *Kannibal Dawa*³. Peut-être que, dans les couloirs de l'ONU, il était le

plus fort, mais sur le terrain des opérations, devant les missiles de *Congo Bololo*, il ne faisait pas le poids. Il balançait quelques rafales de gros calibre, juste pour aggraver les dégâts. C'est à ce moment que, sans prévenir, le gamin qu'il avait envoyé chez Vieux Lomama, franchit la porte, soulevant le rideau qui fermait le lieu.

— Vieux Lomama azo bengha yo⁴ ! annonça-t-il, un peu essoufflé.

— Putain de merde ! On peut pas me foutre la paix ! Qu'est-ce qu'il veut encore, l'oncle ?

— Je ne sais pas, mon vieux, il a seulement dit de te dépêcher.

La mort dans l'âme, le jeune homme dut se résoudre à appuyer sur la touche qui commandait la fonction Pause et qui figeait en même temps l'univers virtuel dans lequel il s'immergeait.

— Kota⁵ !

Avec précaution, Isookanga fit deux pas dans la case du chef Lomama.

— Losako⁶, Vieux.

— Elaka Nzakomba⁷. Mon fils, j'ai à te parler. Moi, ton oncle, ici présent, je suis attristé. Quand j'y pense... Que n'avons-nous pas fait pour le fils de ma sœur, depuis que celle-ci s'est mis en tête de parcourir le pays et de faire du commerce ? N'avons-nous pas déployé le zèle nécessaire à ton éducation ?

— Si, mon oncle.

Isookanga connaissait la litanie. Il en avait l'habitude. Le plus important allait venir.

— N'avons-nous pas accompli tout ce qui était dans nos possibilités pour pourvoir à ton bien-être ?

— Si, mon oncle.

— Avons-nous jamais exigé des mercis pour quoi que ce soit ?

— Non, mon oncle.

— Alors pourquoi, mon fils, tu abandonnes la coutume ?

— Mais, mon oncle...

— Tais-toi ! Plus de vingt-cinq ans, et où en es-tu ? Tu me fais honte ! D'abord, tu as débarqué un jour avec des appareils aux oreilles comme un docteur. On ne pouvait plus te parler. Tu étais indifférent à tout. Tu écoutais quoi ? La voix des anciens ne te suffit-elle plus ? Quand la chose a cassé, on a eu droit à ce fumeur de chanvre que tu

exposes sur ton tee-shirt du matin au soir, ajouta le vieux, pointant Snoop Dogg.

— C'est un porte-parole, mon oncle.

— Tais-toi, je ne veux pas savoir ! Et maintenant tu passes des heures enfermé seul dans ta case, plusieurs fois par semaine, à regarder des ombres sur un écran. Que crois-tu apprendre avec toutes ces choses que tu appelles modernes ? Ceux qui parlent de modernité veulent nous éliminer, Isookanga, mon fils. Écoute-moi bien. Matoi elekaka moto **tes** ! Regarde cette tour de métal qu'ils ont placée dans la forêt, elle nous tuera tous, un jour. Pendant ce temps, toi, tu fais quoi ? Tu y prends plaisir et tu te trouves, en plus, une machine pour communiquer avec cette diablerie ! Ces choses sont mauvaises, crois-moi, moi, ton oncle. Et puis, mon fils, je t'en conjure, arrête de dire ce mot, "putain", à tout moment. Arrête ! Tu scandalises les ancêtres ! Respecte-nous ! Et ce pantalon que tu portes ? Pourquoi le porter de cette façon déshonorante ? Un Ekonda peut se promener presque nu, mais il prend soin de dissimuler ses fesses devant les gens. Tu oublies d'où on vient ? Sans la coutume, crois-tu que cette forêt qui te nourrit existerait encore ? Et nous ? Crois-tu que nous serions encore là, à craindre pour notre avenir ? Et l'avenir, c'est toi, Isookanga. Souviens-toi que, bientôt, tu devras revêtir les habits de chef.

Le vieux continua à déverser des torrents de paroles du même acabit. Isookanga se montra patient et écouta jusqu'au bout mais il ne comptait pas accorder grande importance aux jérémiades du vieil homme dépassé. Dans un premier temps, il allait reprendre le jeu là où il l'avait laissé, se débarrasser une fois pour toutes de cet intrigant de *Kannibal Dawa*. Le jeune Ekonda avait encore besoin de pas mal de points pour se mettre à l'abri. La trousse de secours, contenant les armes furtives qu'il avait réussi à accumuler tout au long des sessions de jeu, ne suffisait pas, ses adversaires étaient redoutables. Il ne savait pas ce que manigançait ce rapace d'*American Diggers*. *Skulls and Bones*, *Uranium et Sécurité*, *Goldberg & Gils Atomic Project*, tous l'attendaient au tournant, il le savait, mais *Congo Bololo* n'avait pas dit son dernier mot, il allait les pulvériser un à un, méthodiquement. Après cela, il allait réfléchir aux choses mises en place pour partir à Kinshasa, là où, au moins, on parlait de réseau et d'absence de réseau, de clés USB,

d'interfaces compatibles. Là où, au moins, les ombres virtuelles ne faisaient pas peur aux vieillards frileux et rétrogrades qui pouvaient empêcher un jeune homme sérieux d'avancer dans la vie comme il se doit.

En rentrant chez lui, Isookanga estimait s'en être tiré à bon compte, mais était contrarié.

— À l'heure qu'il est, je devrais être en train de balayer *Hiroshima-Naga* du jeu. Heureusement, je ne me suis pas laissé distraire. Avec *Raging Trade*, vaut mieux garder la tête froide.

Des compensations, Isookanga n'en avait pas beaucoup au village, mais depuis deux-trois mois il en avait une de taille : c'était l'antenne-relais qu'avait installée la société *China Network* dans les parages. L'hélicoptère qui avait planté le pylône avait fait un vacarme de tous les diables mais le jeune Ekonda ne s'était pas plaint. Les singes un peu, mais lui avait été ravi que ces arbres qui croient dominer tout et tous se fassent enfin ébouriffer la chevelure par plus fort qu'eux.

Évidemment, depuis l'avènement de la technologie dans le coin, des esprits retardataires s'étaient répandus en invectives contre l'antenne :

— Elle va attirer la malédiction sur nous, les ancêtres vont nous tourner le dos ! affirmaient les uns.

— Nos femmes ne pourront plus mettre au monde, affabulaient les autres.

— Nous allons tous devenir impuissants, déliraient les plus pessimistes.

— Les chenilles, d'ailleurs, ont fui, ajoutaient ceux qui se croyaient malins.

Pour Isookanga, c'était la preuve flagrante que les maudites bestioles n'avaient pas plus de jugeote que les membres de son clan car il avait en effet dû parcourir des kilomètres pour en trouver. Ce qui n'était pas le cas auparavant.

Fallait voir les officiels de la localité, entourés des gens importants de Kinshasa, le jour de l'inauguration de la tour. Le jeune Ekonda s'en souvenait encore avec émotion : le défilé, l'allure de la délégation venue de la capitale, la chercheuse blanche et son ordinateur portable que le jeune homme avait discrètement récupéré. C'est sûr, sans cet appareil, Isookanga aurait pété les plombs depuis longtemps. Il avait

d'abord dû apprendre à le manier, ensuite trouver près du village, un endroit pour pouvoir recharger la batterie régulièrement. Heureusement que son ami Bwale, gérant des Établissements Ekanga Kutu, était là. Les jeunes gens s'étaient connus lors de leurs études à Wafania. Le premier jour du lycée, alors que ses condisciples, du haut de leur taille, observaient Isookanga avec un sourire ironique, Bwale avait été le premier à venir le saluer, et tout naturellement ils s'étaient liés d'une amitié qui durait encore.

Aujourd'hui, il ne pouvait plus se passer de l'ordinateur et le jeu en ligne *Raging Trade* était devenu sa raison de vivre. *Raging Trade*, c'était le jeu indiqué pour n'importe quel mondialiste désireux de se faire un peu la main dans le domaine des affaires. Il était simple. Par le biais de groupes armés et de compagnies de sécurité, des multinationales se disputaient un territoire appelé *Gondavanaland*. Il y avait par exemple la redoutable *Skulls and Bones Mining Fields*, qui avalait n'importe quel minerai présent sur son passage. La multinationale militaro-industrielle de la *GGAP* ou *Goldberg & Gils Atomic Project*, centrée sur l'uranium et le cobalt, n'hésitait pas à faire main basse sur d'autres matériaux stratégiques si cela pouvait affaiblir des adversaires. La *Mass Graves Petroleum* s'occupait d'hydrocarbure, tout comme *Blood and Oil* qui, sur le terrain, savait utiliser une puissance de feu. Dans le business du nucléaire, *Hiroshima-Naga* avait l'ambition de contrôler une grande part de ce marché particulièrement fissible. Son concurrent direct était *Uranium et Sécurité*, une bande d'hypocrites capables de vous tirer dans le dos cent fois. *Kannibal Dawa* était un ennemi avec lequel il fallait toujours compter : redoutable dans le lobbying et la négociation, il marquait des points sans parfois tirer un seul missile, et était toujours prêt à trahir en coulisse. Dans cet environnement hostile, *American Diggers* était parvenu à se faire détester par pas mal de joueurs dans le monde : sans foi ni loi, il avait pu au fil des jours accumuler des bonus, on se demandait comment. Dans cet univers virtuel, Isookanga incarnait *Congo Bololo*. Il convoitait tout : minerais, pétrole, eau, terres, tout était bon à prendre. C'était un raider, Isookanga, un vorace. Parce que le jeu l'exigeait : c'était manger ou se faire manger. Mais l'enjeu essentiel restait l'exploitation des ressources minières. Pour cela, dans la vraie

vie, il fallait d'abord prospecter, ensuite obtenir des licences auprès des gouvernements, s'acquitter de taxes, payer de la main-d'œuvre, construire des infrastructures... Le jeu faisait fi de tout cela. Pour atteindre ces objectifs, il préconisait la guerre et tous ses corollaires : bombardements intensifs, nettoyage ethnique, déplacements de population, esclavage... Comme dans tout jeu qui se respecte, il y avait des bonus. On pouvait bien entendu acquérir des armes, mais aussi des alliés étrangers, des points au Stock Exchange, une “trousse de secours” incluant des traités de paix pour endormir l'ONU – parce que là aussi, comme dans l'existence réelle, on ne pouvait bien mener une guerre qu'abrité par des résolutions de l'organisation internationale –, des conférences pour gagner du temps, des photos satellites, un kit de djihadistes-philosophes en cas de nécessité et, pour préserver le moral des troupes, des esclaves sexuelles en nombre. La guerre sur le territoire du *Gondavanaland* était une guerre autofinancée mais cela n'empêchait pas la mise en place de pénalités. La baisse du cours des matières premières était le risque essentiel. Un autre : le blocage des comptes par l'ONU, à cause du lobbying malveillant de certains. Mais le pire, c'était la mise en place d'un embargo sur les armes. *Vato*, le hit du rappeur Snoop Dogg, constituait l'ambiance sonore. *Run nigga, run nigga / Run mothafucker, run*, pouvait-on entendre.

Isookanga ne comprenait pas cette logique qui persistait chez son oncle.

— Pourquoi, encore et toujours, ressasser les habitudes du passé ? C'est à cause de gens comme Vieux Lomama que nous, les Ekonda, sommes discrédités dans le pays. Que partout nous sommes appelés Pygmées depuis toujours. Les Français ne parlent-ils pas de “pygmée idéologique” pour désigner un individu manquant singulièrement de vision ? Les Mongo⁹, des frères pourtant, n'ajoutent-ils pas, à la fin de la seconde syllabe du mot “motshwa¹⁰”, une sorte de note de mépris décelable par n'importe qui ? Même les Blancs, qu'on critique tout le temps, font attention avant de prononcer le mot “nègre”. Ces Mongo, des clans Mbole, Bokatola, Bolia, Bakutshu, Bantomba, Ngelantano, parce qu'ils ont une taille au-dessus de la normale, se permettent de nous traiter ainsi. En dessous de tout. Des gens qui ne pensent qu'à

manger, à raconter des vannes à longueur de journée et à forniquer. Des énergumènes pareils ont-ils même encore le droit de parler ?

Concernant la dernière activité supposée majeure des Bamongo, Isookanga se sentait particulièrement impliqué car, malheureusement pour lui, il n'avait jamais vraiment su qui était son géniteur. Cela à cause d'une coutume ancestrale qu'Isookanga trouvait déplorable : la polyandrie. Une tradition barbare qui, en oblitérant toute culpabilité chez la femme, la pousse à consommer les hommes à sa guise, comme elle veut, autant qu'elle veut, quand ça lui chante. Si l'activité en question avait été pratiquée à l'intérieur même du clan, cela n'aurait sans doute pas posé de problèmes insurmontables, mais à cause du goût prononcé de la maman du jeune Ekonda pour les hommes de plus d'un mètre soixante-quinze, et à force de rencontres musclées, ce qui devait arriver était arrivé : elle s'était retrouvée enceinte, de père inconnu, et avait mis au monde Isookanga, qui devait bien avoir dix centimètres de plus que le plus grand des Ekonda. Cette différence marquante pesait comme une véritable tare pour le jeune homme. "Tala ye molai lokola soki nini¹¹ !" Voilà la sentence à laquelle il avait été condamné durant toute son enfance et même par la suite. Constamment on lui rappelait qu'il n'était qu'un demi-Ekonda, qu'il n'était en somme que le demi-Pygmée qu'on montre du doigt. Tout cela influa négativement sur son caractère, sur sa confiance en l'autre et en lui-même, et l'empêcha de se situer dans la nation mongo en général et dans le clan ekonda en particulier. La position aurait pu le gêner davantage mais, quelque part, cela l'obligeait à rechercher sa véritable place, d'autant que politiquement, socialement et surtout physiquement, il en occupait déjà très peu, son importance sur l'échiquier humain étant quasi nulle.

Quand on utilise des bits pour communiquer, qu'importe qu'on parle pygmée, lapon ou japonais. Représenter un poids financier et séduire toutes les femmes ? À quoi bon quand il suffit de capter grâce au wifi une connexion qui passe et goûter aux mêmes vibrations que n'importe qui, sur exactement les mêmes sites de réflexion. Être grand, ne pas l'être, qui s'en soucie, quand seul le nombre de gigas est pris en compte ? La matérialité est devenue totalement obsolète. Dans l'univers globalisé du monde virtuel, même le ciel ne constitue plus

une limite. Et de la hauteur à laquelle Isookanga contemplait l'univers, cela lui convenait parfaitement, sa position lui assurait un recul supplémentaire.

Au-dessus de la couronne formée par les lifaki, kambala et autres wenge¹² centenaires, le soleil avant d'aller éclairer d'autres mondes avait tenu à faire impression et, ajustant son spectre, avait déversé sur les nuages massés en désordre devant lui du pourpre, de l'orangé et du mauve. Plus bas, sur un fond de ténèbres, un halo bleu turquoise s'étirait au loin. Des cases, on ne voyait plus que les contours. De part et d'autre de la route en terre rouge qui menait à Wafania, elles se succédaient par groupes agglomérés, sombres, formant le village d'Ekanga, où vivaient les Batwa¹³. Des feux avaient été allumés en prévision de la nuit et les volutes de fumée se poursuivaient et s'enlaçaient les unes les autres. Les ombres accentuées rendaient les mouvements des hommes et des femmes déliés. Tout autour, lorsque l'obscurité serait complète, la masse colossale, majestueuse de la forêt paraîtrait bientôt se rapprocher, et serait aussitôt perçue comme un carcan irréprouvable et dangereux pour les uns, comme une mère protectrice et aimante pour les autres. Ce serait selon, cela ne se commanderait pas.

— Bolongwa, bolongwa¹⁴ !

Isookanga et Bwale étaient bien obligés de se bouger. L'offensive à la matraque du policier vêtu de bleu avait créé comme une houle dans la foule sur l'avenue principale de Wafania. Pour l'inauguration du pylône des télécommunications, une tribune d'honneur construite de branches de palmiers avait été érigée en son centre. Dans l'édifice, les notables étaient installés : le commissaire de district et son épouse, assis au milieu ; sur la gauche le chef de la police, le capitaine Nawej ; puis Bosekota Ekumbo, l'un des hommes les plus influents de la sous-région ; enfin des fonctionnaires jusqu'au deuxième rang. Sur le flanc droit de la première rangée se tenaient les invités venus de Kinshasa : à côté du commissaire de district, le représentant congolais de la société China Network, propriétaire du pylône ; ensuite Ikele Engulu, mandatée par une fondation consacrée au développement ; enfin une femme blanche, l'attention focalisée par l'écran d'un ordinateur. Après

venait un quidam de haut rang, suivi en bout de rangée d'un homme de type asiatique.

Isookanga reconnaissait facilement les gens venus de Kinshasa à leur regard masqué par des lunettes de soleil. Le jeune Ekonda appréciait l'allure énigmatique qu'elles leur conféraient. On aurait pu croire qu'ils ne venaient pas de la capitale mais de bien plus loin encore. Peut-être d'une autre planète. Tout était différent chez eux. Alors que les notables de Wafania s'entêtaient continuellement à s'éponger le front et à faire tourner leurs mouchoirs comme des chasse-mouches, les Kinois, eux, malgré le costume et la cravate serrée, restaient enfoncés dans leurs fauteuils, impassibles sous la chaleur intense, bougeant peu, comme si le conditionnement d'air était devenu l'une des options de leur organisme. Isookanga se délectait du spectacle. C'était pour lui une leçon de savoir-vivre. Et puis ce n'était pas tous les jours qu'un événement de la sorte se déroulait. Il voulait recueillir toutes les informations nécessaires à son avenir kinois. Et tant pis si cela faisait plus d'une heure qu'on attendait sous un soleil de plomb.

Tout avait été bien préparé, pourtant. Dès le matin, la rue principale avait été envahie par une population habillée comme pour aller à l'église, dans des couleurs qui avaient été chamarrées jadis. Malgré le dénuement presque total, les visages étaient radieux et brillaient de l'huile de palme dont chacun avait enduit son épiderme le matin. À un moment, deux 4 × 4 avaient surgi au pied de la tribune occupée par les décideurs de Wafania. Les six policiers locaux, sanglés dans leurs uniformes, les mains gantées de blanc, se tenaient dans un garde-à-vous impeccable. Leur sergent-chef s'était précipité pour ouvrir la portière aux dignitaires. Puis avait immédiatement retenti un "Ahaa d'à vous !" martial, suivi d'un "Fixe !" retentissant. L'air s'était tout à coup figé. Les arbres eux-mêmes avaient opté pour l'expectative. Un à un, les êtres venus de Kinshasa étaient sortis du véhicule. Derrière leurs verres fumés, ils semblaient ne rien voir, comme s'ils n'en avaient pas besoin, possédant des moyens de perception différents. Ils marchaient au ralenti, la pesanteur semblait ne pas avoir de prise sur eux, tant leur gestuelle était sûre. Isookanga appréciait en hochant la tête doucement. Pas très longtemps parce que, aussitôt, un ordre guttural avait encore jailli de la poitrine du sous-officier, tout le

monde s'était mis debout et le clairon avait sonné l'hymne national. Après la dernière note du cuivre, après un conciliant "Repos !" venu du sergent-chef, la population debout dans la canicule eut droit à une succession de discours interminables sur la modernité en tant que fer de lance du développement. Succédant à tout cela, des tambours au loin annoncèrent enfin ce que tout le monde attendait depuis longtemps : le défilé inaugural.

À sa tête, les six policiers, fusils AK à l'épaule, en cadence, le regard sévère, faisaient une démonstration de force au pas de l'oie. Juste derrière eux, les quatre membres de la Croix-Rouge locale marchaient, fiers, dans leurs uniformes de secours. Ensuite venaient les associations et leurs banderoles : le Groupement des planteurs de café de la sous-région de la Tshuapa, l'Association des mamans maraîchères, l'Amicale des vélos-taxis, le Groupe de défense du dialecte mpenge et bien d'autres encore. Le passage des filles de l'Institut de formation des infirmières dans leurs blouses blanches et moulantes fit l'unanimité. Puis défilèrent les centaines d'enfants des écoles des alentours, en bleu et blanc, précédés des tambours en peau de chèvre qu'ils avaient confectionnés pour rythmer de façon puissante cette manifestation d'un genre auquel Isookanga n'avait pas assisté depuis il ne savait même plus quand.

Pour passer le temps, il avait laissé son regard parcourir les invités assis et, parmi eux, la femme blanche avait particulièrement attiré son attention.

— Bwale, regarde cette femme. Elle est en contact direct avec le monde, et même avec l'univers si elle veut. Regarde, elle écoute tout. Tu as vu ce qui sort de ses oreilles ? On dirait des moustaches de ngolo¹⁵. Vois : grâce à la fenêtre devant elle, elle est au courant de tout. C'est ça, l'avenir. Et moi je suis condamné à rester ici et à écouter un oncle Lomama qui n'arrête pas de geindre et de me pourrir la vie. Quand c'est pas lui, je dois me farcir la compagnie des cercopithèques dans la forêt. C'est des perspectives de vie, ça ? Je suis un mondialiste qui aspire à devenir mondialisateur, Bwale. Toi, tu sais, non ?

— Moi, je suis bien, ici. Je ne quitterai jamais le village.

— Pourtant tu m'as parlé de ton oncle, à Kin'. Il t'a invité à le

rejoindre là-bas et tu refuses ? Tu es inconscient, Bwale, tu risques de passer complètement à côté du ^{xx}^e siècle.

— Il faut bien qu'il reste du monde, au village. Ne fût-ce que pour gérer sa succursale, à l'oncle. Et puis qu'est-ce que j'irais faire chez quelqu'un que je connais à peine ? On ne s'est jamais vus, lui et moi. Il a toujours vécu loin de nous, loin de nos réalités, il n'y a que son comptoir d'achat de café qui l'intéresse. Hé, Isoo ! Regarde, elle vient.

La femme blanche s'était levée et arrivait droit sur les deux compères. Chacun jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'en assurer mais, effectivement, le sourire que la femme arborait leur était bien destiné.

— Bonjour, je m'appelle Aude Martin, avait-elle dit en tendant la main à Isookanga d'abord, à Bwale ensuite.

S'adressant au jeune Ekonda, elle avait demandé :

— Vous parlez français ?

— Bien sûr. J'ai fait des études.

— J'espère que je ne vous dérange pas. Je procède à une petite recherche sur les peuples autochtones, je suis africaniste. Spécialisée en anthropologie sociale. On m'a dit que je trouverais des ressortissants du clan Ekonda du côté de Wafania, c'est pour ça que j'ai tout fait pour accompagner cette délégation jusqu'ici et je me disais que vous en seriez un.

— Vous savez, mademoiselle, les Ekonda sont discrets et n'aiment pas trop se mélanger. Moi, si je suis ici, c'est parce que je suis avant-gardiste.

— Vous auriez dix minutes à m'accorder pour un entretien ? Ce ne sera pas long. Je ne voudrais pas vous déranger.

— Allons par là.

Isookanga, Bwale et la chercheuse s'étaient isolés de la foule en faisant quelques pas en retrait, vers la forêt qui s'étendait de part et d'autre de la route.

La jeune femme, le téléphone à la main, avait posé à Isookanga des questions sur son mode de vie, son alimentation, son habitat, les coutumes de sa tribu, avait demandé si on était patriarcal ou plutôt matriarcal, quelle était la place exacte de la femme dans leur société, si entre les autorités et la population la cohabitation était

harmonieuse. Bref, rien de neuf. Isookanga avait répondu le plus franchement possible et en avait profité pour exposer ses vues sur la modernité. Il avait tenté de convaincre son interlocutrice qu'il fallait absolument désenclaver la forêt en posant des pylônes de télécommunication partout, afin que chacun puisse être connecté au reste du monde. Ouvrir des autoroutes de l'information, certes, mais pas seulement, il fallait aussi ouvrir des autoroutes tout court, pour que les biens de consommation, qui abondaient ailleurs, puissent profiter à tous.

— La forêt, c'est quoi ? C'est rien ! avait-il soutenu.

Dès le début, Aude Martin avait ressenti une émotion indéfinissable en parlant à Isookanga. D'abord son statut de spécimen humain menacé de disparition à plus ou moins brève échéance lui conférait une aura de fragilité qui avait immédiatement touché la chercheuse. La jeune femme était plutôt de grande taille. Des cheveux courts, châtain foncé, encadraient un visage éclairé de grands yeux mélancoliques. Pour ne pas avoir la tête constamment levée, Isookanga commençait ses phrases en la regardant, mais systématiquement il finissait par baisser les yeux pour regarder dans le vague devant lui, et la jeune femme mettait cela sur le compte d'un esprit particulièrement méditatif, ou du moins sur une forme de timidité due à un cœur d'une sensibilité extrême. En même temps, la façon qu'avait Isookanga de scander ses paroles, d'être tranché dans ses opinions, ou de parfois prendre son temps en prononçant une syllabe pour mieux insister sur le sens du mot, insufflait dans le corps d'Aude une énergie qu'elle ne parvenait ni à identifier ni à situer. Après l'entretien, elle regagna son fauteuil, émue non tant par ce que lui avait révélé Isookanga que par cette rencontre que la femme savait exceptionnelle, digne d'un autre univers, de celles qu'on ne fait qu'une fois dans une vie.

Dans la tribune, on commençait à s'impatisser. Les Kinois, semblables à eux-mêmes, s'efforçaient d'affirmer leur présence, mais mine de rien. Du côté des villageois, les mouchoirs tournoyaient de plus belle. Alors, provenant du ciel, un fracas immense s'était fait entendre. C'était comme le mugissement de mille hippopotames couplé à des roulements de nuages qui seraient devenus, par

enchantement, de gigantesques rochers s'écrasant les uns sur les autres. Le sommet des arbres avait plié sous une bourrasque énorme et une forme oblongue s'était matérialisée, cachant jusqu'au soleil. Il s'agissait d'un MI-26, hélicoptère de fabrication russe qu'on ne pouvait acheter qu'avec le pilote ukrainien qui allait avec.

Les êtres aux lunettes noires avaient tous levé la tête en même temps comme s'ils avaient perçu un signal venant de leur monde. Isookanga, lui aussi, observait l'hélicoptère. Un filin y était arrimé, au bout duquel pendait une reproduction de ce qu'Isookanga connaissait pour être la tour Eiffel, mais en plus grand. Le pylône des télécommunications dont parlaient les anciens depuis quelque temps se balançait mollement dans les airs.

Très haut, en vol stationnaire, l'appareil avait survolé un carré – bétonné quelques semaines auparavant sur ordre du commissaire de district –, et il avait commencé à descendre avec sa charge à la façon des rapaces, en se laissant tomber comme une pierre, freinant la chute au dernier moment. On avait entendu dans la foule un cri de stupéfaction. Isookanga, qui ne s'était nullement laissé impressionner par la cascade, avait lu quelque part que les avions et les hélicoptères venus d'Ukraine fonctionnaient avec un mélange moitié kérosène, moitié vodka. En bas, juste sous l'engin, l'homme de type sino-asiatique faisait au pilote des signes des deux bras, concentré comme un grand timonier. Chacun avait levé le nez, évaluant les risques de la périlleuse manœuvre d'approche.

— Il faut remonter.

— Non, aller à droite.

— Surtout pas, à gauche.

— Viens !

Isookanga avait tiré Bwale par le tee-shirt. Fendant la multitude subjuguée, il l'avait entraîné à l'arrière de la tribune, là où il n'y avait personne.

— Attends-moi là. Surveille.

Isookanga avait écarté les fibres de palmiers constituant la tribune et s'était frayé un passage. Progressant en rampant, il avait tendu le bras et mis la main sur l'étui contenant l'ordinateur d'Aude Martin, posé au sol, non loin de ses pieds. L'Ekonda avait battu en retraite,

silencieux, dans la même position que précédemment mais à reculons.

— On dégage !

Bwale n'avait pas eu le temps de répondre qu'Isookanga l'emmenait plus loin pour s'enfoncer dans la forêt toute proche.

— Merde, tu as osé !

— Tais-toi, Bwale. Je sais ce que je fais.

Les deux amis étaient assis sur le tronc d'un arbre abattu, près d'une source dont l'eau cristalline s'écoulait imperturbablement de la terre. Isookanga palpait l'ordinateur.

— Tu me prends pour un voleur parce que j'ai détourné l'appareil de la femme blanche ? Mon geste compte pour le remboursement de la dette coloniale ! Bwale, tu te casses la tête pour rien. En plus, la coutume mongo exige qu'un futur conjoint vole un poulet dans son propre village pour prouver aux bokilo¹⁶ qu'il trouvera toujours un moyen de subvenir aux besoins de sa promise ! Moi, ma promise, c'est la haute technologie. Et ma mise à l'épreuve pour une union avec l'univers passe par le vol de l'ordinateur que tu vois là. Prends ça comme ça. Ne fais pas obstacle à mes projets. Tu es moi, je suis toi. Tu es grand, je suis petit, et alors ? On est comme les doigts d'une main, non ?

— Merde, t'as pas vu comment elle te regardait ? Au lieu de chercher à la tirer, tu ne trouves rien de mieux à faire que de lui piquer son ordinateur.

Isookanga n'aimait pas ce terrain sensible. Il n'aimait pas parler de ce qui pourrait, d'une façon ou d'une autre, renvoyer à son anatomie personnelle. Pour le jeune Ekonda, le verbe "tirer" était ekila, tabou. Tout cela à cause de sa mère qui avait oublié de le faire circoncire, trop occupée à courir à gauche et à droite. Isookanga avait honte de son corps, il trouvait que c'était n'importe quoi.

— Bwale, oublie-moi. On retourne à la cérémonie maintenant. On ne doit surtout pas se faire remarquer. Mais, avant cela, laisse-moi cacher cette machine à l'abri des sangliers et des fourmis. Quand on se rendra compte de sa disparition, cela fera du bruit et, connaissant le capitaine Nawej, il est capable de fouiller la région case par case pour le retrouver. Je ne veux pas prendre de risques.

À la suite de ces événements mémorables, Isookanga s'était enfermé

deux jours durant avec l'appareil de la chercheuse. Pour brancher la souris et les écouteurs, il avait connecté les câbles aux trous qui correspondaient. C'était facile, celui qui avait inventé cela savait ce qu'il faisait. Puis Isookanga avait appuyé sur un bouton et l'écran s'était allumé. Ensuite il avait dû tâtonner un moment en posant les doigts un peu partout. Quand il glissa son majeur sur un petit carré gris, une pointe de flèche se mit à se mouvoir sur l'écran selon une logique qu'il saisit immédiatement. Quand il déplaçait l'espèce de petit rat, la pointe réagissait de la même manière. Il cliqua sur la tête du rongeur en plastique et une fenêtre s'ouvrit devant lui. Un sourire éclaira son visage mais il se reprit très vite car il fallait rester concentré. Après être passé par de multiples phases d'humeurs, le jeune homme avait finalement réussi à écrire les lettres composant "Congo RDC" dans un long rectangle de marque Google. Il pressa encore le museau, la flèche pointant le mot "Images". Il y eut un déclic et le monde s'ouvrit à lui d'une façon qu'il n'aurait jamais imaginée alors que son royaume n'était constitué que d'arbres, d'arbres et encore d'arbres. C'était pas une vie. C'était pas ça. Même pour le ressortissant d'un peuple qu'on disait premier, comme lui, Isookanga.

Après ces deux jours, en passant la porte des Établissements Ekanga Kutu, magasin où officiait Bwale, Isookanga avait eu le pressentiment qu'il ne franchirait plus ce seuil encore longtemps. À cette idée, il avait rejeté les épaules en arrière et relevé le menton, le portable pendu au bout d'un bras, un lourd sac de jute lestant l'autre.

— Comment moto na ngai¹⁷ ? Comme tu me l'avais proposé, je t'apporte l'ordinateur pour que tu puisses me le recharger. L'argent du pétrole pour le générateur, je le défalque de ma facture, avait dit Isookanga en déposant le sac contenant la commande de son ami : un singe et un pangolin fraîchement boucanés, destinés à l'oncle de Bwale à Kinshasa.

La boutique n'était pas bien grande mais il y avait de tout. Des coupons de wax, des ustensiles de cuisine en plastique, des sachets de sucre et de riz, des boîtes de sardines et de pilchards, des machettes, des houes, mais c'était surtout un lieu où on achetait le café, stocké à l'arrière du magasin dans des sacs de cinquante kilos destinés à

l'exportation. Derrière le comptoir une table servait de bureau à Bwale, où était installé un ordinateur fixe, sans l'Internet, ne fonctionnant qu'une heure ou deux par semaine, lorsque le petit groupe électrogène était en marche.

— Regarde comment la vie devrait être, s'écria Isookanga en désignant un calendrier des Établissements Ekanga Kutu représentant une vue nocturne du boulevard du 30-Juin à Kinshasa. Regarde-moi toutes ces voitures. Et encore, ce n'est pas ce qu'on appelle un embouteillage, tu verrais ça, c'est fabuleux. Les lumières rouges que tu vois seraient plus nombreuses, plus brillantes ! Je ne supporte plus l'obscurité ni cet obscurantisme qui règnent ici. Tu as remarqué la puissance de cet hélicoptère, l'autre jour ? Et cet homme aux cheveux noirs et aux yeux plissés, tu as vu avec quelle maestria il a fait poser la tour de métal ? C'est dans un monde semblable que je veux évoluer. Parler le langage des technologues, approcher les dialectes de demain. Regarde, même ce gibier que je livre pour ton oncle à Kin'. En te le fournissant, je ne suis aujourd'hui rien de plus qu'un vulgaire braconnier. Jadis on m'aurait surnommé "Isookanga le plus grand des chasseurs". Du substantif "chasseur" au terme "braconnier", tu ne remarques pas qu'il y a là comme une dégénérescence ? C'est pas pour moi, la forêt, Bwale. J'ai d'autres ambitions, je veux avoir une vision des choses.

Après un temps de réflexion, Isookanga demanda :

— Comment tu dis, déjà, avec le point ?

— Dot com.

— Et l'autre ?

— World Wide Web, articula Bwale pour la énième fois.

Pendant que la batterie d'Isookanga rechargeait, Bwale dispensa à son pote tout l'enseignement qu'il pouvait pour l'aider à intégrer parfaitement le monde digital et à parcourir l'éther grâce à des ondes véhiculées à partir du bout du doigt de l'homme, d'un onglet à un autre, de satellite à satellite, à travers le vaste espace intersidéral.

Isookanga pendant la formation écouta attentivement ; mais, comme un circuit intégré, bien formaté, son cerveau pouvait facilement sauter du coq à l'âne, et même sur les deux en même temps. En dehors du foisonnement des faisceaux des phares et des feux

arrière figurés sur la photo du calendrier, l'adresse électronique, a.isekangakutu@chinnet.cd, doucement, avait commencé à faire germer une idée dans la tête du jeune Ekonda. Isookanga savait les réticences de Bwale à aller à Kinshasa. Son oncle l'avait invité plusieurs fois à le rejoindre mais cela ne lui disait toujours rien. Il ne comptait pas laisser cette situation perdurer. La famille, c'était sacré. Et même essentiel pour celui qui veut s'élever dans la vie. Il allait prendre la place de Bwale et mettre fin à cette situation d'un oncle séparé de son neveu.

Après avoir créé une adresse fictive, Isookanga envoya à l'oncle un premier courriel libellé comme suit :

Cher oncle,

C'est moi, votre neveu Bwale Iselenge. Je vous salue et vous prie de me pardonner de ne pas vous avoir écrit depuis longtemps, mais il fallait que je réfléchisse au sujet de votre proposition de m'accueillir à Kinshasa. J'ai beaucoup pensé à tout cela et je crois qu'un oncle et son neveu ne devraient pas rester séparés. Mon désir maintenant est d'être auprès de vous. Je vous donnerai des nouvelles bientôt. Vous avez le bonjour de votre grand frère, mon père.

Recevez mes salutations distinguées.

Votre neveu,

Bwale Iselenge à Wafania

PS : Avez-vous reçu le gibier que je vous ai envoyé il y a quelque temps ?

Le second courriel, adressé un mois plus tard, disait ceci :

Cher oncle,

Je serai bientôt à Kinshasa. Je laisse un ami de confiance à la gérance d'Ekanga Kutu.

Je payerai le voyage moi-même, ne vous tracassez pas.

Avez-vous bien reçu le singe et le pangolin ?

Votre neveu,

Bwale Iselenge à Wafania

Un jour, Isookanga embarqua donc dans une baleinière vers Mbandaka-la-Douce, chef-lieu de la province de l'Équateur, alanguie au bord du fleuve Congo. À partir de là, la grande aventure pouvait commencer – Kin' était la prochaine étape. Le jeune homme avait

emprunté un bateau-poussoir qui descendait, venant de Kisangani, tirant des barges dont les surfaces s'allongeaient sur plus d'une centaine de mètres comme une ville flottante, mais avec la promiscuité d'un métro à l'heure de pointe. Des milliers de personnes occupaient chaque pouce du pont. Des marchandises de toutes sortes destinées à approvisionner la capitale jonchaient le sol, pendaient aux structures : des régimes de bananes plantains, du poisson séché par stocks, des chèvres sur pieds, du gibier de différentes espèces, des sacs de braises et de manioc, des oiseaux exotiques, de l'huile de palme dans des fûts en PVC et, vers la proue, un singe captif, une corde lui ceignant le cou. La population grouillait : des mères-commerçantes, des émigrants ruraux, des péripatéticiennes mongo du clan Mongando, des coiffeurs-stylistes, des aspirants professeurs de droit et de mathématiques, des vendeurs de talisman, des mineurs en fugue, des intellectuels démobilisés, deux Mai-Mai¹⁸ en rupture de ban, des hommes et femmes de Dieu, des réfugiés de guerre...

Les familles s'entassaient dans une cohue indescriptible, redoutant un accident fatal si les barges venaient à s'entrechoquer, invoquant la miséricorde divine pour conjurer la maladie et les plans du Malin, qui jamais ne pense à jeter l'éponge. Dans de telles conditions, il est important de savoir déployer sa verve pour ouvrir une brèche et négocier une place. Un brouhaha accompagné d'éclats de voix résonnait en permanence sur le biotope local. On y discourait dans toutes les langues que drainait le fleuve le long de son cours, et même au-delà. Sur le bateau, il ne faut pas seulement user de la tchatche : parmi d'autres qualités, l'ingéniosité ne doit pas non plus faire défaut car elle assurera la subsistance au quotidien ou, pour certains, offrira en prime la possibilité de déguster une bière auprès d'une marmite fumante, de quoi se sentir un peu milliardaire sur un catamaran.

— Putain, c'est pas possible, toute cette flotte !

Plus de quatre-vingt mille huit cents mètres cubes par seconde s'épandant sur quatre mille sept cents kilomètres – et l'humanité qui galère. La nuit allait tomber. Isookanga, couché sur le pont, était emmitoufflé dans sa couverture et réfléchissait, se laissant bercer par le vacarme antédiluvien du moteur diesel :

“En 1990, sur le globe, la consommation d'eau par individu a été de

quelque douze mille trois cents mètres cubes. Pour l’instant, la moyenne d’eau disponible n’est plus que d’un peu plus de six mille cinq cents mètres cubes. En 2025, il n’y aura plus que cinq mille mètres cubes par habitant. Tout le monde aura un problème, sauf le Congo. Bientôt, il n’y aura plus une seule goutte d’eau à offrir sur la planète. On devrait privatiser tout ça. On confierait ça à des multinationales, les taxes arriveraient en cascade et les Congolais n’auraient même plus besoin de coopérer¹⁹, en s’y prenant comme il faut, comme les Émiratis. La demande est là et l’offre coule, tranquille, livrée à elle-même... et personne n’en a rien à en cirer.”

Le scandale hydraulique était partout autour d’Isookanga, il pouvait continuer à mettre en place des prévisions, le fleuve, lui, avait rendez-vous avec l’océan et ce que pensait le Pygmée mondialiste ne le concernait en rien. À la création du monde, il s’écoulait déjà. Tout naturellement, il a vu passer un ou deux Ramsès, la candace²⁰ Amanishakheto, Manikongo Afonso I, Shaka Zulu, Léopold II, Hitler, Nkumu²¹ Botuli In Koli, Ben Bella, Lumumba, Nasser, Che Guevara, JFK, Mao, Mobutu, ainsi que le valeureux M’zee Laurent-Désiré Kabila, qui savait, lui, qu’il n’était que de passage. Au loin, sombre, se découpant sur la lumière du crépuscule – orange et rouge foncé –, une île flottante dépassa l’alignement des barges et, comme un fantôme, disparut le long d’une courbe : la même qu’avait suivie jadis le vapeur du capitaine Teodor Korzeniowski qui, en plongeant au cœur des ténèbres, est devenu Joseph Conrad.

1. Les représentants du clan ekonda, appartenant au peuple mongo, sont de petite taille ; certains les appellent pygmées.

2. Congo amer. Cette appellation vient du nom d’une plante médicinale très amère, censée guérir de nombreuses pathologies, qu’il faut mélanger à de l’eau et boire en grande quantité.

3. Le dawa est un fétiche, un grigri.

4. “Vieux Lomama t’appelle.”

5. “Entre !”

6. Salutation mongo dont la réponse est un adage personnel.

7. Ici, la réponse est “Tout dépend de Dieu”.

8. Proverbe signifiant “Les oreilles ne sont jamais plus importantes que la tête”. Se dit des jeunes qui se croient plus futés que les adultes.

9. Nation, peuple (certains disent tribu) de la province de l'Équateur (Congo RDC).
10. Pygmée.
11. "Regardez-moi ce mec, long comme on ne sait quoi."
12. Bois précieux.
13. Pluriel de "Pygmée".
14. "Poussez-vous de là !"
15. Silure ou poisson-chat.
16. Beaux-parents.
17. "Comment vas-tu, mon pote ?"
18. Résistants congolais opérant au Kivu.
19. Dans l'acception congolaise : "faire des affaires".
20. Titre des reines de Méroé, royaume antique situé en Nubie, dans le Soudan actuel, un peu au nord du Congo.
21. Chef coutumier.

II

Qui es-tu ?

你是谁？

Isookanga tenait un jeune python boucané, roulé en cercle, dans les mains. Il s'adressait à une maman qui portait un pagne "Mon mari est capable"²². Il fallait en finir :

— Donne trente dollars.

— Vingt.

— Bon, ça va.

Après des semaines de navigation, le bateau avait accosté à Kingabwa, le port de commerce de Kinshasa. Les manœuvres de déchargement étaient en cours et c'était la bousculade généralisée parce qu'une partie de la foule était venue de la ville pour faire des achats, les autres, chargés de leurs nombreux colis, voulaient descendre des barges, mais tous en même temps. Isookanga pour sa part ne comptait pas traîner là. Il mit l'argent du gibier qu'il venait de vendre dans sa poche, fourra une antilope naine et un porc-épic fumés dans le sac de jute qu'il transportait, puis se fraya un passage difficile jusqu'à la passerelle qui devait le conduire à la terre ferme.

Débouchant en taxi-bus devant la gare centrale, Isookanga n'en revenait pas. Au village, quand il avait écrit "Kinshasa" dans le long rectangle de marque Google, il avait vu des merveilles, mais ce qui se présentait devant lui dépassait tout. Le boulevard du 30-Juin qui s'étendait devant lui aurait pu contenir, réunis, Wafania, Monkoto, Basankusu et même, Isookanga en était sûr, Boende. Les immeubles qui le bordaient étaient encore plus imposants que les arbres de la forêt. Une foule nombreuse parcourait ses abords. Le jeune Ekonda se joignit à elle et se renseigna sur l'adresse de l'oncle : avenue Boyata dans la commune de Lingwala. C'était près de l'Académie des beaux-arts, on lui indiqua quel moyen de transport emprunter.

— Avenue de la Libération, Libération !

Un taxi-bus déboula. Le receveur, accroché à la portière ouverte, la martelait à grands coups de poing.

— Avenue de la Libération, Libération !

Isookanga se précipita pour avoir une place mais ce n'était pas évident lorsqu'on n'avait encore jamais pratiqué l'exercice. Confronté à l'essaim d'usagers qui se ruait sur le véhicule déglingué, le jeune homme n'en menait pas large à cause de sa petite taille, mais il parvint néanmoins à se caser entre un militaire musculeux et le décolleté imposant d'une maman qui, probablement, vendait de la farine de manioc au marché, vu la poussière qui la recouvrait de la tête aux pieds.

— Tu es qui ?

— Bwale Iselenge. Le fils aîné du grand frère de votre mari.

— Aîné ? Et pourquoi tu es court comme ça ?

Isookanga ne sut que répondre.

Il avait frappé au portail de la maison de l'oncle dix minutes auparavant. La sentinelle l'avait d'abord éconduit, le prenant pour un colporteur avec son baluchon en toile de jute. Quand il s'était présenté comme Bwale Iselenge, neveu du patron, le gardien avait été obligé de le faire entrer. Il lui avait indiqué un banc sous un manguier et lui avait demandé d'attendre, le temps qu'il aille signaler sa présence à madame. Elle se trouvait maintenant devant lui, le surplombant de toute sa stature, une moue de mépris à peine dissimulée. Son regard insistant allait des yeux d'Isookanga au tee-shirt imprimé avec le sourire en coin de Snoopy Dogg.

— Retourne t'asseoir là-bas. De toute façon, Ambroise n'est pas encore là.

Beaucoup plus tard, la sentinelle ouvrit le portail sur une Mercedes au moteur rugissant. L'oncle sortit de la voiture et entra dans la maison après un vague coup d'œil vers le banc. Aussitôt après, Isookanga entendit distinctement des cris provenir de la gorge de la femme. Parmi les sons qu'il capta, il y avait les mots "parasite", "profiter", "qu'est-ce que ma famille va dire", "trop petit de taille". Il comprit au ton employé que son pseudo-parent tentait de se disculper de quelque chose dont il n'était pas responsable mais fautif à coup sûr,

aux yeux de la mégère. La femme hurla encore deux ou trois injonctions et ce fut le silence. L'oncle ne tarda pas à apparaître sur la terrasse.

— Viens ici.

Isookanga s'avança.

— D'après ma femme, tu es le fils de mon frère. Tu es bien Bwale Iselenge ?

— Parfaitement.

— Et tu as quel âge ? demanda-t-il, un peu effaré par la stature de son interlocuteur.

— Vingt-cinq, presque vingt-six ans, Oncle. C'est moi qui vous ai écrit il n'y a pas longtemps et qui vous ai envoyé le pangolin. Vous m'aviez proposé de venir à Kinshasa, je suis là, ajouta Isookanga avec le sourire le plus radieux dont il était capable.

— Je sais, je sais, mais je ne m'attendais pas à ce que le fils de grand frère soit si... ne possède pas le gabarit de la famille.

Le jeune Ekonda continuait à regarder Ambroise Iselenge sans rien dire, maintenant son sourire à tout prix.

— Bon, soit, dit l'oncle, résigné. Tu as des projets ?

— Je dois m'inscrire quelque part. Dans une faculté.

— C'est un peu tard, mais que voudrais-tu faire exactement ?

— De la mondialisation, oncle.

Rien ne tempérait la joie sur le visage d'Isookanga. Il se pencha vers son bagage.

— Je ne pouvais pas venir ici sans vous apporter un peu de viande de chasse.

Le jeune homme plongeait un bras dans le sac de jute.

— Je vous ai apporté des pattes d'antilope et un porc-épic fumés. Et un peu de bieya²³. Vous en raffolez, il paraît, et c'est la saison.

— Ah, merci.

L'oncle observait Isookanga. Malgré lui, il ne parvenait à faire confiance à l'individu qu'à moitié, étant donné sa taille. Le bonhomme se déclarait son neveu, personne ne pouvait encore dire le contraire, il fallait rester ouvert. Pour l'instant, en tout cas, le plus important était de rassurer son épouse, en espérant qu'elle comprendrait qu'il ne pouvait chasser comme cela ce type qui se prétendait être de sa

famille. Aussi petit fût-il, il fallait vérifier avant de prendre une quelconque décision. La plupart du temps les gens du village promettaient de venir en ville mais la perspective restait souvent au rang des chimères ressassées année après année. Celui-ci, en quelques mois, sans coup férir, se retrouve à Kinshasa. Ambroise Iselenge sentait l'étendue de la motivation du type. Mais comment un tel élan pouvait-il être contenu dans un corps si minuscule ? Et puis, dans sa famille, on était grands, à ce qu'il savait. Lui, on l'appelait même Engambe Ambroise²⁴. Pourquoi la corpulence de ce neveu était-elle si insignifiante ? Le regard d'Ambroise Iselenge descendit d'un cran.

— Bon, on va t'installer. Mon épouse va s'occuper de toi... Chérie ?

Et l'homme disparut. Madame, le dédain imprégnant chacun de ses gestes, installa Isookanga dans une des chambres. Elle lui montra la salle de bains, lui désigna la cuvette des wc en demandant s'il savait à quoi ça servait, lui tendit, l'air de ne pas y toucher, la seule serviette de bain qu'il aurait le droit d'utiliser.

Après avoir pris le repas en famille dans un silence minéral – face, en plus, à deux gamines qui n'arrêtaient pas de pouffer en le regardant –, Isookanga s'excusa et gagna sa chambre. La nuit, le jeune homme ne put s'endormir tout de suite, non pas à cause de l'euphorie qu'il ressentait à l'idée de se retrouver en ville, au sein d'une famille aimante, mais parce qu'il entendit M. et Mme Iselenge se disputer longuement en ressentant confusément qu'il en était, pour ainsi dire, l'enjeu. Il se dit qu'une session de jeux lui changerait les idées. À moitié allongé sur le lit, il mit le portable sous tension. Lorsque les terres du *Gondavanaland* apparurent sur l'écran, Isookanga oublia tout et se concentra pour déplacer avec prudence des rampes de missiles sol-sol. Pour débayer le terrain sur lequel il comptait progresser, il commença par engager ses batteries de katiouchas. Cela fit l'effet d'un feu d'artifice. Les troupes de *Mass Graves Petroleum*, celles de *Skulls and Bones Mining Fields*, les membres des compagnies de sécurité embauchés par *American Diggers* tombaient, hachés par des tempêtes de shrapnels projetés par *Congo Bololo*. *Congo Bololo* était un raider de la pire espèce. En accaparant toutes les matières premières des terres qu'il avait pu conquérir grâce à son talent de répartition des forces, il avait réussi à affaiblir d'autres concurrents aussi rusés qu'*Uranium et*

Sécurité, qui ne pouvaient plus s'approvisionner ni en munitions ni en carburant, ses lignes d'approvisionnement s'allongeant au fur et à mesure de sa progression d'est en ouest sur le terrain du *Gondavanaland*. Parce qu'une fois qu'il avait fait main basse non seulement sur des minerais mais aussi sur des terres où il n'y avait rien, *Congo Bololo* pouvait interdire ses espaces aériens à tout survol en y posant ses rampes de missiles sol-air. Il était aussi l'un des seuls, d'après la blogosphère, à posséder de l'armement furtif mais, forcément, personne ne les avait encore jamais vus, les avions ne sortant que la nuit pour frapper et disparaître. La *Goldberg & Gils Atomic Project (GGAP)* tenait encore, car ses munitions au cobalt et à l'uranium appauvri faisaient des dégâts, notamment sur les blindés d'*Hiroshima-Naga* qui, du coup paraissaient encore plus frileux à l'intrépide Isookanga. Après avoir conquis des terres en usant de bombes au phosphore blanc, *Congo Bololo* pouvait exploiter de l'or. Plus convoité que jamais en ces temps où les monnaies se dépréciaient rapidement au Stock Exchange, le précieux métal rapportait en plus un nombre de points considérable.

Après avoir additionné ses gains, Isookanga éteignit l'ordinateur et essaya de dormir mais son esprit, encore échauffé par le combat qu'il venait de mener, continuait à voguer sur la musique jouant au-dehors. À un moment, il ne put s'empêcher de penser au village qu'il avait laissé et à la sécurité qu'il garantissait. Il était allé saluer Oncle Lomama, l'après-midi de son départ, mais le vieux, assis sur un siège devant sa case, ne s'était même pas retourné. Ses lunettes sur le nez, il avait fait semblant de continuer à étudier un cahier, un stylo entre les doigts. À son neveu, il avait fait la tête, mais que reprochait-il à sa mère, qui passait son temps depuis des années à courir le fleuve pour son commerce, se souciant de son fils comme du premier safou²⁵ qu'elle avait cueilli. Abandonné pour abandonné, Isookanga préférait poursuivre sa destinée seul. D'un bar proche, on pouvait entendre *Orgasy* de Fally Ipupa.

Mongongo na ngai eyokani ti na libanda ééé

Soki ba ko yoka, ba yoka na bango

Est-ce que vie na ngai mpe eza na maboko na bango ?

Bango bakoka kosala ngai nini ?

Po ngai mowe ya bolingo oyo

Le jeune Ekonda s'apitoya un moment sur lui-même. Son amour de la haute technologie le condamnerait-il à une nuit d'incertitude ? Pour ne pas sombrer dans une nostalgie contre-productive, Iookanga ferma les yeux, invoqua le mystérieux Bob Masua pour qu'il le rassure, puis s'efforça avec sagesse de relativiser les paroles du chanteur de charme, et d'échapper ainsi à un sentiment d'abandon.

Le matin, le rugissement des cylindres de la Mercedes sortant de la parcelle réveilla Iookanga en sursaut. Il sortit dans le couloir, prit rapidement une douche, revêtit son jean Superdry JPN, enfila son tee-shirt et le pendentif en strass, chaussa ses tongs bleues. Le jeune Ekonda ne voyait pas cette journée d'un bon œil. Prudemment, il sortit dans la cour.

Le gardien, assis sur le banc, buvait un thé dans lequel il trempait une grosse tranche de pain. Après l'avoir abondamment mouillée, il l'enfourna bruyamment. Mastiquant avec concentration, de temps en temps, il attrapait une arachide dans une feuille de papier journal posée près de la tasse et l'envoyait avec précision dans sa bouche ouverte. Le regard ailleurs, il dit :

— Vanda²⁷ !

Iookanga prit place sur le banc. La sentinelle redescendit sur terre.

— Tu prends du thé ?

Il attrapa une théière posée derrière le banc, le servit et lui tendit une tranche de pain. Lorsque Iookanga eut ingurgité la moitié de sa tartine, la dame Iselenge apparut.

— Ton oncle est parti travailler mais il m'a chargée de te dire ceci, au cas où tu serais réellement le fils de son grand frère : celui-ci ne l'a jamais chargé de te loger ici, chez nous, à Kinshasa. Et tu es comme un Pygmée ! Un Mongo normal n'est pas petit comme toi. Qui nous prouve que tu es bien Bwale Iselenge ? Vous, les gens du village – tout le monde le sait – ne venez dans la capitale que pour profiter de notre argent. Un Pygmée peut prétendre ne pas l'être juste pour se remplir les poches.

La mère Iselenge pencha le buste en avant et dit :

— Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu n'es pas un Motshwa, toi.

Isookanga ne répondit rien.

— Tu vois ? Je suis sûre que tu es un imposteur. Bwale Iselenge ne peut pas faire ta taille !

Elle tendit le bras à l'horizontale.

— La porte est là, je ne te retiens pas. J'ai déjà mis tes affaires dans la véranda, tu n'as qu'à les prendre.

Lorsque Isookanga sortit de la parcelle, il se dirigea à l'instinct. Sans le savoir, il prit la direction du Camp Lufungula. En déambulant, son sac de jute contenant l'ordinateur sur l'épaule, il suivit le flot des passants et arriva avenue Kato. Aux abords du Grand Marché, il tourna dans des rues surpeuplées où les boutiques offraient des articles directement importés de Dubaï et de Chine. Du textile surtout. Parmi ces vêtements, les grandes marques étaient abondamment représentées. Gucci, Vuitton, Adidas, Emporio Armani, ils étaient tous là. Isookanga comprenait mieux pourquoi on appelait cela des marques de prestige : tout le monde se les arrachait. Les Chinois avaient tout compris : leur population étant trop nombreuse, il fallait trouver de quoi l'occuper. De l'autre côté, sur tous les continents, les gens voulaient des marques pour pouvoir frimer. Pourquoi ne pas les leur servir ? Avec deux milliards de bras, on fournissait qui on voulait, dans les délais qu'on voulait, au coût le plus bas. Personne sur le globe ne pouvait faire mieux. Ainsi, chacun tirait son épingle du jeu et la paix sociale était préservée dans l'élégance généralisée.

Isookanga se fraya un chemin dans la cohue qui devenait de plus en plus dense au fil de la journée. Quand il eut un petit creux, il s'acheta un pain de manioc, s'installa sur une marche, sortit un morceau de bowayo²⁸ fumé de son sac et se mit à le grignoter calmement. Ensuite il acheta un peu d'eau froide contenue dans un sachet en plastique que des jeunes gens vendaient avec force publicité : "Maï yango, oyo ! Eau pire ! Eau pire²⁹ !" Quand le soleil eut dépassé le zénith depuis un moment, guidé par des senteurs appétissantes, il arriva jusqu'à une palissade dissimulant un malewa, un restaurant clandestin, où il commanda du poulet avec des haricots et du riz. Après s'être désaltéré d'un Fanta qu'il dégusta quasi goutte à goutte, car c'était le premier qu'il buvait depuis bien longtemps, il paya et continua son errance dans le marché en se demandant où il allait pouvoir dormir le soir

venu.

Vers la fin de l'après-midi, les marchandes commencèrent à remballer leurs denrées pour rentrer chez elles, dans les quartiers périphériques. Des nécessiteux ramassaient les produits abandonnés, impropres à la vente. Parmi eux, Isookanga remarqua la présence de nombreux enfants, certainement des enfants des rues. Le soleil se mit à décliner et ce fut la nuit. Le Grand Marché était composé d'une dizaine de pavillons dont les toits, de forme hexagonale, étaient dessinés comme de gigantesques corolles de fleur posées sur des tiges de béton. Isookanga se promena dans un dédale de tables désertées et se trouva un coin pour dormir, un peu à l'écart. Il sortit la couverture qu'il avait emportée, s'y enroula et tenta de s'endormir, tandis que des ombres évoluaient dans la nuit et que des exclamations fusaient dans l'obscurité. Au bout d'un moment, Isookanga commença à s'assoupir.

— Yo, ozosala nini awa³⁰ ?

Un choc violent dans les côtes le réveilla. Il se retrouva en position assise, le regard un peu perdu. Une dizaine de gamins de six à quatorze, quinze ans l'observaient, les mines farouches. Lorsque Isookanga se posa sur ses pieds, leurs yeux s'écarquillèrent. L'Ekonda était plus petit que certains d'entre eux, mais possédait un visage pareil à celui d'un adulte. À leurs expressions, on devinait que les Pygmées n'étaient pas nombreux à Kin'.

— Yo nani³¹ ? D'où tu viens ?

Isookanga révéla son nom mais cela ne suffit pas, les petits devenaient de plus en plus menaçants. Ils se mirent à parler tous en même temps.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

— Excusez, mais...

— Tais-toi !

Isookanga se reprit. Le jeune homme venait de la forêt, c'était un fait. Il ne mesurait pas grand-chose, ça se voyait, mais il était ekonda, avant tout, et il allait montrer à ces morveux de quel bois il se chauffait. Pour commencer, il afficha un sourire de façade.

— Ba masta, likambo nini, ko³² ? On va pas se chamailler.

Lorsque le premier coup fusa, Isookanga était prêt, il plia les genoux en esquivant et se mit dans la position du lutteur de libanda³³.

— Ba masta, to luka compromis³⁴.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Une jeune fille, qui devait avoir dans les seize ans, se fraya un chemin avec autorité, bousculant des coudes les garçons rassemblés.

— Tu es qui, toi ? demanda-t-elle à Isookanga.

— Tantine, je passais, je ne faisais de mal à personne, je dormais et ils sont arrivés. Je vois que tu comprends la situation, tantine, explique-la à mes frères ici présents.

Il y avait longtemps qu'on ne s'était pas adressé à Shasha avec un langage pareil. Elle jaugea son interlocuteur et se dit que le bonhomme était étrange. Il ressemblait à un adulte, mais avec le corps d'un enfant. Cela lui plut. Il ne devait pas être comme tous les hommes qu'elle connaissait. Elle voyait bien qu'il affichait un sourire de façade, mais celui-ci était bien moins laid que beaucoup de ceux qu'elle avait pu voir dans sa vie.

— Laissez-le tranquille, je m'en occupe. Toi, prends tes affaires et suis-moi.

Isookanga ne se le fit pas dire deux fois, il ramassa son baluchon, la couverture, et suivit la jeune fille jusqu'à un recoin à l'extérieur des bâtiments qui servaient à l'administration du marché.

Shasha occupait un renforcement de deux mètres sur deux. Des corps couchés sur des cartons étaient enroulés dans des pagnes et des couvertures.

— Comment t'appelles-tu ?

— Isookanga.

— Moi, c'est Shasha. La Jactance, on m'appelle. Tu n'aurais jamais dû venir jusqu'ici. Le Grand Marché, la nuit, c'est le monde Okinawa, le monde arabe³⁵. J'ai l'impression que tu viens du village, toi. Tu connais pas la ville ou quoi ? Tu sais pas où mettre les pieds ? T'es pas vraiment tombé au bon endroit pour rechercher la sécurité et piquer un somme, mon pote. On est des shégués³⁶, nous. Tozanga mama, tozanga papa³⁷. On a rien à perdre. Tu peux comprendre, ça ?

— Je viens d'arriver à Kin', c'est vrai. J'ai débarqué chez des parents mais on s'est pas entendus. J'ai dû partir. Je dormais chez eux, en attendant seulement.

— Tu es venu faire quoi ?

— Je suis venu vivre l'expérience de la haute technologie et de la mondialisation, tantine.

— Et c'est tout ?

Shasha ne comprenait pas vraiment mais chacun avait ses raisons.

— Mets-toi là, au bout.

Elle déroula pour elle-même un matelas en mousse qui devait avoir à tout casser deux centimètres d'épaisseur et, sans autre forme de procès, elle disparut en s'enroulant dans un pagne.

— Dors bien, ajouta-t-elle en se tortillant pour trouver la position adéquate.

Isookanga ne dormit d'abord que d'un œil car des ombres continuaient à circuler. Une activité louche se déroulait dans les ruelles balayées de façon intermittente par les faisceaux des phares des rares véhicules qui circulaient encore. L'électricité dans toute cette partie de la ville était coupée pour cause de délestage³⁸. Des échanges se pratiquaient dans le secret des ténèbres. Les murmures et les soupirs avaient une connotation sexuelle. Certains, sans états d'âme, se damnaient pour récupérer de l'argent, d'autres faisaient de même en se délestant du leur. La nuit, le marché devenait le théâtre de marchandages sordides autour d'une denrée unique et très convoitée mais négociable uniquement en termes cachés. Lentement, la torpeur s'empara d'Isookanga. Au bout d'un moment, il ne tenta plus de déchiffrer les mouvements des silhouettes qu'il devinait au loin. Ce soir, il pouvait dormir. De toute façon, il ne connaissait rien à la faune particulière qui rôdait là et ce n'était certainement pas – il pouvait le sentir à l'odeur – la même qu'il avait côtoyée encore récemment dans ses forêts de la sous-région de la Tshuapa. Il prendrait son temps, plus tard, pour en savoir davantage. La globalisation qui s'était installée pousserait-elle les êtres à des comportements voilés même dans le quotidien, à une discrétion de fantômes ? Comme dans les sociétés écrans ? Comme des dividendes aux îles Caïman ? Isookanga n'en était pas encore sûr, mais ce qui importait pour l'instant c'était qu'enfin il se trouvait dans le centre-ville, à Kinshasa, la capitale.

*

— Sala noki³⁹ !

C'est avec une pointe d'hystérie dans la voix que l'adolescente – qui ne s'appelait pas encore la Jactance – avait prononcé ces paroles tout en continuant à marcher d'un pas rapide. Le petit garçon derrière elle se releva de sa chute sans tenir compte des larmes qui lui brouillaient la vue et se mit à courir derrière sa sœur pour la rattraper. Celle-ci portait un enfant plus jeune dans les bras. Il fallait avancer.

Peu de temps avant, elle était partie aux champs avec ses petits frères glaner des arachides pour les ajouter aux feuilles de manioc que leur mère s'apprêtait à cuire. Il était passé midi et le ciel, d'un bleu profond, semblait suspendu à la voûte du firmament. L'air vibrait de la chaleur caniculaire. À part le murmure d'une brise chaude dans les feuillages, on n'entendait rien. Un camaïeu vert de champs et de bouquets d'arbres moutonnait vers la vallée pour remonter jusqu'à la crête de la colline suivante, puis vers l'infini. Après une heure de récolte, de rires et de chasse aux oiseaux multicolores, les enfants étaient rentrés. En arrivant chez eux, aux abords du petit groupe d'habitations aux murs de torchis entourés de bananiers, ils s'étaient rendu compte que le paysage avait subi un changement radical en leur absence. Le sol était jonché de corps en désordre. On aurait cru des tas de chiffons, n'eussent été les lambeaux de viscères sanguinolents qui en dépassaient. Ça et là, des mares poisseuses avaient bruni le sol, marqué par endroits de coups profonds, là où un être avait laissé des traces en se débattant pour ne pas être étripé. Des ustensiles de cuisine, des tabourets, des foyers avaient été éparpillés comme si une tempête était passée par là. Tout le village avait été massacré. La jeune fille n'avait rien entendu. Ceux qui avaient tué avaient procédé à l'arme blanche ou contondante, par souci de discrétion ou tout simplement pour varier la méthode. Il y avait eu des égorgements, les massues et les casse-têtes avaient écrasé des crânes d'où s'échappait une gelée grisâtre mêlée de sang, de la matière fécale traînait. La jeune fille s'était précipitée. Les deux garçons étaient restés en retrait, agrippés l'un à l'autre.

Devant leur maison, la casserole de feuilles de manioc était répandue par terre au milieu des braises encore fumantes. Le père était couché en chien de fusil, le visage couvert des deux mains. Ses avant-bras étaient tailladés et sa tête avait été ouverte à la machette.

Une teinte écarlate apparaissait entre les cheveux comme quand on ouvre avec les doigts le fruit du grenadier. Un peu plus loin, elle avait reconnu sa mère au pagne qu'on avait jeté sur sa poitrine. Du milieu de ses cuisses largement écartées émergeait, obscène, ce que la jeune fille avait reconnu pour être un gros morceau de bois. Les yeux devenus vitreux, elle fixait le ciel avec insistance, paraissant attendre un signe. L'adolescente avait préféré ne pas attarder son regard. Tous les corps, d'ailleurs, étaient devenus des tas informes se confondant déjà avec la terre. Elle avait rejoint ses frères à reculons, les mains plaquées sur la bouche pour ne pas hurler l'indicible qui, tout à coup, avait figé la campagne.

— Venez.

Entraînant ses frères dans une course aveugle, elle avait emprunté un sentier qui s'enfonçait dans la végétation. Ceux qui avaient commis ce qu'elle venait de voir n'étaient certainement pas loin. Celle qu'on appellerait bientôt Shasha estima qu'il fallait mettre une distance entre elle et ses frères, et cet espace témoin d'une barbarie paroxystique. Les mains nues, la tête brûlante, c'est ainsi qu'ils quittèrent leur région proche de Butembo ce jour-là.

Depuis leur naissance, le Nord et Sud-Kivu étaient le théâtre, à grande échelle, des atrocités les plus innommables. Les Blancs appelaient cela une guerre de basse intensité. À cause des combats, ils avaient dû à plusieurs reprises quitter le village avec leurs parents, accompagnés de l'écho tenace des rafales de fusil-mitrailleur et du mortier. Cette fois-ci, rien n'avait annoncé ce qui s'était passé, mais les groupes armés qui pratiquaient le nettoyage ethnique rôdaient dans la région et obligeaient les familles à quitter leurs terres ou à subir les pires ignominies : le vagin des femmes était détruit, on tranchait les parties génitales des hommes et on les leur introduisait dans la bouche avant de les achever. C'est ainsi que les enfants avaient entamé leur périple vers l'ouest, vers Kisangani, vers le fleuve, en quête d'un ciel plus clément. Ils avaient marché toute la journée sans relâche, le plus grand des garçons courant presque, pour ne pas se laisser distancer par sa sœur, et celle-ci tenant le plus petit dans ses bras comme un bien précieux. De temps en temps, pour se reposer, l'adolescente posait au sol l'enfant qui, sans se plaindre, cheminait à petits pas du

mieux qu'il pouvait. Ils évitaient les routes, espérant échapper ainsi à l'horreur planant en permanence sur cette partie de la République démocratique du Congo.

Le soir, au moment où le soleil drapait l'horizon d'un voile pourpre, ils s'effondrèrent dans un fourré et, comme des souches, ne bougèrent plus jusqu'au lendemain matin. Au réveil, ils étaient encore hébétés mais devaient continuer.

— J'ai faim.

Le plus petit venait de prononcer les mots que l'adolescente ne voulait surtout pas entendre. Elle lui donna les arachides qu'ils avaient glanées la veille.

— On mangera encore plus tard. On a du chemin à faire. Viens !

Et ils poursuivirent leur marche. La jeune fille levait souvent la tête vers le sommet des arbres, dans l'espoir d'apercevoir un fruit ou n'importe quoi d'appétissant, mais il semblait que la nature elle-même les avait reniés. Plus tard, les gorges desséchées, ils tombèrent sur une source qui leur permit d'étancher leur soif. Ils ne pouvaient rien emporter faute de récipient. Ils grignotèrent le reste des arachides et remplirent leur ventre d'encore un peu d'eau.

Le chemin se poursuivit. Les inégalités du terrain tordaient les chevilles presque à chaque pas. Les branches qu'on ne parvenait pas à éviter pas déchiraient les vêtements aussi facilement qu'une lame. De temps en temps, ils retrouvaient de vieilles pistes de chasseurs qu'ils suivaient en espérant tomber sur un village ou des populations. Ils errèrent jusqu'au soir. Leur démarche devint traînante parce que leurs estomacs vides leur donnaient le tournis. L'adolescente et l'aîné des garçons s'efforçaient de contrôler les vertiges qui les prenaient de plus en plus souvent, et de ne pas penser aux muscles de leurs cuisses, devenus aussi durs que de la pierre.

Puis le ciel s'ouvrit et déversa des cataractes. La pluie tomba sur eux en trombes, diluant la poussière qui les recouvrait. Ils trouvèrent un abri dans le creux d'un énorme tronc et se blottirent les uns contre les autres. La pluie s'abattait, violente. Son fracas recouvrit tout l'environnement jusqu'à l'aube.

— Réveille-toi, on part.

Le plus grand des deux enfants ouvrit les yeux. Il grelottait.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Le garçon claquait tellement des dents qu'il avait du mal à parler. Sa sœur lui toucha le front.

— Mon Dieu, tu es brûlant !

La malaria ? Ce n'était vraiment pas le moment.

— Approche.

Et elle couvrit les épaules de Trésor⁴⁰ avec un des pagens qu'elle portait.

Ce troisième jour, leur marche fut encore plus insupportable. Le garçon tentait de dissimuler sa faiblesse, mais rien à faire : ça n'allait vraiment pas. Sa démarche était si incertaine que la grande sœur dut le porter. Le plus petit suivait, essayant péniblement de maintenir la cadence.

— Ya' Charlène⁴¹ !

Le petit était tombé et s'était écorché le genou. La jeune fille tenta de calmer ses pleurs en lui disant que c'était fini, que tout allait bien, mais il lui sembla nécessaire de le porter lui aussi. Elle le prit dans ses bras alors que l'aîné était attaché sur son dos avec le pagne. Elle marchait beaucoup plus lentement avec ses deux fardeaux, mais elle parcourut tout de même quelques kilomètres, en s'accordant une brève pause de temps en temps. À ce petit exercice, l'adolescente s'essouffla rapidement mais elle tenait bon. Le plus grand grelottait de fièvre. Ses muscles se contractaient en de violents spasmes. Il avait mal partout, ne pouvait s'empêcher de gémir. Ils durent s'arrêter avant le crépuscule parce qu'il s'était mis à vomir un liquide transparent et visqueux, parsemé de particules vertes provenant des feuilles qu'ils avaient mangées crues la veille.

La nuit, l'adolescente ne dort pas vraiment car elle surveillait l'évolution de la fièvre. Pour évaluer la température, elle appliquait la paume de ses mains ou ses lèvres contre la peau du malade. Elle s'assoupit finalement, après une longue série de vomissements qui avaient saisi le garçon et le laissèrent plus affaibli que jamais.

Le lendemain, ils marchèrent comme la veille, la sœur portant les deux frères. Elle était exténuée. Ils traversaient un paysage aux arbres plus clairsemés. Le soleil avait chauffé l'air depuis longtemps et la sueur inondait les vêtements de la jeune fille. Elle était de plus en plus

inquiète parce que, attaché dans le pagne, derrière elle, Trésor bredouillait de plus en plus souvent des paroles incompréhensibles. Elle espérait que la maladie n'avait pas atteint le cerveau, l'un des risques de la malaria. Ils durent s'arrêter à plusieurs reprises. Les yeux du garçon chaviraient brusquement, on n'en voyait plus que le blanc. Finalement, en fin d'après-midi, ni elle ni les deux petits n'étaient plus en état de continuer. L'adolescente tassa des branchages et ils s'installèrent.

Dans la soirée, la pluie tomba de plus belle. Les éclairs déchiraient le ciel, rendant l'ombre des arbres effrayante. Les enfants s'étaient abrités sous la végétation mais de grosses gouttes passaient au travers des feuilles et parvenaient à les mouiller. C'est ainsi qu'ils passèrent la nuit, trempés, grelottant, l'estomac heureusement calmé par les tubercules au goût assez agréable qu'ils avaient mangés dans la journée. Ils avaient même bu de l'eau de pluie recueillie dans une grande feuille pliée en forme de coquillage. Mais le garçon n'allait vraiment pas bien.

Pendant une grande partie de la nuit, la jeune fille avait réfléchi. Elle avait envisagé toutes sortes de possibilités mais n'avait pas trouvé d'autre solution que la décision qu'elle venait de prendre au petit matin.

— Réveille-toi, je t'en prie.

Le garçon ne bougeait plus. À l'exception des tressautements intermittents de son corps, il était complètement immobile. Sa respiration était laborieuse. La jeune fille, en désespoir de cause, avait décidé de l'abandonner. Elle ne pouvait pas porter indéfiniment les deux enfants et la santé du plus grand s'était maintenant tellement dégradée qu'il allait certainement mourir. Elle connaissait cela. Elle devait faire le choix de ne repartir qu'avec le plus petit. Pour que l'un des deux au moins puisse vivre. Elle ne sentait plus ses jambes et avait l'impression que ses bras allaient tomber.

— On va revenir. Attends-nous là. Je te rapporterai des médicaments et à manger. Dors encore un peu, si tu en as envie.

L'enfant ne bougeait toujours pas. Il était comme entré dans une sorte de coma. L'adolescente le recouvrit du pagne. Il avait les yeux fermés et ne pouvait voir les larmes qui inondaient les joues de sa

sœur à ce moment-là. Le petit frère observait la scène, s'interrogeant sur ce qui était arrivé au monde qu'ils avaient quitté à peine quelques jours plus tôt.

La jeune fille avait repris sa marche, serrant le petit contre sa poitrine. Elle essayait de ne pas penser à celui qu'elle avait laissé. De temps en temps, le petit lui demandait quand ils retourneraient chercher Trésor.

— Tais-toi ! se contentait-elle de répondre.

Ils marchèrent jusqu'au soir. Était-ce la fatigue qui lui pesait, ou l'enfant qui s'abandonnait complètement dans ses bras ? Il lui semblait qu'il était devenu plus lourd. Trop silencieux aussi. Ils trouvèrent un abri, espérèrent que la pluie les épargne. En couchant le petit, il sembla à l'adolescente que son front était brûlant. Le sommeil la terrassa sans qu'elle s'en rende compte. Aucun orage ne se manifesta cette nuit-là.

Au teint grisâtre de sa peau, la jeune fille sut que quelque chose était arrivé à l'enfant. Son épiderme était glacé. Ses membres déjà rigides. Le garçon s'était éteint pendant la nuit, il avait doucement glissé vers l'oubli. La jeune fille poussa un long cri en étreignant le corps de l'enfant. Après avoir creusé le sol en s'aidant d'une branche, Kolo Eyoma, celle qu'on surnommerait la Jactance, ensevelit son frère sous une mince couche de glèbe, puis elle s'empressa de reprendre la route dans l'autre sens. Le petit était mort et il s'agissait d'arriver à temps pour retrouver son frère qui était peut-être encore en vie.

— Pardonne-moi de t'avoir abandonné, Trésor. Ne meurs pas. Attends-moi, je t'en supplie.

La jeune fille murmura cette litanie toute la journée comme une prière. Elle marchait, échevelée, ne se souciant ni des racines ni des pierres qui encombraient sa route. Parfois même elle se mettait à courir comme une démente. Ses yeux rougis par les larmes reconnaissaient tant bien que mal le chemin qu'elle avait parcouru la veille. Il fallait qu'elle arrive jusqu'à celui qu'elle avait abandonné avant qu'il ne soit trop tard.

Elle marcha avec détermination jusqu'à la tombée de la nuit. Le lendemain à l'aube, une silhouette de folle, un mantra à la bouche, avançait à grands pas dans la brume qui recouvrait le paysage.

— Pardonne-moi, répétait-elle sans relâche. Ne meurs pas.

L'enfant apparut si subitement à la jeune fille que sa poitrine se contracta en un spasme. Trésor était couché à la même place, mais maintenant son regard la fixait, limpide, brillant. Il souriait. Elle s'approcha d'un pas mal assuré, les mains tendues, n'en croyant pas ses yeux.

— Je savais que tu reviendrais, lui dit-il.

22. Chaque motif de pagne reçoit un titre.

23. Cœur de végétal ressemblant vaguement à des macaronis, au goût de cœur de palmier.

24. Ambroise le géant.

25. Fruit non sucré. On le plonge deux minutes dans de l'eau bouillante et il est prêt. Très bon au petit-déjeuner avec de la chikwangue ou du pain.

26. "Ma voix a été entendue jusqu'au-dehors / Que ceux qui veulent entendre, entendent / Ma vie est-elle entre leurs mains ? / Que vont-ils pouvoir me faire ? / Parce que je suis martyr de cet amour ? / Je n'ai aucun problème avec les vivants, non, rassure-moi, WW Bob Masua."

27. "Assieds-toi."

28. Anguille électrique.

29. "Voici de l'eau ! Eau pure, eau pure !"

30. "Toi, qu'est-ce que tu fous là ?"

31. "Qui es-tu ?"

32. "Les amis, qu'y a-t-il ?"

33. Forme de lutte pratiquée chez les Mongo.

34. "Les amis, cherchons un compromis."

35. Expression signifiant un monde de kamikazes.

36. Enfants des rues.

37. "On n'a pas de maman, pas de papa." Cela signifie que l'on n'a rien à perdre.

38. Coupures de courant afin de soulager des parties du réseau électrique.

39. "Dépêche-toi !"

40. Le prénom "Trésor" est apparu au Congo en hommage au Bleu Marius Trésor, à partir du 8 juillet 1982, jour où il a ouvert la marque face à la Mannschaft en demi-finale de la Coupe du monde de football. Des milliers d'enfants ont également été nommés Giresse et Platini. On n'a dénombré aucun Rocheteau, Six ou Amoros, et surtout pas de Rummenigge, de Kaltz ou de Hrubesch.

41. "Grande sœur Charlène !"

III

Tigre de papier 纸老虎

Non loin du Grand Marché, la nuit, témoin des turpitudes des ombres glauques qui avaient circulé en elle sans arrêt, s'était éclipsée – complètement dégoûtée – et avait laissé la place à un jour qui commençait à poindre en hésitant encore. Zhang Xia, ressortissant chinois, venait juste d'ouvrir les yeux. À côté de lui, couché sur un carton, devant un magasin de textiles avenue du Commerce, le Vieux Tshinkunku, emmitouflé dans une couverture vert olive, dormait profondément. L'homme avait complètement tiré la couverture sur sa tête, et seul un poing tenant fermement la hampe d'une lance dépassait de ce qui aurait pu passer pour un colis suspect.

Zhang Xia était allongé face à la rue sur une chaise longue en bois. Le Chinois inspira profondément et étira ses membres supérieurs à l'horizontale devant lui. Sans tarder, il se leva. D'une cruche, il versa un peu d'eau dans une gamelle et se rinça le visage plusieurs fois. Il entreprit ensuite d'allumer le feu dans un petit brasero en fer. De derrière le fauteuil, il prit un sachet de thé et du sucre. Après avoir ventilé le feu à l'aide d'un bout de carton, il mit de l'eau à bouillir.

— Vieux Tshitshi !

— Qu'est-ce qu'il y a ? rétorqua la forme vert olive couchée par terre. Tu veux m'annoncer quoi ? Que le soleil est levé ? Qu'y a-t-il de nouveau à cela ?

En grognant, celui qu'on appelait Vieux Tshitshi, se mit sur son séant, bâilla longuement. La lance posée sur les genoux, il étira ses vieilles articulations pour en éprouver la souplesse – il fit une grimace.

— Tu as bien dormi, Zhang Xia ?

— Très bien, répondit le Chinois, je vous en remercie.

— Je vous en remercie, je vous en remercie. Dis, tu vas pas

continuer à me vouvoyer ?

— Le thé est prêt, fit Zhang Xia en guise de réponse.

Le vieux secoua la tête et observa le jeune homme. Vieux Tshitshi avait tout tenté, mais il ne parvenait pas à le décoincer. Cela faisait pourtant quelques semaines qu'ils habitaient ensemble – ou plutôt qu'ils partageaient le même espace, la dalle de béton d'un magasin, non loin du Grand Marché, dont le Vieux Tshikunku, dit Vieux Tshitshi, était le gardien de nuit.

Leur rencontre avait été presque fortuite. Le contexte planétaire avait joué pour beaucoup dans la mesure où il favorisait la circulation des biens. Zhang Xia ne le savait peut-être pas mais certains considéraient sa personne comme un simple bien. Pas un bien de consommation, évidemment, mais il pouvait passer pour un bien de production, aisément.

Zhang Xia était arrivé en RDC dans les valises de M. Liu Kaï, entrepreneur en travaux publics et privés. Il avait d'abord appris des bribes de français, puis avait atterri à Lubumbashi, dans le Katanga, paradis du minerai stratégique. Après avoir déboursé beaucoup d'argent pour se faire octroyer une concession, Liu Kaï avait fait venir de Chine une énorme pelleteuse. Il avait installé Zhang Xia aux commandes de la machine et ensemble ils avaient déplacé des tonnes de terre envoyées par camions à travers la Zambie et la Tanzanie jusqu'à Dar-es-Salam où elles prenaient le bateau sur l'océan Indien vers Singapour, pour arriver au Guangdong, en mer de Chine. Son patron affirmait qu'il s'agissait de terres rares mais Zhang Xia ne comprenait pas la pertinence de cet intitulé, vu qu'il y en avait à perte de vue et qu'ils pouvaient en prendre tant qu'ils voulaient pour un prix de revient modique. Zhang Xia savait que, pour ne pas avoir à s'acquitter de taxes exorbitantes à son goût, M. Liu Kaï, sourire imprimé aux lèvres, soutenait devant les autorités locales qu'il cherchait du cuivre, mais qu'il n'en avait pas encore trouvé, que les indices n'étaient pas très bons et que les tonnes de terre emportée constituaient de simples échantillons pour des analyses.

Les affaires allaient plutôt bien pour M. Liu Kaï et Zhang Xia, jusqu'au moment où on découvrit que les banques, avec la complicité de publicitaires véreux, avaient su exacerber l'avidité des populations

occidentales pour l'exploiter dans le cadre d'un énorme piège destiné à détourner leurs espèces. L'argent avait subitement disparu, personne ne savait où mais il se cachait probablement entre deux algorithmes contenus dans les systèmes d'exploitation des ordinateurs du NYSE, du Nasdaq, du Dow Jones, du DAX, du CAC 40, du FTSE 100 ou du Nikkei 225. On cherchait encore entre lesquels exactement. Des crédits lui ayant été coupés, Liu Kai avait dû mettre la clé de son entreprise sous la porte et plier bagage pour Kinshasa, en attendant de voir venir. Il avait emmené Zhang Xia, à qui il répétait sans cesse qu'il était son partenaire, et même le dispositif essentiel à la bonne marche de la société et à la garantie de sa sécurité. Pour l'en convaincre, il lui faisait signer un document de temps à autre. Personne ne le lui avait encore dit, mais Zhang Xia était un homme de paille. La paille, c'est pratique. Ça isole, c'est écologique, biodégradable – dans la tendance de ce début de ^{xxie} siècle, en somme –, et ça brûle vite et bien.

Un jour que Zhang Xia rentrait d'une course dont son associé l'avait chargé, le réceptionniste de l'hôtel miteux de Barumbu où ils étaient logés lui annonça que M. Liu Kai venait de payer et de partir.

— Il n'a pas laissé un mot pour moi ? avait timidement demandé Zhang Xia.

— Non, aucun.

Sans argent, sans logement, Zhang Xia avait erré des jours durant, désespéré. Le soir, il s'assoupissait là où le sommeil le surprenait, jusqu'au jour où, pour se reposer de sa longue marche, il s'était assis sur une dalle de ciment et était entré en conversation avec le Vieux Tshikunku. Celui-ci connaissait la vie et ses aléas. La soirée s'étirait. Le Chinois, entre de longs silences, essayait d'enchaîner des conversations plus nulles les unes que les autres ; il était tard.

— Bon, je me repose un peu, avait dit Vieux Tshitshi. Prenez mon fauteuil. Je me couche là, par terre, près de vous.

La lance à la main, le vieux s'était emmitouflé dans sa couverture vert olive et s'était assoupi. Zhang Xia était resté installé sur le fauteuil jusqu'au petit matin. À cause de la fatigue, la tête du jeune homme tombait de temps en temps sur sa poitrine mais, par un effort de volonté, il parvenait chaque fois à la relever. La garder droite, c'est ce qu'il s'efforça de faire toute la nuit.

Au matin, très tôt, après avoir remercié pour le siège, il était reparti dans son errance à travers la ville, mais le soir il était revenu et Vieux Tshitshi lui avait encore cédé son fauteuil. Dans la situation où il se trouvait, Standard & Poor's lui aurait facilement décerné un triple A, à Zhang Xia : un A pour "Arraché de chez lui", un autre pour "Abandonné tel un chien", et encore un pour "Ah, la vie !". Ça durait depuis plus de trois semaines maintenant, et ça ne risquait pas de s'arrêter de sitôt. Après avoir bu leur thé et partagé un pain acheté chez la marchande qui venait de s'installer sur le trottoir, deux magasins plus loin, Zhang Xia s'était essuyé la bouche du revers de la main et avait dit à Vieux Tshitshi :

— Je vais acheter la glace.

Il avait fait un pas, s'était retourné, avait plié le buste en avant et avait ajouté :

— Vous êtes comme un père pour moi.

Le vieux était debout sur la dalle, la couverture drapant ses épaules, la lance dans la main, pointée vers le ciel. Il avait hoché la tête et avait lancé :

— Petit, c'est ce que je répète depuis. Un fils ne dit pas "vous", sans arrêt, à son père. Tu te crois où ?

*

— Trésor, lamuka⁴² !

Isookanga ouvrit les yeux, puis s'étira. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser où il se trouvait. Se réveiller en plein air, au cœur d'une ville, serait-ce l'une des données d'un modèle mondialisé ? Isookanga se dit que ce n'était pas le moment de s'inventer des inquiétudes quant à son avenir, il y avait plus urgent. Shasha était debout et secouait les formes emballées dans des pagnes. Une tête d'une dizaine d'années émergea.

— Ah, Yaya ! Fais doucement.

— Isookanga, je te présente mon frère, Trésor.

Désignant l'autre enfant, à peu près du même âge, elle le présenta :

— Lui, c'est Modogo. Ne l'écoute pas trop, il a tendance à raconter n'importe quoi. N'est-ce pas, Modogo ?

— Yo waa nnex⁴³ !

— J'ai jamais vu un sot comme toi ! s'écria Shasha en colère. Encore tes paroles démoniaques ? Tu vois pas où ça t'a mené ?

S'adressant à Isookanga, elle ajouta plus doucement :

— Modogo était un enfant-sorcier, avant. Il faisait peur à tout le monde chez lui. Ses parents l'ont emmené chez le pasteur qui lui a fait répéter quelques-unes de ses phrases favorites. Il les a prononcées devant eux, sans se méfier. Le type et ses diacres ont décrété que Modogo était possédé au dernier degré. Il a eu droit à tout : imposition des mains, jeûnes secs de trois jours, des coups à la maison quand on supposait que le démon n'était pas loin. C'est pas ça, Modogo ? Montre à Isookanga comment le pasteur chassait le diable de ton corps.

— Laissez-moi tranquille, se défendit le gamin, sans conviction.

— Il a été obligé de partir de chez lui, poursuivit la jeune fille. Depuis, il est venu renforcer nos rangs.

Se tournant vers Trésor, qui traînait des pieds pour enfiler une vieille paire de Nike, elle lança :

— T'es pas encore parti chercher le pain ?

— Mais, Ya' Charlène, tu m'as pas encore donné l'argent.

Après avoir pris le petit-déjeuner, chacun partit vaquer à ses occupations. Vu la foule, qui grouillait dès l'aube, ce n'était pas l'action qui allait manquer. Isookanga décida de procéder à une visite de la ville. Évidemment, le boulevard du 30-Juin excitait son intérêt. Isookanga devait revoir ces immeubles grandioses, ces magasins remplis de produits haute technologie, ces voitures qui semblaient faire la course en se disputant les trajectoires comme au Grand Prix de Doha. Il voulait observer ce peuple de Kinshasa dont il avait pu étudier quelques spécimens au village lors de l'inauguration de l'antenne des télécommunications. Il désirait être pareil à eux : serein dans son attitude, attentif au maintien de sa colonne vertébrale et à son port de tête, assuré comme avec une couverture en béton à la Lloyd's. Avant d'en arriver là, il fallait s'imprégner de l'air de la ville. Isookanga descendit l'avenue, profitant du moindre spectacle. Près des Galeries présidentielles, il changea dix dollars. On lui donna plusieurs liasses en francs congolais. Il se procura d'abord un sac à dos, plus pratique que son sac de jute pour transporter ses maigres biens, puis il

acheta chez un shayeur⁴⁴ un tee-shirt noir décoré d'une tête de mort qu'il fourra dans le sac, une paire de lunettes de soleil Dolce & Gabbana. En posant celles-ci sur son nez, il se sentit tout de suite différent. Sa démarche changea imperceptiblement, la gravitation, déjà, relâchait un peu son emprise. Le sac sur le dos, il bifurqua dans une rue à droite et se retrouva dans le quartier de la Gombe, où les massifs de végétation se partageaient la place avec de belles constructions, bâties dans des avenues bien entretenues. Les perpendiculaires, parfois, ressemblaient à des pistes de brousse mais on sentait l'opulence partout, même pour un Pygmée qui ne s'en préoccupait pas jusqu'à ici. À travers ses lunettes griffées, Isookanga sentait que le quartier lui convenait assez bien ; il lui allait même comme un gant, à bien y penser : le monogramme imprimé sur les côtés de la monture cadrait parfaitement avec le décor ambiant. Isookanga voyait des arbres autour de lui et il comprenait tout à fait ceux qui habitaient ici. Autour de leurs demeures, il y avait de la végétation mais pas trop, juste ce qu'il fallait pour l'ombre, pas comme en Équateur où elle prenait toute la place et vous bouffait l'horizon.

Il rejoignit le boulevard, le traversa et retourna vers le centre-ville où la cohorte des passants l'entraîna comme une marée vers le Grand Marché. En cherchant un peu de fraîcheur, il s'assit sur les marches d'une galerie devant un magasin vendant de l'électroménager de fabrication moyen-orientale et asiatique. Il sortit de son sac un morceau d'anguille électrique, en cassa un bout et se mit à le mâcher. La chair devenue aussi dure que du bois à cause du fumage se ramollissait avec la salive et l'aliment retrouvait ses saveurs. La fumée et la chaleur évacuaient l'humidité et éliminaient les acides gras polyinsaturés, sans atténuer en rien les apports protéiques. Isookanga mâchait avec attention, appréciant chaque molécule à portée de ses papilles. Le bowayo était ce qu'il y avait de plus délicat. Le jeune Ekonda savait que sa finesse était appréciée depuis les temps anciens. L'animal quasi mythique faisait partie intégrante de l'imaginaire collectif de la nation Mongo.

Le bowayo, ce n'est pas n'importe qui. Plus gros qu'une cuisse, il peut dépasser le mètre de long. Il est très dangereux, c'est un monstre.

On ne peut l'approcher sans ruse car il est capable, à la moindre menace, de projeter à distance des décharges électriques allant jusqu'à six cents volts. Une centrale à lui tout seul. Ce n'est pas tout : il peut sortir de l'eau, monter aux palmiers pour aller cueillir les noix dont il est friand. En conséquence, le bowayo est formellement interdit à la gent féminine. L'époux est dans la crainte, lorsque le mets est servi à table, parce qu'une épouse qui mange la tête de l'anguille ne sera plus à même de pratiquer la docilité au sein du foyer conjugal. En cas d'infraction à cet interdit, par un phénomène magique, c'est elle qui portera la culotte et le mari devra se soumettre à jamais. Aussitôt servi, un conjoint prudent prendra soin de vérifier dans le plat la présence de chaque os et de toute la chair du crâne pour veiller à ce que rien n'ait atterri dans l'estomac de sa bien-aimée pendant qu'elle le préparait. Au moins est-on prévenu. Le bowayo est un poisson étrange.

En y réfléchissant, Isookanga considérait qu'il était louable d'avoir édicté une loi aussi drastique, étant donné que les femmes mongo pratiquent la polyandrie, la plus néfaste de toutes les coutumes. "Le sexe de l'homme n'est que locataire dans le sexe de la femme", osent-elles même chanter. Si, en plus de devoir entendre cela, l'homme perdait sa suprématie conjugale, que resterait-il aux malheureux nés entre Ikela, Mbandaka et Monkoto ? Hormis la saveur de l'animal, ce volet, pour l'instant, ne concernait en rien le jeune Pygmée, le mariage n'étant pas dans ses prévisions. Il préférerait pour l'instant s'intégrer à un environnement plus large, quel qu'il soit.

— Excusez-moi.

Isookanga quitta des yeux le spectacle animé de la rue pour reporter son attention sur sa gauche. Une grande boîte en frigolite venait d'être déposée à côté de lui par un type ressemblant à Deng Xiao Ping – en plus jeune et en plus mince. Zhang Xia, debout devant Isookanga, salua en ployant le buste :

— Vous permettez que je m'asseye ?

— Faites, répondit, Isookanga.

Après s'être installé, l'individu ouvrit la boîte et en sortit un sachet contenant une eau glacée. Il en mordit un des coins, interrompit son geste, prit un second sachet qu'il tendit à Isookanga. Celui-ci remercia.

En quelques suctions, Zhang Xia aspira goulûment l'eau. Isookanga cassa un morceau de poisson et l'offrit au jeune homme. Celui-ci l'accepta, le mit en bouche. Il le garda entre la langue et le palais un moment, et ce qui ressemblait à du bois sec retrouva toutes ses fibres. Le jeune Chinois venait de découvrir le goût savoureux de la chair du bowayo.

— C'est délicieux. Je suis Zhang Xia. Je suis de Chongqing.

— Je m'appelle Isookanga. De la Tshuapa, mwan' Ekanga pire⁴⁵.

Il est parfois bon de prendre son temps, de relativiser et de tenter, en se vidant le cerveau, d'avoir une vision plus poétique des choses. Cela permet de souffler. Les bruits qui entouraient les deux jeunes gens ressemblaient à un chahut monstrueux, les mouvements des automobiles inventaient une corrida, les policiers qui verbalisaient un peu plus loin pratiquaient l'arnaque comme un mode de vie, mais eux faisaient une pause. À leur gauche, des marches accédaient au magasin et des marées d'usagers les empruntaient, sans leur prêter attention. Isookanga observait le type à côté de lui, qui disait s'appeler Zhang Xia. La boîte de polystyrène ne contenait apparemment que des sachets remplis d'eau. Il est vrai qu'elle était plus fraîche que celle qu'il avait pu boire auparavant. Il devait certainement rogner sur le bénéfice, en achetant plus de glace que ses concurrents qui se disputaient le marché d'un produit se raréfiant d'année en année sur la planète. Isookanga prit le coin du sachet dans sa bouche et avala une lampée du délicieux liquide.

— Vous faites quoi avec votre eau ? Elle est pas mal du tout.

— Beaucoup de glace. Je vais la chercher très tôt, je refroidis pendant la nuit ceux que je vends le matin, je refroidis plus longtemps que tout le monde.

— Ah ?

Dès la première gorgée Isookanga avait compris que l'homme avait une astuce pour vendre un produit bien adapté. Sans un code programmatique, on ne va nulle part. Isookanga réfléchissait en mâchant son morceau de poisson.

— Vous êtes dans la mondialisation, vous aussi ?

— Oui, hélas. La mondialisation, c'est merdique pour moi. J'étais bien en Chine. Je viens du Sichuan. Vous connaissez, Sichuan ?

Isookanga admit que non.

— J'ai laissé ma femme là-bas. Gong Xiyan. Elle est très belle. J'ai laissé mon fils aussi. J'aurais dû rester mais c'est la confiance qui m'a fait partir. Je travaillais avec M. Liu Kaï à Chongqing. On a construit beaucoup. Grande cité. M. Liu Kaï m'a dit de venir avec lui, construire des villes à Congo. Je croyais qu'il était bon avec moi et je suis venu. On était à Lubumbashi. Vous connaissez, Lubumbashi ? Puis, les problèmes. On a quitté, on est venus à Kinshasa, Liu Kaï m'a oublié. Je travaille un peu, je vends l'eau, la meilleure de Kinshasa, enfin, j'espère. Eau pire. Vous voulez encore ?

— Il faut poursuivre ce type. C'est un margoulin. Il peut vous payer des dommages et intérêts.

— Il faut beaucoup d'argent pour poursuivre quelqu'un, c'est pas la peine, je le boycotte. Je m'en sortirai et cela ne m'arrivera plus. L'expérience est une lanterne qui n'éclaire jamais que le chemin parcouru. Je ne peux rien faire de plus et c'est tout ce que je possède, dit-il, montrant le bac de polystyrène. Comment rentrer en Chine, maintenant ? Ma femme m'attend. Je lui avais dit que je ne durerais pas. Elle a beaucoup de difficultés, seule avec notre fils.

Pendant que Zhang Xia s'épanchait, Isookanga l'observait avec attention. Cet homme – on dirait un avatar du camarade Deng – avait pris un vol China Airlines jusqu'à Dubaï. De là, un Ethiopian Airlines – après une escale à Addis-Abeba – tout droit vers Lubumbashi, et aujourd'hui il se retrouvait coincé quelque part à Kinshasa. Ce n'était pas normal ! “J'ai aussi été bloqué au village pendant un temps, pensait Isookanga, et j'en suis sorti. Et la canopée, et les arbres, ont essayé de me retenir par tous les moyens ; Oncle Lomama a tout tenté, mais rien. Grâce à l'ordinateur et à la touche Enter, j'ai eu la force de quitter ce piège qu'étaient la forêt et la vie au village. Devenir chef... Sans matières premières ? Avec pas même une industrie de services ? Pour ce type, il doit y avoir une porte de sortie.” Son signalement était extrême-oriental, après tout il était au cœur du système globalisé. N'était-ce pas eux que les Blancs appelaient les tigres ?

— Tu possèdes un ordinateur ?

— Non, je n'ai que ça, avoua Zhang Xia, désignant la boîte.

— Avec un double processeur, tu règles tes problèmes rapidement.

Il faudrait essayer. Je repasse tout à l'heure avec mon appareil. J'espère que chez toi je capterai quelque chose. Là où je suis, c'est difficile. Tu habites où ?

— Pas loin, avenue du Commerce, chez M. Tshitshi, au magasin de tissus.

— Écoute, je suis un mondialiste, comme toi. J'ai goûté à ton eau. Je n'en connais qu'une qui soit aussi froide que la tienne, c'est celle d'une source dans la forêt chez moi. Mais, à la tienne, il lui manque quelque chose. Elle pourrait avoir un goût de terroir en plus. Comme chez moi. Je te fais une proposition : on s'associe toi et moi pour réfléchir. À deux, tu vas voir, on sera un vrai Dual-Core, on va maximiser la courbe des ventes. Ce soir, on se voit, on consulte l'ordinateur, on étudie la situation selon les principes de la grande distribution.

Zhang Xia avait écouté Isookanga, pas vraiment convaincu, mais il se dit qu'après tout cela le changerait de la routine. Et puis, depuis le lâche abandon de Liu Kai, c'était la première personne à qui le jeune homme se confiait, en dehors de Vieux Tshitshi.

— D'accord.

Zhang Xia se leva, souleva sa boîte, la posa en équilibre sur la tête, adressa un sourire à Isookanga et lui dit :

— Passez me voir.

— Pas de quoi.

— Eau pire ! Maï yango oyo⁴⁶ ! Eau pire !

Zhang Xia, la démarche chaloupée pour maintenir l'équilibre de la boîte sur sa tête, s'en allait poursuivre son négoce en scandant le slogan publicitaire le plus usité de la ville. Le jeune Chinois proposait un produit incontournable et recherché, surtout à cette heure de la journée, lorsque les rayons du soleil, avec la poussière comme prisme, grillent la peau et les neurones, dans un capharnaüm composé du concert des klaxons, de la bousculade incessante, des remugles de gas-oil issus d'un brent valant à ce moment-là cent douze dollars le baril à la Bourse de Shanghai.

42. "Trésor, réveille-toi !"

43. "You are next !" : Tu es le prochain !

44. Vendeur à la sauvette proposant de tout : des cigarettes, des mouchoirs en papier, des cravates, des préservatifs...

45. "Pur enfant d'Ekanga (pays mongo)." Ici, village mythique des Batwa.

46. "Voici de l'eau !"

IV

Cris inaudibles

听不到的呼喊

L'avertisseur insistant du 4×4 tout-terrain semblait n'avoir aucune autorité sur cette foule qui occupait sans distinction les trottoirs et la voie carrossable et qui, en plus, se faisait prier pour consentir à s'écarter de la masse du capot.

“Foutue population, ils n'écoutent rien ! Et on s'étonne de devoir utiliser la force, toujours plus de force”, pensait le passager assis à l'arrière à droite.

Après quelques salamalecs du volant, la voiture parvint finalement à se garer. Les portières s'ouvrirent, des gardes du corps en treillis, armés jusqu'aux dents, en sortirent. Kiro Bizimungu leur emboîta le pas et entra dans un immeuble situé avenue Tombalbaye. L'homme, d'une stature imposante, le crâne rasé, la peau sombre, accompagné de deux des gardes du corps, emprunta l'ascenseur jusqu'au cinquième étage.

Son bureau était meublé de façon sommaire et les documents ne s'entassaient pas en nombre. Bizimungu ferma la porte, s'assit, desserra son nœud de cravate et se demanda comment il allait occuper sa journée. L'inaction, Kiro ne supportait plus. Des accords de paix avaient été signés à Windhoek, en Namibie, et on lui avait fait comprendre qu'on avait besoin de lui à Kinshasa : il fallait de nouveaux administrateurs pour le pays et le commandant Bizimungu devait en faire partie. Un peu à contrecœur, il avait quitté les maquis du Kivu et troqué le treillis contre un costume-cravate. Mais l'homme ne voyait toujours pas ce qu'il gagnait au change. Il avait obtenu un poste, et alors ? Malgré le prestige de la plaque fixée au mur dans le hall de l'immeuble, “Office de préservation du parc national de la Salonga”, Kiro Bizimungu se rendait compte tous les jours qu'un parc

naturel ne lui rapporterait jamais quoi que ce soit. Lui et son groupe armé se battaient pour le pouvoir. Depuis son arrivée à Kinshasa, il avait réalisé que le véritable pouvoir, c'était la richesse, obtenue grâce à un pragmatisme sans faille et à une puissance de feu qu'il fallait maintenir. Ce n'est qu'avec ces éléments-clés qu'il était possible de conquérir de vastes territoires regorgeant de minerais enfouis à fleur de terre : tout l'or que l'on pouvait désirer, du diamant de Kisangani, de la cassitérite à la pelle, mais surtout la colombite-tantalite que l'on appelle aussi coltan. Contrôler une région, c'était également faire main basse sur des taxes, sur une main-d'œuvre à exploiter, sur les femmes dont ses hommes avaient besoin, et sur le sang, denrée que l'on pouvait faire couler en gage de soumission totale.

Des cargaisons étaient acheminées sans relâche de l'autre côté de la frontière, au Rwanda, devenu subitement la plaque tournante patentée des minéraux stratégiques. Tout se traitait là-bas. Le business était bien rodé, une bourse des matières premières tournait à plein régime. La guerre au Congo avait débuté en 1996 au Kivu et Kiro y avait pris part comme beaucoup de Tutsis établis dans la région, suite à la récurrence des pogroms chez eux, au Rwanda. Les attaches restaient fortes avec leur pays d'origine et, lorsque le génocide des Tutsis par les Hutus éclata en avril 1994, ils furent tout naturellement mis à contribution et combattirent dans les rangs du Front patriotique rwandais afin de stopper l'holocauste qui se déroulait juste de l'autre côté de la frontière. Deux ans plus tard, des appels étaient venus de la part des anciens compagnons d'armes du FPR qui, entre-temps, avaient pris le pouvoir à Kigali. On demanda à Kiro, ainsi qu'à d'autres, d'aider à rendre accessibles les terres et les richesses du Kivu pour soulager un tant soit peu le manque de ressources et la pression démographique qui pénalisaient le Rwanda. Le développement au pas de charge était perçu comme la seule échappatoire à la barbarie latente. Encadrée par l'APR – la nouvelle armée rwandaise –, une alliance de rebelles de nationalité vague fut créée, elle se fit appeler AFDL⁴⁷ et se mit sur le pied de guerre afin d'accomplir cette grande œuvre de développement régional. La menace que constituaient, depuis deux ans, les membres de l'ancienne Armée rwandaise et autres génocidaires présents sur le sol congolais fut le prétexte à l'institution

de la géhenne. Parce qu'il fallait au moins cela pour arriver au bout d'un pareil projet. Il faut un alibi quand on prépare un grand forfait, et il s'agissait de rien moins qu'un crime : l'éradication systématique et méthodique d'une population donnée selon des critères qui, avec un peu de patience, seraient bien dévoilés un jour.

Depuis, Kiro – devenu commandant Kobra Zulu – et ses hommes, sous des dénominations qui pouvaient changer à tout moment, avaient semé la terreur et la désolation de l'Ituri au Maniema pendant des années. Cette partie du Congo était devenue une zone de non-droit où la chair humaine était débitée comme de la viande à l'abattoir et où seule la poudre avait encore voix au chapitre. Ceux qui y étaient nés devaient comprendre que leurs champs, leurs maisons, leurs femmes étaient à la disposition des nouveaux conquérants et des multinationales exerçant dans les secteurs de la haute technologie et des mines. Kiro Bizimungu regrettait amèrement ce temps. Lui et sa faction s'étaient faits les supplétifs zélés de la mondialisation et avaient été récompensés en conséquence par la communauté internationale. Certains de ses camarades de combat – Rwandais et Congolais confondus –, adoubés par l'ONU, étaient devenus vice-présidents, ministres, chefs d'état-major, commandants de brigades. Lui, on l'avait nommé directeur général de l'Office de préservation du parc national de la Salonga. Cela ressemblait à une blague parce que l'homme s'en foutait, de la flore et de la faune, comme de sa première balle dans la tête d'un ennemi. Ce qu'il y avait sur le sol – qu'il s'agisse d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards – ne lui importait que modérément, c'est ce qu'il y avait dessous qui comptait pour lui. Son téléphone se mit à sonner, interrompant sa réflexion. C'était un des gardes du corps commis à la protection de son épouse.

— Oui.

— Commandant, madame veut sortir, elle a une journée de délivrance à l'église.

— Encore ! – Après un temps. – Bon, ça va, conduisez-la.

Kiro exérait ces cultes et ces prières auxquels les gens s'adonnaient tous les jours. Sa femme fréquentait l'église du révérend Jonas Monkaya, de l'Église de la Multiplication divine à Ndjili. Comme beaucoup d'autres, elle avait attrapé la foi comme un virus et ce

n'était plus que veillées de prières, journées de jeûne et d'actions de grâce, retraites, offrandes à n'en plus finir. Le pasteur a dit ceci, le pasteur a dit cela. Cette activité commençait à exaspérer sérieusement Kiro Bizimungu, cela devenait compulsif. Mais en même temps, il ne pouvait l'interdire. On ne refuse pas la prière à quelqu'un et il fallait bien qu'elle sorte.

Il aurait bien voulu l'en empêcher, pourtant. Cela faisait près de deux ans qu'il l'avait ramenée de l'Est. Ces derniers temps, un changement qu'il ne comprenait pas avait commencé à se développer en lui. Depuis quelques mois déjà, il ne parvenait plus à prendre Adeïto comme il l'aurait voulu. Même lorsque son cerveau brûlait de l'envie de forcer ses cuisses ouvertes en les martelant à coups de reins puissants, son corps ne suivait pas. La rigidité ne se concentrait pas là où il fallait. Le problème était apparu de façon insidieuse. À cause de toutes ces prières, justement. Adeïto avait l'habitude de réciter une longue invocation juste avant de se coucher. Prononcés avec sa remarquable ferveur, les promesses d'amnistie divine, les condamnations dignes de la Cour pénale internationale, la semence du Serpent tentateur, le sang de Jésus répandu lors de son exécution, tous ces mots avaient commencé à résonner dans l'esprit de Kiro, malgré lui, et tandis qu'il les écoutait, couché sur le lit – attendant que madame en ait terminé –, cela bouleversait à son insu des étapes dans le processus de production de ses hormones. Quand le corps pulpeux et plein de chaleur se collait enfin à lui, son esprit perturbé par les paroles fortes, délivrées à genoux, semblait ne plus établir de connexion avec le bas de son corps. Et plus il se démenait pour s'introduire en elle, plus Kiro Bizimungu sentait sa vigueur s'amoinrir, pour finir par disparaître complètement jusqu'à la prochaine tentative, la nuit suivante.

La situation perdurait. Adeïto faisait comme si elle ne se rendait compte de rien. Après qu'il s'était débattu avec un bout de lui-même, elle tirait un pagne, s'y enroulait bien serré, lui tournait le dos et éteignait la lampe de chevet sans rien dire. C'était le manque d'action, certainement, qui était à blâmer, se consolait Kiro Bizimungu. Il s'encroûtait, il n'engrangeait plus ses dix ou vingt mille dollars par semaine. Maintenant, il devait attendre un salaire à la fin du mois

comme n'importe qui. Le costume-cravate non plus ne flattait pas son ego. Dans ses tenues de bête de guerre, il avait senti les regards qu'on portait sur lui. Quand il apparaissait avec ses hommes, c'était le diable en personne, à l'époque où il était le commandant rebelle Kobra Zulu. Au temps où il se parfumait encore à la fragrance du coup de feu et s'enivrait du parfum du sang, son sexe gonflait et durcissait à lui faire mal. Déprimé, Kiro Bizimungu se dit qu'il allait sortir prendre un verre quelque part. Mais où ? Maintenant les regards qu'on lui lançait dans cette satanée ville n'avaient plus rien à voir avec ceux qu'il avait connus avant ; c'étaient rarement des regards souhaitant la bienvenue, et il préférait de loin les yeux remplis de crainte, beaucoup plus en adéquation avec son âme profonde – ses états de service pouvaient en témoigner.

Kiro Bizimungu, seigneur de guerre mis entre parenthèses, observa un moment les graphiques, les cartes, les affiches épinglées aux murs. Le parc national de la Salonga s'étendait principalement dans la province de l'Équateur. Sur les photos devant lui, on ne voyait rien d'autre qu'une couverture inextricable vert sombre affectant tout le centre du pays. On appelait cela l'un des poumons du globe. Mais si lui, le commandant Kobra Zulu, ne respirait plus convenablement, à quoi cela pouvait-il servir ? Il en suffoquait de colère. L'homme méprisait un grand nombre de choses, et les seuls qui méritaient son estime indéfectible étaient les États-Unis d'Amérique. Eux, pour s'emparer du Vietnam, avaient eu recours à l'agent orange⁴⁸ ! Qui s'en était plaint ? Si au moins il parvenait à s'en procurer ne fût-ce qu'une petite quantité, c'en serait fini de tous ces arbres. Au bout du compte, c'était lui le patron de cet espace. Avec le pétrole qui pullulait en dessous, qu'est-ce qu'on en avait à faire de la verdure ? Sans compter les diamants et autres produits inestimables. Kiro rêvait d'un Congo pacifié au napalm où l'on n'aurait plus qu'à exploiter les richesses du sous-sol. La main-d'œuvre était là, ne manquait que la volonté politique. À force d'observer ce qui ressemblait à un étalage de brocolis, gagné par la nausée, Kiro prit quand même la décision – en convenant qu'il était sans doute encore un peu tôt – de descendre deux ou trois bières, cela lui ferait le plus grand bien. Il délaissa les vues du maudit parc, se leva et appela :

- Déo !
- Mon commandant ?
- To ende⁴⁹ !

*

Si les enfants des rues avaient fait du Grand Marché leur fief, ce n'était pas le fruit du hasard mais par nécessité. Première chose : il fallait se nourrir, et ce lieu était le grenier de la ville. Ensuite, ils pouvaient gagner là quelques billets en aidant le chaland à porter ses courses dans des cartons qu'ils transportaient sur la tête. Ils exerçaient d'autres activités : la vente à la sauvette, le gardiennage de véhicules, le chapardage voire le vol à la tire. Il leur arrivait aussi de travailler pour un service de renseignements et de procéder à la surveillance et à la filature d'individus subversifs. Ils étaient capables de faire des rapports sur des citoyens. La journée, les shégués parcouraient le marché, seuls ou en bandes. Ils étaient reconnaissables à leurs regards, du genre de ceux à qui on ne la fait pas. La fragilité ne pouvait se concevoir dans le contexte de la rue, si bien que les petits se forgeaient une arrogance à toute épreuve, pour tenter d'ériger un rempart autour d'eux, ou bien ils avaient le regard d'une tristesse infinie parce qu'ils vivaient – comme disent les Kinois – na kati ya système ya lifelo⁵⁰. Leur physique était remarquable. La précarité avait asséché leurs muscles, les rendant aussi durs et noueux que de la corde. Il n'y avait pas d'enfants replets parmi eux. Ils vivaient au jour le jour, s'accrochaient à la vie et au bitume avec les griffes, avec les dents.

Isokanga avait été impressionné par la détermination qui habitait une fille comme Shasha la Jactance. Dès le premier jour, elle l'avait présenté à tout le monde et avait exigé que plus personne ne le dérange désormais.

— Mais Shasha, dit Modogo, ce type a déjà grandi. S'il reste parmi nous, on perd notre crédibilité en tant que shégués.

— C'est vrai, Yaya, les adultes vont croire qu'on a besoin d'eux pour survivre.

— Regarde-le, intervint Omari Double-Lame. Qui le prendrait pour un enfant ?

— Trésor, tu dis n'importe quoi. Et, toi, Modogo, reste tranquille ! abrégéa Shasha.

— Jesus fucks me ! Jesus fucks me⁵¹ ! osa le morveux, contrarié.

Comme beaucoup de ses compagnons de lutte, Modogo se méfiait des adultes et il savait pourquoi. Cette engeance ne connaissait pas la fantaisie, n'avait aucune imagination. Son monde était étriqué et sans horizon, pensait Modogo. Lui, pour sublimer l'existence, avait une fois pour toutes opté pour le cinéma et les DVD. Quand il était plus jeune, Modogo trouvait la vie monotone et manquant singulièrement de piment. L'école tous les jours, les devoirs, c'était barbant, et la seule chose qui pouvait lui provoquer des frissons, c'étaient les films d'épouvante. Lorsqu'il était encore chez lui, il pouvait se marrer des après-midi entiers en regardant *Scream 1, 2 et 3* en boucle. *L'Exorciste* de Friedkin était l'un de ses préférés parce qu'il s'estimait aussi incompris que la petite fille de l'histoire. Tous, sans raison, s'étaient ligüés contre elle. Pendant que les autres jouaient, lui se faisait peur, gentiment. Pour éprouver encore plus de sensations, il visionnait les films en version originale, ainsi il ne comprenait rien et cela rendait les scènes plus énigmatiques encore. Il adorait écouter les acteurs américains balancer leurs dialogues, le regard scrutateur ou tordu par la haine. Il lui avait fallu du temps pour mémoriser les tirades les plus fondatrices. Sa prononciation laissait à désirer mais, en y mettant tout son sens de l'interprétation, le garçon arrivait à proférer ces phrases d'une voix sépulcrale, comme venue tout droit d'outre-tombe.

Ce faisant, il était surtout parvenu à faire peur à son entourage. Ça avait commencé avec sa mère. Un jour qu'elle l'envoyait faire une course, prenant l'argent, le visage subitement renfrogné et sans le faire vraiment exprès, il avait craché comme un chat :

— Ou waaïi you⁵² !

Il en avait été le premier surpris. La pauvre maman avait écarquillé les yeux mais n'avait rien dit. Une autre fois, ce fut au tour du père d'être témoin du phénomène :

— Yo waa nnexx⁵³ ! avait-il menacé lorsqu'on lui avait posé une question trop difficile sur l'imparfait du futur.

À la longue, ses parents avaient fini par s'interroger. Pour ces chrétiens fervents, chaque sujet un peu épineux devait trouver sa

solution à l'église. On y amena Modogo. Le pasteur les reçut un mercredi soir, après le culte du soir qui précède ceux du jeudi et du vendredi. Les diacres et les diaconesses avaient tous souhaité venir observer cet enfant qui était vraisemblablement un pur produit du monde démoniaque. Ce qui sortait de sa bouche n'était ni du latin ni le parler en langue des pentecôtistes, et ne ressemblait à aucun idiome compréhensible par un chrétien de base.

Dans la pièce où tout le monde s'était réuni, on avait placé Modogo au milieu. Les prières avaient fusé de partout et des mains s'étaient tendues au-dessus de la tête de l'enfant. Le pasteur avait intimé l'ordre à tous les démons de partir et de ne surtout plus revenir. Il avait évoqué le mur de Jéricho, qui allait s'écrouler sur eux et leur briser les os s'ils faisaient mine de rester dans les parages. Il avait fini par affirmer que sa victoire était aussi sûre que la traversée de la mer Rouge, qui ne s'est pas faite à la nage, rappela-t-il. Modogo trouvait tout cela amusant. Il était aux anges. Les mains jointes, les yeux fermés, il savourait l'heure. Mais juste après le "Amen", du pasteur, on entendit provenir de la gorge du petit un caverneux "Oo mag hhöd'⁵⁴ !"

Ce fut le scandale. On s'appliqua pendant des semaines à tenter de désenvoûter le jeune incubé. Sans résultat. À la maison, la misère et la précarité avaient élu domicile et les agissements de Modogo en étaient en grande partie responsables – le pasteur l'avait affirmé. La vie du gamin était devenue intenable. Un jour, à Selembao où il habitait, il était monté dans un bus pour n'en descendre qu'à son terminus : le Grand Marché.

Cela faisait quelques mois qu'il était là, maintenant. Quand il vivait encore dans la maison de ses parents, il croyait être le seul dans son cas. En arrivant là, il avait compris qu'il s'était salement trompé : les enfants-sorciers étaient nombreux à hanter les Kinois.

Devenir shégué n'était jamais un choix. Beaucoup d'entre eux avaient perdu leurs parents les uns après les autres et, livrés à eux-mêmes, avaient échoué au centre-ville. On trouvait également là une partie de la progéniture des millions de victimes de la guerre du Congo. Parmi ces enfants à la dérive, il y avait Omari Double-Lame, l'ancien kadogo⁵⁵. Il était arrivé à Kinshasa dans les bagages d'un

seigneur de guerre et avait été incorporé à l'armée nationale à la suite d'un vague compromis politique. Un jour, il en avait eu assez du métier des armes, il avait quitté les hommes de sa section. La Jactance l'avait trouvé assis sur un muret et l'avait recueilli. Le jeune représentait encore un danger certain mais Shasha avait compris qu'il avait juste besoin d'être rassuré en permanence en s'entendant dire que tout allait bien.

Il y avait aussi des filles, comme Shasha la Jactance, qui vivaient dans ce microcosme. Et, dans ce contexte, elles n'avaient d'autre choix que de se donner pour quelques dollars. Ou pour rien du tout, quand ils s'y mettaient à plusieurs et qu'elles y passaient de force. En cette fin de journée, c'était l'heure où les filles se préparaient, se faisaient belles – tressages de cheveux, défrisages à l'aide d'une décoction d'ammoniaque, de savon et sans doute d'un peu d'acide sulfurique. On se prêtait les tenues, on en étrennait d'autres, on s'invectivait pour un rien.

Lorsque la nuit vint, le marché s'était vidé des commerçants. L'obscurité était tombée comme un rideau. Les tables avaient été débarrassées et une autre scène, d'une pièce différente, se préparait en attendant que l'éclairage devienne adéquat. Des ampoules délestées en permanence diffusaient par-ci par-là une lumière pas sûre d'elle du tout. Le décor comportait des meubles délabrés, des volets clos, les ombres de tas d'immondices qui s'étaient sous des odeurs de putréfaction. Les acteurs étaient des hommes mûrs, les actrices, des enfants à peine pubères, et c'étaient elles, fâcheusement, qui interprétaient les premiers rôles, en dehors des feux de la rampe.

— Shasha, mobali na yo, ayei⁵⁶ !

C'est Marie Liboma qui venait de prononcer cette phrase. Un 4 × 4 frappé du sigle UN⁵⁷ se profila dans la pénombre. Le véhicule s'arrêta, le moteur en marche. À l'intérieur de l'habitacle, un homme blanc en uniforme beige, béret bleu sur la tête, observait le groupe de jeunes, le regard métallique, impassible. Shasha traversa, portant en équilibre sur la tête deux petits plats empilés, comme quand on va rendre visite à un amant particulièrement choyé. La jeune fille s'ingéniait à marcher comme Kate Moss, en désarticulant ses maigres hanches. À seize ans, elle avait la chance de posséder le corps d'une fillette de

quatorze. Elle entra dans la voiture qui repartit. Isookanga commençait à constater ce qui se déroulait autour de lui et s'en inquiéta. Le principe des échanges libéralisés échappait au jeune Pygmée. À côté de lui, Marie Liboma, le chewing-gum en bouche, s'esclaffa :

— Ne tire pas cette tête, Vieux Isoo, tu crois que ce Blanc fait peur à la Jactance ? Elle va te le retourner comme rien. Bon ! Moi, je gaze, je vais rôder, ajouta-t-elle, lissant ses cheveux dans lesquels elle venait de greffer des mèches bleu fluo.

Isookanga ramassa son sac, le mit sur son dos et annonça qu'il avait une affaire à traiter pas loin.

— Vieux Isoo, dit Omari Double-Lame, tu ne blagues pas, on dirait. Déjà des affaires ?

— Parce que je viens du village, tu crois que pour moi les distances comptent ? Je tractionne⁵⁸, petit. Là, je vais rencontrer un homme d'affaires chinois, rétorqua Isookanga en se dirigeant vers l'avenue du Commerce.

Isookanga ne chercha pas longtemps le dénommé Zhang Xia, car tout le monde connaissait le Vieux Tshitshi dans le quartier. Celui-ci trônait sur son fauteuil de bois et le jeune Chinois était assis à côté de lui, sur un petit tabouret.

— Bonjour, salua Zhang Xia.

— Bonjour.

— Vieux Tshitshi, je vous présente Isookanga, mon ami. De, où, encore ?

— De la Tshuapa, vieux, mwan'Ekanga pire.

Le Vieux Tshikunku examinait Isookanga de haut en bas.

— Tu viens de l'Équateur ?

— Oui, Vieux, je suis arrivé il n'y a pas longtemps

— Tu habites où ?

— À côté, Vieux. Au Grand Marché.

— Au Grand Marché ? Ne me dis pas que tu habites avec ces petits diables !

— Si, Vieux, mais ne t'en fais pas, je ne suis pas un petit, j'ai presque vingt-six ans.

Le Vieux Tshitshi jaugea encore Isookanga, mais cette fois-ci il le

regarda dans les yeux.

— Bon. Assieds-toi, lui dit-il en cédant son siège.

Zhang Xia intervint :

— Vous désirez un thé ?

Isookanga n'eut pas à répondre, Zhang Xia posa une théière avec de l'eau sur le petit brasero où rougissaient encore des braises. Le vieux, la lance en main, était assis sur les marches et procédait à une immersion dans la nuit qui s'était propagée devant lui.

— Vous avez le computer ?

Isookanga sortit l'ordinateur de son sac et prit place dans le fauteuil de Vieux Tshitshi. Il souleva le couvercle de l'appareil, poussa un bouton. Il cliqua sur des fenêtres, des onglets, et trouva enfin ce qu'il cherchait.

— Regarde.

Sur l'écran défilaient des publicités de différentes marques d'eaux minérales. Isookanga demanda :

— Que vois-tu de commun à toutes ces eaux ?

— C'est de l'eau, répondit Zhang Xia.

— Il y a mieux que ça ! La plupart de ces marques appartiennent à une, et une seule, multinationale. Quelle différence il y a entre elles ?

— La teneur en sels minéraux ?

— Peut-être, répondit Isookanga. Mais ça, personne n'en est sûr. La différence essentielle, c'est le goût.

Zhang Xia ne disait rien.

— J'ai quelque chose pour toi.

Isookanga posa le portable par terre et sortit du sac une bouteille en plastique de marque Fanta, contenant un liquide brun foncé comme du Coca-Cola.

— Avec ça, tu vas devenir riche et pouvoir rentrer en Chine.

Zhang était toujours aussi silencieux.

— Attends, continua Isookanga.

Il prit deux sachets contenant une eau givrée et une seringue jetable dotée d'une aiguille. Il déplia une feuille de papier kraft et posa son attirail dessus. Il déboucha la bouteille, versa un peu de liquide brunâtre dans le bouchon posé par terre, puis se saisit de la seringue.

— Ne t'inquiète pas, je l'ai fait bouillir.

Isookanga préleva un peu de la substance sirupeuse, appuya sur le piston de la seringue en surveillant son geste attentivement, comme un docteur en médecine haut de gamme. Satisfait, il piqua sans transition sous le nœud d'un des sachets d'eau et y injecta quelques millimètres cubes de son produit. Ensuite, il donna l'autre sachet à Zhang Xia :

— Goûte !

Le Chinois mordit un des coins du sachet et aspira.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Pas mal.

Il fit une petite grimace, l'eau n'était pas aussi fraîche que la sienne.

— Bon. Goûte celle-ci maintenant.

Zhang Xia prit le sachet traité, sous les yeux scrutateurs d'Isookanga.

— Je ne sais pas, dit Zhang Xia, une petite lueur dans les yeux.

— Tu vois ? s'exclama Isookanga. Qu'est-ce que tu remarques ?

— Je ne sais pas mais cette eau a un goût de...

— De rivière, d'arbres, de terre, de nuages.

— Oui, effectivement, il y a de cela.

Isookanga poursuivit :

— C'est un édulcorant de ma composition. Je l'ai appelé E26 parce que j'ai presque vingt-six ans. Il est pas bon ? Ce goût-là, c'est le terroir, c'est la tendance actuelle, celle du retour à la nature.

— Oui, répondit, sans trop s'avancer, Zhang Xia.

— Ça ne s'arrête pas là.

Isookanga reprit l'ordinateur.

— Jette un coup d'œil. – Et des graphiques apparurent. – Regarde ici. J'ai cherché les dépenses par ménage et par pays en détergents, déodorants, brosses à dents, raclettes, balais. J'ai aussi étudié les budgets consacrés aux shampoings, antiseptiques, produits phytosanitaires et gants en caoutchouc dans le monde. Sais-tu que le nombre de serpillières achetées en Autriche, en une année, pourrait recouvrir deux fois la surface de l'Allemagne ? Je te pose la question : parmi ces pays, lesquels figurent le plus souvent en tête des classements au niveau propreté ?

Zhang Xia consulta l'écran.

— Singapour, Corée du Sud, Monaco...

— Ne cherche plus, l'interrompt, Isookanga en se levant.

Il plongea une main dans sa poche et en retira un morceau de papier plié comme un colis de diamantaire. Il le déplia et en sortit un petit autocollant de couleur rouge vif, doté d'une croix blanche au milieu. Il le montra à Zhang Xia.

— La Fédération helvétique ! Et dis-moi ce que les gens ont le plus à craindre au Congo ? Les microbes ! Statistiquement, et dans l'inconscient collectif, la Suisse est number one en matière de propreté dans le monde.

Aussitôt, le Pygmée colla le petit emblème sur le sachet au goût particulier.

— Et voilà le travail ! En voyant ce signe rouge et blanc, les gens vont se précipiter parce qu'ils seront persuadés que c'est l'eau la plus propre, puisqu'elle est fabriquée en Suisse. Goûte encore ! Regarde-moi.

Isookanga s'empara du sachet, suçà un coup puis, la bouche en cœur, aspira en sifflant comme font les grands œnologues. Zhang Xia essaya de faire de même.

— Quand ils vont boire ton eau avec la saveur du E26, ils penseront à l'ombre des arbres, à la senteur de l'humus, au bruit de l'orage et, en plus de ton froid exceptionnel, crois-moi, ils étancheront leur soif comme rien mais ils en voudront encore. Et toi, très vite, tu intégreras la croissance grâce à un produit optimisé.

— Tu crois ? fit Zhang Xia.

— C'est pas difficile à vérifier. Dès demain, si tu veux, on teste. Tu me donnes la moitié de tes sachets d'eau, je les traite, j'y colle le drapeau suisse et on verra bien qui aura épuisé son stock le premier. Je le finirai avant toi, j'en suis sûr. Et dans ce cas, je te propose qu'on s'associe. Tu apportes le froid alpin, j'amène l'édulcorant Forêts et Rivières E26. On va l'appeler Eau Pire Suisse. Tu verras, nous allons devenir les leaders sur le marché.

Zhang Xia se dit que, de toute façon, il n'avait rien à perdre, au contraire : il gagnait un partenaire et avec cette formule win-win il restait fidèle à l'idéal d'équité élaboré un jour lors d'un congrès du Parti communiste chinois.

Pour mettre au point l'édulcorant E26, Isookanga avait mélangé dans une vieille boîte de lait en poudre Nido, stérilisée au préalable, un peu d'eau et un gros morceau de bowayo. Il avait posé le récipient sur les braises du gril d'un type qui vendait des croupions de dindes à côté de l'abri de Shasha. L'anguille électrique avait mijoté à feu modéré pendant plus d'une heure. Isookanga la retirait fréquemment du gril pour qu'elle ne cuise pas trop vite. Il fallait que le jus devienne un concentré de bowayo, que le goût délicat et parfumé apparaisse, mais décuplé. Une fois mélangé à l'eau, il donnerait aux gens qui le boiraient l'impression d'entendre chanter une rivière dans les forêts ombragées de l'Équateur, mais un Équateur, imaginait Isookanga, purifié de ses amibes, de ses virus Ebola, de sa fièvre typhoïde, parce que posé au pied des Alpes suisses, à quelques minutes en Learjet des banques de la Bahnhofstrasse de Zurich.

Après avoir peaufiné sa stratégie commerciale et exposé quelques principes rudimentaires de la mondialisation, Isookanga double-cliqua sur une icône et la fenêtre d'accueil de *Raging Trade* apparut. Zhang Xia connaissait le jeu mais n'y avait encore jamais joué. Ils y passèrent un moment ; Isookanga au clavier, le jeune Chinois comptant les points. *Congo Bololo* était un pragmatique. Ne disposant pas de suffisamment de troupes, il avait basé sa stratégie sur le perfectionnement de ses tactiques militaires et le choix des armes utilisées. Il privilégiait ainsi les forces de réaction rapide, l'utilisation d'hélicoptères, mais surtout *Congo Bololo* avait énormément misé sur le renseignement. C'était indispensable pour prétendre procéder à de réelles frappes chirurgicales. La multinationale *Congo Bololo* était passée maître en la matière. Ses agents infiltrés pouvaient poser des balises GPS où ils voulaient : au cœur des stations radars, dans les sites de tirs souterrains, à l'intérieur des arsenaux dissimulés dans des quartiers résidentiels. Alors, sous les yeux effarés de Zhang Xia, dans l'éclairage virtuel d'une lune pâle, les parois d'une montagne s'ouvrirent en deux en grinçant ; des plates-formes surgirent des eaux ; des filets de camouflage furent retirés du fuselage des avions composant l'escadre furtive de *Congo Bololo*. Douze formations de six B-2 prirent leur envol à près de Mach 1, suivies de par des F-117 à la géométrie compliquée censés parachever le travail de démolition

entrepris par les premiers. Les appareils furent envoyés essentiellement au nord et à l'ouest du *Gondavanaland*, chargés chacun de dix-huit tonnes de bombes. Ils accomplirent leur œuvre de destruction semant la mort sur les positions d'*American Diggers*, de *Mass Graves Petroleum*, de *Kannibal Dawa* et de la *Goldberg & Gils Atomic Project*, concentrés plutôt au nord-ouest. Isookanga y alla fort : il balança quelques GBU-31 de près d'une tonne chacune. Puis il propagea des bombes guidées JDAM d'une efficacité imparable. Des positions qu'il occupait sur certains îlots, il envoya quelques *Wave Riders* brûler les centres de contrôle que *Blood and Oil* et ces foireux de *Hiroshima-Naga* avaient disséminés dans des banquises à l'extrême sud du continent. Il termina par des AS et des SS59 à profusion, tirés de tous les côtés à la fois. Zhang Xia observait les boules de feu qui explosaient avec une rapidité incroyable sur des paysages idylliques faits de collines verdoyantes parcourues de rivières cristallines, de gorges escarpées dans des montagnes millénaires, ou au contraire sur les sites d'une mine à ciel ouvert, d'un complexe pétrolier ou d'une ville sinistrée où l'homme serait devenu un loup pour l'homme. Après les attaques aériennes, forcément, il fallait envoyer des troupes au sol. Isookanga zooma avec plaisir car c'était sur la terre ferme que les pelotons composites de *Congo Bololo* avaient la meilleure occasion de prouver leur efficacité au combat. L'entité commerciale jouissait d'une particularité qui déstabilisait psychologiquement les troupes rivales : ses unités étaient non seulement composées de tous les fils de salauds que pouvait compter le *Gondavanaland*, mais elles étaient aussi constituées pour une bonne part d'amazones recrutées parmi les femmes des nations Mongo, Bashi, Amazigh et Ashanti. Les sections pouvaient être positionnées partout et elles étaient toujours là pour nettoyer comme il fallait. Chaque élément de *Congo Bololo* œuvrait comme un titan. Ils étaient sans merci, de véritables sandroumeurs60. Caché dans un pick-up Toyota, le canon d'une mitrailleuse de calibre .50 apparut à l'écran et se mit à envoyer des projectiles qui fracassaient la poitrine des hommes qu'étrépaient sur le champ de bataille les furieuses et les malotrus combattant pour le compte de *Congo Bololo*. De temps en temps, Isookanga devait changer de munitions et tirer des petites roquettes de cobalt enrichi pour stopper

les chars Merkava de la *Goldberg & Gils Atomic Project* qui tentaient des incursions depuis des promontoires à gauche et à droite. Les jeunes gens retenaient leur souffle. En sourdine, on percevait l'ambiance sonore mais, beaucoup plus présent, on entendait sur le clavier le cliquetis des doigts d'Isookanga s'évertuant à annihiler quiconque s'interposerait entre les matières premières et la puissance de son armement redoutable. C'était cela *Raging Trade*, on ne faisait pas de quartier. *Run nigga, run / Run nigga, run nigga / Run mothafucker, run*, pouvait-on entendre tout en jouant.

Tandis que des consortiums menaient une guerre à outrance sur une dalle de l'avenue du Commerce, à la villa de Waldemar Mirnas, Shasha la Jactance, debout, les genoux légèrement ployés, les mains agrippées à la table, faisait monter et descendre sa croupe sur le sexe tendu de l'officier de la MONUCC⁴⁷, assis sur une chaise, le pantalon défait, la tête rejetée en arrière. La fillette accéléra son mouvement et l'homme eut comme un cri de désespoir qui ne s'arrêta que lorsque la petite eut fini de le vider de sa dernière goutte de sperme. Elle était l'enfant-putain, seulement vêtue d'un minuscule tablier blanc, comme celui des soubrettes, sous lequel ses seins menus pointaient, vulnérables. Sur la table traînaient les reliefs d'un repas – un seul couvert avait été servi. L'adolescente s'arracha du membre qui battait encore, l'homme tressaillit comme sous l'effet d'une décharge électrique. Sans un mot, elle commença à débarrasser la table. Elle empila les deux plats, l'assiette, les couverts, et disparut dans la cuisine. Sur la chaise, Waldemar Mirnas, encore hébété, soufflait bruyamment, tentant de recouvrer ses esprits dans la lumière feutrée de la salle à manger d'une villa de la Gombe, à Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo.

47. Alliance des forces démocratiques pour la libération du Congo.

48. Redoutable défoliant.

49. "On part !" en swahili (langue parlée à l'est et au sud de la RDC).

50. "Dans le système de l'enfer" : on brûle, mais on ne se consume pas, la souffrance est interminable.

51. In *L'Exorciste* de William Friedkin.

52. “Who are you ?”, in *Scream* de Wes Craven.
53. “You’re next !”
54. “Oh, my God !”, in n’importe quel film américain relevant du blockbuster.
55. Enfant-soldat.
56. “Shasha, ton type est là !”
57. United Nations.
58. Expression signifant : faire des affaires.
59. Missiles air-sol et sol-sol.
60. “Maîtres du saccage”, pillards. De “sandruma”, “pillage”.
61. Mission de l’ONU pour la consolidation du Congo.

V

Tumulte persistant 持续的喧闹

Le caporal Zembla et Omari Double-Lame auraient pu ne jamais se rencontrer, mais on ne sait pas ce que le destin réserve, surtout lorsque la perception des amendes s'opère en liquide. Ce jour-là, autour du marché, les citoyens victimes du harcèlement du policier Zembla avaient eu l'heur de discuter moins que d'habitude, d'où pour lui une augmentation des gains perçus et de la rentabilité de son activité. Si bien que le caporal et ses collègues avaient déjà, avant midi, bu pas mal de bières dans les nganda⁶² environnants. Dans l'après-midi, en sortant du malewa où il avait encore sifflé deux bouteilles de trois quarts de litre, précédé d'un tilapia grillé chikwangue, il fut pris d'une envie pressante. La bière pesait inconfortablement sur sa vessie. En roulant des mécaniques, l'homme se dirigea vers une allée entre deux bâtiments où il savait pouvoir se soulager.

Deux minutes auparavant, Omari flânait non loin de là. Il était environ 16 heures et certains commerçants commençaient déjà à remballer. Omari exerçait comme shayeur, il vendait des cravates et des DVD pirates en déambulant dans les rues. Il quadrillait jusqu'au boulevard, remontait vers Bon Marché en essayant d'écouler ses articles auprès des badauds et usagers des bars en plein air. L'adolescent avait bien vendu et considérait que sa journée était terminée. Il se dirigeait vers son abri près des bâtiments administratifs lorsque son sang se glaça au cri de :

— Soldat Mushizi Omari !

Le garçon prit ses jambes à son cou. Des militaires de son ancienne unité étaient à ses trousses. Il zigzagua, évitant comme il pouvait la foule et les tables croulant de denrées. Dans sa course, il perdit ses DVD

qui se pulvérisèrent sur l'asphalte. Sous le brouhaha qui commençait à s'élever, on entendit distinctement le mot "moyibi" – voleur ! Cela décupla la rapidité d'Omari qui traversa la rue et se propulsa pour passer entre deux hauts immeubles et échapper à ses poursuivants.

Le caporal Zembla se reboutonnait en éructant. Quelle putain de belle vie, il avait ! L'argent facile, les satisfactions du métier comme gribouiller des pv, rançonner le contrevenant, neutraliser les délinquants. Vivre d'adrénaline et pouvoir calmer sa fièvre à l'aide de quelques bières à certains moments de la journée : l'idéal. Il prenait son temps, profitant de la fraîcheur apportée par l'ombre entre les hauts murs. Quand tout à coup il entendit "moyibi !", et presque aussitôt une silhouette en train de courir se détacha contre le soleil, encadrée des deux bâtiments. Zembla était entraîné, sa musculature, bien huilée, sa volonté, sans faille. Il dégaina, pointa, fit feu. La balle atteignit Omari au côté gauche de la poitrine. Le garçon s'arrêta net, déséquilibré, et s'écroula comme une poupée de chiffon, assis par terre. Il resta ainsi quelques secondes, puis s'affaissa doucement sur le flanc, les jambes secouées de spasmes.

Avant qu'un cercle puisse se constituer autour du corps, on entendit un cri :

— Babomi Omari⁶³, eeeh !

On assista alors à un remue-ménage dans tout le Grand Marché car les shégués accouraient de tous les coins. En quelques secondes, il n'y eut plus autour du cadavre d'Omari que les enfants des rues, les quatre militaires et le caporal Zembla, son arme encore à la main. Un des adolescents l'arracha et c'est là que tout bascula. Il tira un coup de feu en l'air qui agit comme un signal : de débandade pour la foule des chalands, d'attaque pour les shégués. Ils sautèrent comme un seul homme sur les cinq agents de l'ordre. L'un d'eux, assailli de tous côtés par les petits êtres, eut la mauvaise idée d'appuyer sur la gâchette en position A⁶⁴ ; ce qui multiplia par dix la rage chez les jeunes. Sa rafale se perdit dans les airs. En une fraction de seconde, il fut piétiné comme un serpent. De quelques dizaines au début, accourant de toute la ville, ils furent bientôt des centaines au Grand Marché. Parce qu'ils étaient partout, les shégués. En ville et dans les quartiers. De Lingwala à Masina et de Bandalungwa à Binza-Delvaux. De Kalamu à Righini,

en passant par Ozone et Kintambo-magasin. Fallait même pas demander au Camp Kauka, à la prison centrale de Makala ou chez les kuluna⁶⁵, Trompe-la-mort de Barumbu. Il y en avait dans les tunnels, sur les trottoirs, dans les recoins, sur les dépotoirs, juchés sur les murets, au pied des marches des administrations, à l'échangeur de Limete, à la forêt de Yamaka. Ils pullulaient, comme des rats dans les égouts de New York, Paris ou Mumbai, issus de différentes épidémies de pestes générées par l'État, telles que la pauvreté, l'exclusion, la mal-gouvernance, la guerre. Ils vibronnaient dans la ville, invisibles comme des microbes sur un tissu gangrené de longue date.

Après avoir maîtrisé Zembla et deux des soldats – les deux autres ayant réussi à fuir –, les centaines de jeunes saccagèrent tout sur le marché : les tables volèrent, les rideaux de fer furent arrachés des devantures, les vitres éclatèrent sous les jets de pierres qui maintenant étaient lancées de partout. En quelques minutes, les enfants firent place nette. Une partie d'entre eux se réfugia sous le pavillon 4 avec les otages et les armes confisquées, pendant que les autres continuaient les dégâts. Des gosses, on dirait qu'il en venait de plus en plus. Bientôt ils furent plus de deux mille. Tout le pourtour du quadrilatère formé par le marché était envahi. Des magasins, des ligablos⁶⁶, des chambres froides, des dépôts, un diamantaire clandestin, les pompes funèbres du Grec, tout fut mis à sac, et on récupéra un cercueil pour Omari. Les enfants pleuraient leur rage, les filles s'enduisirent le visage de cendre pour exprimer leur deuil. Elles ne portaient qu'un pagne drapé haut sur le mollet pour mieux pouvoir se battre, elles étaient échevelées, certaines roulaient des yeux pour exprimer leur colère et leur désespoir immense, d'autres s'arrachaient les cheveux. Les garçons, entre une dégradation d'un bien privé et un déracinement de poteau indicateur, prenaient des postures de guerriers, leurs maigres torsos bombés, le hurlement à la gorge, les tendons au bord de la rupture.

— Aleka, aleka ! Botika ye, aleka, ko⁶⁷ !

Isookanga venait d'apprendre la nouvelle. Dans le tumulte, il apparut en compagnie de Zhang Xia. Le jeune homme se figea devant le corps du pauvre Omari. Autour de celui-ci, les enfants étaient agglutinés par centaines et, sous le vaste auvent du pavillon 4, une

clameur énorme s'élevait. Aux cris se mêlaient des lamentations car tous les shégués pleuraient Omari. Par son passé, il était certainement le plus féroce d'entre tous, mais son cœur était le plus grand et, à quinze ans, il figurait parmi les aînés et chacun pouvait témoigner de la sollicitude d'Omari Double-Lame.

Dans le cercueil ouvert était allongé l'ancien kadogo, un des fusils AK posé à côté de lui. Des filles, le front ceint d'un morceau de tissu blanc comme un linceul, l'entouraient et pleuraient toutes les larmes de leurs corps en caressant son visage, exprimant leur tristesse.

— Omari, tu es parti et tu n'as même pas eu le temps de grandir tout à fait, disaient-elles.

— Omari à nous, enchaînaient d'autres, tu nous brises le cœur tellement fort. Comment as-tu pu nous quitter, comme ça, sans prévenir, Omari ?

Ou encore :

— Omari, est-ce bien vrai ? Ce pays mange donc ses propres enfants sans leur laisser une seule chance de survie, dans la solitude, sans papa, sans maman ?

— Ah, Omari ! Qu'allons-nous faire ? Comment allons-nous vivre sans toi, Omari ?

Et la clameur devint un bourdonnement monstrueux qui envahit la ville entière, dépassa le Grand Marché, se propagea au-delà des communes jusqu'à Jamaïka, Masina, Ndjili, Kimbanseke et tous les quartiers périphériques, au nord, au sud et à l'est de Kinshasa. Les garçons, debout près du corps, versaient des larmes, les mâchoires serrées. Isookanga, désespéré, contemplait le cercueil en silence. Zhang Xia, quant à lui, ne comprenait rien. Pourquoi ce mort, et quelle était cette désolation qui s'était emparée des cœurs et parvenait à les tordre de cette façon, si cruelle ?

— Les robocops !

Après des heures de saccage et de malédictions adressées aux forces de l'ordre, ceux-ci étaient arrivés dans deux camions et restaient maintenant à l'affût, stationnés à un jet de caillasse. La PIR – Police d'intervention rapide – avait décidé d'accomplir son devoir. Les policiers étaient casqués et harnachés comme pour la guerre, les armes bien en évidence. Ils demeuraient à distance, attendant de voir venir.

— Vieux Isoo, qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta Gianni Versace.

Isookanga se tourna vers Zhang Xia, ne sachant que répondre. Jacula la Safrane, une délurée de quatorze ans, insista :

— Tu es le seul grand parmi nous, dis-nous ce qu'on doit faire.

Assis par terre, ligotés, les deux militaires et le caporal Zembla n'en menaient pas large. Leurs visages étaient tuméfiés, leurs corps marqués de coups saignaient et leurs regards, comme chez la plupart des otages, étaient pitoyables. Shasha la Jactance se détacha du cercueil, essuya ses larmes du dos de la main et lança, décidée :

— Vieux, na ngai⁶⁸, on a des otages, ils seront obligés de négocier. On ne relâche ces trois-là en aucun cas.

— Mais il faut des revendications, Shasha. Qu'avons-nous à demander ? On ne peut pas exiger qu'ils fassent revenir Omari à la vie, tout de même.

— Non, mais on peut imposer à ces adultes de prendre leurs responsabilités vis-à-vis de nous, ils nous doivent bien ça, Vieux Isoo.

— Bon, on va voir ce qu'on peut faire.

Il se tourna vers Zhang Xia.

— Zhang Xia, toi qui viens d'un pays qui a accompli sa révolution, que nous conseilles-tu ?

Le jeune Chinois se troubla, un peu mais pas longtemps ; il se mit à réfléchir.

— Tout homme doit mourir un jour, dit-il au jeune Pygmée, mais toutes les morts n'ont pas la même signification. Un écrivain de la Chine antique, Sema Tsien, disait ceci : *Certes, les hommes sont mortels ; mais certaines morts ont plus de poids que le mont Taichan, d'autres en ont moins qu'une plume*. La mort du camarade Omari a plus de poids que le mont Taichan parce qu'il a été poursuivi et abattu par des forces réactionnaires et fascistes. Nous ne pouvons pas laisser cela sans suite. Écoutez ! ajouta-t-il sur un ton plus ferme, s'adressant à l'assistance les bras levés comme un tribun.

Le murmure sous l'auvent du pavillon 4 diminua, on était tout ouïe.

— Peuple shégué, unissons-nous pour abattre les agresseurs américains et leurs laquais ! Que les shégués n'écoutent que leur courage, qu'ils osent livrer combat, qu'ils bravent les difficultés et le monde entier leur appartiendra. Les monstres seront tous anéantis !

Un cri collectif fusa. Les enfants semblaient d'accord avec les propos du jeune Chinois. Isookanga cru bon d'intervenir. Il glissa à l'oreille de son ami :

— Mais, Zhang Xia, il ne s'agit pas d'Américains, là.

— Ils agissent de la même manière impérialiste ! rétorqua Zhang Xia sur un ton nouveau.

Il poursuivit à l'adresse des enfants :

— Quelle est la muraille vraiment indestructible ? Ce sont les masses, les millions d'enfants des rues qui, de tout leur cœur, de toutes leurs pensées, soutiennent la révolution. La voilà, la véritable muraille qu'aucune force ne pourra jamais détruire. La contre-révolution ne pourra nous briser ; c'est nous qui la briserons. Quand nous aurons rassemblé des millions et des millions de shégués autour d'un gouvernement révolutionnaire et développé notre guerre révolutionnaire, nous serons en mesure d'anéantir toute contre-révolution. Ainsi nous pourrons nous rendre maîtres du Grand Marché et du reste !

Un brouhaha indescriptible composé de hurlements de colère, de poings sur les tables et d'objets contondants frappant le métal se fit entendre : la révolution semblait susciter l'adhésion du jeune public.

— Il y a un colonel qui arrive ! prévint Mukulutu, qui faisait le guet.

En effet, un officier supérieur était descendu d'un des véhicules et s'avançait nonchalamment vers le pavillon 4, escorté par deux hommes. On voulait parlementer, à ce qu'il semblait. Auprès des véhicules de police, des civils – femmes et hommes – transportant des caméras et tenant des micros avaient commencé à faire leur apparition. De loin, on pouvait apercevoir les logos de la RTNC, la télévision nationale, ceux d'une douzaine de chaînes privées parmi la cinquantaine qui diffusaient sur Kinshasa, mais également ceux de la presse étrangère en déplacement à Brazza pour couvrir un festival littéraire délocalisé. Il y avait là France Inter, TV5 Monde, Reuters, Al Jazeera, la BBC, *La Dépêche* de Brazzaville, CNN, un blogueur chinois, la RTBF et on en passe. Un peu en retrait, empathiques, il y avait Élisabeth Tchoungi et Laure Adler de France Télévisions, Marianne Payot de *L'Express*, Yvan Amar de RFI venu muni d'un micro directionnel ultrasensible pour capter les mots en français utilisés lors

d'une insurrection.

Sous le pavillon 4, c'était réunion d'état-major. Ça bougeait et gesticulait de partout, chacun voulait prendre la parole. Shasha dut intervenir :

— Bon ! Écoutez-moi ! Vieux Isoo, c'est notre vieux. Dans tout Kinshasa, il est le seul adulte – avec son ami chinois – qui a un peu de souci pour nous. La preuve : il est là, avec nous, pour pleurer Omari. Il pouvait faire ce qu'il voulait pendant qu'on se battait. Aujourd'hui, il aurait pu être en Chine s'il l'avait voulu, vous savez comment il tractionne, hein.

Il y eut des murmures d'approbation. Shasha continua son discours :

— Alors moi, Shasha la Jactance, je dis que c'est lui qui va parler pour nous. C'est un grand qui a fait des études, il défendra notre cause et la mémoire d'Omari comme il faut. Vous voulez quoi ? Dites !

Et ce fut la plus vaste cacophonie qu'on ait entendue depuis Babel, sauf peut-être aux assemblées de l'ONU juste avant le vote d'une résolution sur la Palestine. Néanmoins, dans le chahut ambiant, Shasha perçut les demandes suivantes : prise en charge des funérailles d'Omari, dédommagement financier pour cette perte, ouverture de centres d'accueil et formation professionnelle pour les shégués, amnistie générale, ainsi que d'autres réclamations de moindre importance. Tout le monde semblait d'accord. On prit même le temps de se congratuler mutuellement. La balle était dans le camp d'Isookanga, il devait prendre une décision.

— Écoute, dit-il à Zhang Xia, je vais voir avec ce colonel ce que je peux obtenir. Toi, tu restes ici, fais-toi discret, on garde le contact. Je te consulte le moment venu, j'essaye de gagner du temps, tiens-toi prêt à toute éventualité. Mon cher, toi et moi, nous allons mondialiser la révolution. Shasha ! Gardez bien les prisonniers et, surtout, faites gaffe, ces gens dehors ne nous veulent pas du bien et ils sont pires que les crocodiles des marigots.

Ayant réajusté son tee-shirt à tête de mort en tirant dessus, Isookanga prononça :

— Petit Modogo, Marie Liboma, tokei mission⁶⁹ !

— Un temps, Vieux na ngai⁷⁰ ! asséna Marie Liboma, le chewing-gum plus agressif que jamais.

Lorsque Isookanga arriva à moins d'un mètre du colonel Mosisa, celui-ci eut un mouvement de recul involontaire. Il avait cru voir un petit bonhomme s'avancer et, maintenant, qu'avait-il en face de lui ? Un gars doté du visage d'un adulte dont l'âge tournerait aux alentours de vingt-cinq ans, au bas mot. C'était quoi, cette diablerie ?

— Qu'est-ce que tu veux ? aboya-t-il.

— Vous vouliez pas me voir ? Je suis le porte-parole des shégués. Je suis mandaté officiellement pour parler en leurs noms.

— Qui es-tu, d'abord ?

— Je ne vous dirai rien. Voici nos exigences pour libérer ceux que nous retenons.

Isookanga tendit à l'officier un bout de carton manuscrit. Le colonel Mosisa s'attendait à tout, sauf à la situation qui se présentait à lui. C'est logiquement un enfant qui aurait dû venir négocier, pas un type venu d'on ne sait où, qui le narguait avec un sale bout de tonkar⁷¹, et cela dans la ville où il était colonel full : c'était lésant ! On ne craignait plus la Police nationale ou quoi ? Modogo fixait l'officier, les sourcils froncés, espérant ainsi le maudire mentalement. Marie Liboma, quant à elle, continuait à maltraiter la friandise caoutchouteuse qu'elle avait en bouche.

— Mon colonel...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Un des policiers de l'escorte s'adressait à lui comme s'il voulait éviter que quelqu'un l'entende.

— Mon colonel, ils ont un conseiller chinois.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Les yeux plissés, l'agent de l'ordre scrutait attentivement le lointain, vers le pavillon 4, cherchant quelque chose.

— J'ai cru voir un Chinois, mon colonel.

— Vous dites quoi ? intervint le Pygmée.

— Hein ? Oui, j'ai lu. Mais dites donc, vos revendications, c'est pas un peu exagéré ?

— Ce n'est rien, ce sont des revendications tout à fait légitimes, normales.

— Légitimes, légitimes. C'est à voir.

Et l'officier parcourut encore une fois le pseudo-document.

— Bon. Admettons. Le centre d'accueil et le paiement des funérailles, c'est pas à moi de décider de toute façon. Quant à cette rançon... vous avez tout cassé et vous voulez en plus qu'on vous paie ? En ce qui concerne les formations professionnelles et l'amnistie, je pourrais éventuellement faire quelque chose. Je pourrais accorder l'amnistie à chacun de vous, par exemple, puis on embarquerait tout le monde au commissariat pour une formation à la Police nationale. C'est pas une bonne idée, ça ?

— Je vois que vous ne nous comprenez pas.

— C'est toi qui ne comprends rien, petit voyou !

Le colonel perdait patience.

— Vous allez relâcher ces hommes vite fait et rendre les armes que vous détenez, sinon...

Il s'interrompit car un 4×4 à la calandre impressionnante venait de se garer à côté des camions qui transportaient les troupes.

— Toi, attends-moi, là ! dit l'officier, l'index menaçant tendu vers le jeune Ekonda.

Il partait vers les véhicules. Isookanga n'attendit pas : il fit un signe à ses acolytes et tous trois tournèrent le dos aux autorités pour se diriger vers les leurs. Les flashes crépitèrent et les objectifs des caméras immortalisèrent à jamais leur indiscipline notoire.

“Si ce type croyait me soumettre à une OPA agressive facilement, il se trompait, pensait Isookanga. Ces otages, nous allons les monnayer à leur juste taux, le plus haut possible. On poussera cet arrogant à faire une offre supérieure.”

Dès que les émissaires atteignirent l'entrée du pavillon, il y eut des acclamations et des “C'est comme ça !”, des “Vieux Isoo le grand shégué” et des “Petit Modogo, Marie Liboma, shégués d'élite !” Comme pour ceux qui auraient eu le courage de défier le serpent boa en entrant dans sa gueule, et qui en seraient ressortis sans égratignures, sans morsures, sans un sentiment d'étouffement, rien.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Pas grand-chose, il a cru pouvoir se moquer de nous.

— Yo mothas ining in heïl72 ! ponctua Modogo, l'œil dangereux.

— Alors, colonel, qu'est-ce qui se passe ici ?

— Les otages sont toujours entre les mains des terroristes,

gouverneur.

— Que veulent-ils, exactement ?

L'officier lui tendit le bout de carton.

— Qui les représente ?

— C'est un bonhomme court qui...

Le colonel Mosisa se retourna pour constater l'absence, dans ce no man's land, d'Isookanga, de Modogo et de Marie Liboma, qui s'en était retournée elle aussi, s'acharnant toujours sur le pauvre chewing-gum.

— Bon, je vois.

Il jeta un coup d'œil distrait aux revendications inscrites sur la missive mais garda une mine docte et sereine, pour impressionner la nuée de journalistes présents. Ceux-ci commençaient à s'agiter.

— Allez-vous satisfaire les exigences des ravisseurs, monsieur le gouverneur ?

— Depuis combien de temps les vingt mille shégués de Kinshasa représentent-ils un problème et quelles mesures allez-vous prendre, maintenant que la situation a dégénéré ?

— Un shégué a été tué, comptez-vous diligenter une enquête pour désigner le ou les coupables ?

— Monsieur le gouverneur, ne craignez-vous pas que certaines mouvances islamistes aient pu – comme on a eu l'occasion de le constater dans d'autres pays africains tels que la Somalie, le Kenya, le Niger ou le Mali – infiltrer ces réseaux de jeunes ? On constate des modes opératoires similaires dans leurs nouvelles stratégies. Croyez-vous en une montée en puissance des groupuscules shégués, monsieur le gouverneur ?

— Le problème shégué ressortit-il de la sécurité ou de l'action sociale du gouvernement ? Vous pouvez me répondre, monsieur le gouverneur ? Et les kuluna⁷³ ? Peut-on établir un parallèle entre eux et les shégués ?

— Je ne répondrai à aucune question pour l'instant, nous devons éviter d'exposer inutilement la vie des otages en nous exprimant à tort et à travers.

Liwa éé, liwa éé, mama abota ngai po na liwa⁷⁴.

— Mon colonel.

La même escorte que précédemment, placée juste derrière le colonel Mosisa, prononça discrètement, du bout des lèvres :

— Mon colonel, ils chantent une chanson de guerre, mon colonel.

Sous l'auvent, les voix entonnaient en chœur une chanson de combat, en hommage à l'ancien soldat Mushizi Omari Double-Lame, tombé loin de son Kivu natal. Les jeunes se galvanisaient pour faire face au contexte dramatique qui s'était brutalement installé.

Liwa éé, liwa éé, mama abota ngai po na liwa

Liwa éé, liwa éé, mama abota ngai po na liwa.

Elumbe, elumbe. Elumbe, elumbe

Ebembe, ya moto, ngoya éé, ngoya éé, Ebembe ya moto, ngoya 075.

Les enfants gesticulaient et dansaient en mouvements désordonnés, balançant les bras et les jambes dans toutes les directions, les visages agressifs ou au contraire hilares, la bouche grande ouverte, pour mettre en lumière la dérision de ce monde. Les tables et toutes surfaces pouvant produire du bruit furent battues en guise d'accompagnement, selon un rythme sourd et persistant semblable à des tambours de guerres d'aujourd'hui.

Isookanga, Zhang Xia, Shasha la Jactance, Marie Liboma, Petit Modogo, Gianni Versace, Mukulutu Blindé, Jacula la Safrane, les autres shégués – y compris Trésor – se concentraient afin de trouver matière à répliquer au gouverneur. Les méninges carburèrent mais ce fut Zhang Xia qui prit la parole le premier, parce qu'il était le seul à connaître à fond les principes du combat révolutionnaire. Les yeux dans les yeux de chacun tour à tour, il dit :

— L'armée des shégués ne fait pas la guerre pour la guerre, elle la fait seulement pour diffuser la propagande parmi les masses, les organiser, les armer, les aider à créer le pouvoir révolutionnaire. Sans ces objectifs, la guerre n'aurait plus de sens, l'Armée des shégués comme notre lutte n'auraient plus de raison d'être et nous serions condamnés à la soumission. Qu'ils ne nous trompent pas, même armés comme ils le sont. Les réactionnaires sont des tigres de papier. En apparence ils sont terribles, mais en réalité ils ne sont pas si puissants. Voyez comment nos prisonniers ont lamentablement perdu la face. Camarade Isookanga, tu y retournes et tu exiges, avec la plus grande des fermetés. Nous devons obtenir le maximum. Il faut en passer par là car ce qui est contraire est utile, et c'est de ce qui est en lutte que naît la plus belle harmonie ; tout se fait par discorde et nous n'allons pas laisser l'ennemi reprendre haleine.

— Bon. J'y vais. Modogo, Marie Liboma, to tambola⁷⁶ !

Sur la ligne de front, en face, le gouverneur, en maître de la situation, marchait de long en large, une main dans le dos, méditatif comme il l'avait vu sur des clichés de Napoléon ou François Mitterrand.

— Mon colonel, venez voir.

L'escorte, toujours la même, tenait un appareil photo muni d'un objectif aussi long qu'un bras pointé vers les terroristes urbains. Le soldat tendit l'appareil à l'officier.

— Regardez, vers le pilier central.

— Je ne vois rien.

— Attendez.

Effectivement, le colonel Mosisa finit par distinguer un Chinois dissimulé par le pilier qui soutenait la toiture du pavillon. Il apparaissait, il disparaissait, on n'en voyait plus que l'ombre.

“Merde ! songea le colonel, on dirait Deng Xiao Ping mais en plus jeune et plus mince.” Il remit l'appareil à l'escorte qui le restitua à son propriétaire, un jeune bouclé, correspondant du *Herald Tribune* à Brazza qui travaillait en même temps pour *Libération* et *Fox News*.

— Gouverneur, il y a un souci. Mes services viennent de détecter un conseiller chinois parmi les insurgés, certainement un instructeur.

Le gouverneur perdit un instant contenance.

— Un Chinois, vous dites ?

L'autorité était ébranlée et pensive. Un agent chinois parmi cette vermine signifiait clairement qu'il ne fallait surtout pas trop les embêter. Le gouverneur était un homme qui avait de la suite dans les idées et le signal était clair pour lui. Un conseiller chinois, ici, pendant des émeutes avec prise d'otages, signifiait l'intervention directe du département de la Sécurité extérieure du ministère chinois des Affaires étrangères. Ils voulaient lui faire le coup de la place Tiananmen. Très mauvais pour son image de marque, ça. Être gouverneur ne mettait à l'abri de rien, d'après ce qu'il savait du régime en place là-bas. On ne pouvait pas lutter contre cela. Il avait encore plein d'avenues à retracer à Kinshasa, des tonnes de bitume à répandre, des kilomètres de caniveaux à bétonner, comment faire sans la Chine ? Et la presse qui grouillait. Il fallait mettre tout ça en sourdine, et le plus

rapidement possible.

La délégation des shégués venait justement de faire sa réapparition. Les enfants et Isookanga arboraient des regards farouches, la démarche tranquille, la tête de mort sur le tee-shirt brandie comme un avertissement. Le gouverneur se plaqua un sourire sur le visage et fit un pas en avant, en signe de conciliation. Isookanga se souvint d'une sentence de Zhang Xia : si on veut connaître le goût d'une mangue, il faut la goûter, et si on veut comprendre la théorie et les méthodes de la révolution, il faut prendre part à la révolution. Isookanga ne s'y sentait pas mal, pas mal du tout même. Pendant qu'Yvan Amar faisait son possible pour obtenir un son net et ne rien perdre de tout ce qui se disait, les journalistes, comme une bande de frelons en rut, se positionnaient déjà, kilowatts en surchauffe, en vue d'obtenir le cliché le plus dramatique de la confrontation grâce auquel ils pourraient briguer le World Press Award ou le Pulitzer, en un cinq centième de seconde, pas moins.

Le gouverneur savait jouer sa partition. Pour commencer il accueillit Isookanga le regard sévère. De plein fouet, les flashes les éblouirent. Le patron de la ville sortit de la poche intérieure de sa veste le bout de carton plié en deux et fit mine de le relire posément. Alors seulement, il prit la parole, le regard baissé vers le Pygmée. Les reporters s'assurèrent que le voyant rouge du ON était bien allumé sur les microphones.

— Je comprends votre détresse et je compatis à la perte tragique de votre collègue. Néanmoins, vos exigences sont par trop disproportionnées. Les funérailles, nous nous en occuperons évidemment, nous connaissons la situation familiale du jeune défunt. Concernant les centres de formation et d'accueil que vous exigez, je peux vous promettre solennellement, ici et aujourd'hui, de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour concrétiser cette réelle volonté de réinsertion. L'amnistie générale, le colonel Mosisa et moi-même vous l'accorderons à condition qu'il n'y ait pas récidive, sans quoi nous nous verrions contraints de sévir avec la plus extrême des rigueurs. Quant aux divers dédommagements, j'ai apporté un peu d'argent, il est dans ma voiture. Vous me signez un reçu et il est à vous.

— Monsieur le gouverneur, rétorqua Isookanga, la presse est là, elle

vous a entendu. Nous espérons seulement que vous tiendrez vos promesses.

L'autorité tendit la main au jeune homme et adressa un sourire aux caméras, toutes dents dehors. Encore une fois il se retapa une dose maximale de photons. Il voulut ajouter quelque chose au sujet du travail sur le terrain et des sacrifices consentis par le gouvernement pour améliorer le climat social, mais n'en eut pas le loisir car Isookanga lui coupa la parole en lançant dans les bouquets de micros :

— Buvez Eau Pire Suisse ! L'eau très propre de la montagne suisse !

Puis les membres de la presse se pressèrent autour d'eux. Avant que Isookanga puisse poursuivre, un ouragan nanti d'un sourire et d'une mèche sur l'œil se manifesta devant lui : Aude Martin, la chercheuse rencontrée lors de l'inauguration du pylône des télécommunications, et accessoirement précédente propriétaire de l'ordinateur désormais détenu par Isookanga le Pygmée.

Après une brève entrevue avec l'écrivaine Élisabeth Tchoungi et la journaliste Laure Adler, Isookanga et Aude Martin prirent place sur des casiers de bière dans un nganda aux alentours de l'avenue du Commerce. À la fin de sa conversation somme toute conviviale avec le gouverneur de la ville, Isookanga s'était vu confier l'argent destiné aux funérailles et autres dédommagements. Les policiers, la presse, tout le monde était maintenant parti, mais on avait tout de même laissé quelques éléments de la Police d'intervention rapide qui rôdaient, kalach en bandoulière. La chercheuse avait tenu à discuter avec le jeune Pygmée. Celui-ci en avait été au début un peu gêné, en pensant à l'ordinateur, mais il n'en laissa rien paraître. Il ne détenait après tout qu'une infime partie de la dette coloniale et, de ce fait, était en paix avec lui-même. Assis devant sa bouteille de bière, il ne se sentait coupable de rien.

L'endroit était minuscule et rempli de gaillards gueulards et de filles d'une effronterie sans nom. Les clients pour la plupart buvaient directement au goulot de la bouteille, à grandes lampées pour mieux se mettre sous influence. Werrason, le Roi de la Forêt, avec des basses puissantes et des guitares au son mordant comme une griffe, incitait chacun à s'enfoncer – par ses mouvements de hanches et sa gestuelle vicieuse – dans son stupre personnel. La jeune femme observait

Isookanga et essayait de comprendre ce qui se déroulait en elle. Quelque chose de fort, à n'en pas douter, l'attirait irrésistiblement vers lui. Dans la salle, il était le plus petit de taille, mais la jeune femme sentait que c'était lui qui dégageait l'énergie la plus forte. Il y avait tellement de détermination en lui, il venait encore d'en faire la preuve en négociant avec fermeté avec les plus hautes autorités de la ville. Aude Martin était sensible à cet esprit libre et sauvage. De son pays, la Belgique, elle était venue au Congo une première fois pour entamer son travail de recherche mais n'y était restée qu'une petite semaine. Elle avait passé quelques heures à Wafania, certes, mais elle avait partagé la majorité de son temps avec des collègues expatriés, aussi ennuyeux que les thèses qu'ils écrivaient. Cette fois-ci, elle s'était attardée plus longtemps et se retrouvait seule, en liberté totale, livrée à elle-même. La découverte de Kin' et de sa population avait été un choc. Il y avait la misère, dont elle connaissait l'existence, mais il y avait autre chose que seuls son intuition et ses sens percevaient. Confrontée sans cesse depuis son enfance aux mystères, à la violence, à la mise à genoux du continent africain – et particulièrement du Congo ex-belge –, elle espérait en venant ici partager, et soulager un tant soit peu, la douleur d'un peuple qui avait été si longtemps la proie de sa race – sans que cela semble devoir cesser. Aude se sentait attendrie devant Isookanga. Il pourrait lui demander ce qu'il voulait, elle était prête à accéder à chacune de ses demandes. Elle était prête à tout donner pour qu'enfin il puisse accéder à une paix relative. Avec ce que vivait ce pays ! Un des gaillards, en se démenant sur la danse de Wenge Musica Maison Mère, fit un faux pas et manqua de tomber, et sur les bières et sur la jeune femme. Aussitôt, Isookanga se leva comme mû par un ressort et se planta devant le géant. Le jeune Pygmée n'arrivait qu'à la hauteur du plexus du type, mais le regard dur et intransigeant qu'il lança poussa l'individu à s'excuser platement.

— Skizé⁷⁷, Vieux.

Et Isookanga se rassit, sans rien dire, le regard souverain. Aude Martin – ignorant tout de la pratique du droit d'aînesse – n'avait eu conscience que d'un extraordinaire fluide autoritaire passé entre les deux hommes. Et c'était soudain comme si une boule de feu avait

explosé au niveau de sa poitrine, dont l'incandescence se répandait désormais en elle, descendant en s'intensifiant jusqu'au niveau de cette zone sensible comprise entre les deux hanches, la consumant jusqu'aux tréfonds d'elle-même. Une sorte de douleur imprécise s'était fixée dans sa gorge, la laissant affaiblie, sans résistance, l'entrecoûte moite.

— Vous savez, dit-elle l'œil humide, j'aimerais vous rencontrer plus longuement. Mon article sur votre peuplade a besoin d'être approfondi, et vous seul êtes en mesure de m'aider. Vous voulez bien ? Je vous en prie, ajouta-t-elle, avec douceur.

Isookanga but une gorgée de sa bière, prit son temps pour répondre.

— Je verrai. Je réfléchis. Vous savez, je ne m'intéresse plus à ce qui se passe au sein de la forêt ou de mon peuple. Je suis l'homme de l'avenir, qui vit avec son temps. Je mondialise, moi.

En écoutant la femme parler, en faisant très attention au ton qu'elle employait, une alarme s'était déclenchée dans l'inconscient d'Isookanga. Il n'aimait pas ça. Il sentait un piège auquel il devait absolument échapper. La veillée funèbre l'attendait, il fallait conclure.

— Donnons-nous rendez-vous, on pourrait se revoir un de ces jours. Combien de temps resterez-vous encore à Kinshasa ?

— Je pars dans peu de temps. Vous en aurez pour moi ?

— Bien sûr. Mais je dois y aller, maintenant.

Isookanga paya leurs consommations et ils sortirent dans la nuit, tombée depuis un moment. Il la conduisit vers une station de taxis. Pendant qu'ils marchaient, malgré les menaces de toutes sortes tapies dans l'obscurité – la bouteille de trois quarts de litre de bière qu'Aude Martin avait avalée contribuait pour beaucoup à cette intuition –, elle se sentait en parfaite sécurité avec le jeune Pygmée. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas éprouvé cela, qu'elle n'avait pas vécu ce genre de plénitude. La dernière fois, c'était dans sa maison familiale des faubourgs cossus de Bruxelles, lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant inquiète et un peu désemparée devant la vie et que seule la présence paternelle avait le pouvoir de la rassurer. Auprès d'Isookanga, la jeune femme savait que son âme profonde pourrait s'exprimer ; que cette rencontre lui permettrait d'être enfin elle-même, de redevenir l'enfant sauvage qu'elle avait été, sans craindre d'être

injustement réprimandée par la société. Entre ses mains, elle serait protégée, comme dans un cocon, à l'abri de tout péril, malgré les bouleversements incontrôlés de l'âme.

— Là, il y a des taxis. Prenez le premier de la file. Vous habitez où ?

— Je suis logée près de l'Académie des beaux-arts.

— Moto, tika ye na Libération⁷⁸.

La jeune femme voulut embrasser Isookanga comme on le fait dans son pays mais celui-ci, à bonne distance, tendit une main énergique – ce qui contribua à perturber davantage le système hormonal de la jeune femme, spécifiquement au niveau de la chair moelleuse comprise entre ses hanches.

Le jeune homme rejoignit la veillée d'Omari Mushizi sous le toit du pavillon 4. La foule était toujours aussi nombreuse. Les lamentations s'étaient atténuées mais, de temps en temps, le cri d'un cœur fusait pour évoquer Omari, l'ancien kadogo, et les pleurs reprenaient de plus belle.

— Hé, Omari eehe ! s'exclama Shasha la Jactance, en frappant une fois dans ses mains.

Elle était assise près d'Isookanga, sur une des tables.

— Fallait le voir quand je l'ai rencontré, Vieux Isoo. C'était ici même, au marché. Il venait de fuir l'armée, il était assis quelque part.

— Pourquoi, est-ce qu'on l'appelle Double-Lame ?

— Tu ne sais pas, Vieux Isoo ? C'est parce que, quand il était dans la guerre, il avait un jour fait un prisonnier dans les herbes. Il lui a enlevé son fusil et ils sont rentrés au camp. Omari l'a maintenu mains en l'air en le menaçant seulement de poignards, un dans chaque main. Le sien dans la droite, celui de son ennemi dans la gauche, même pas besoin de la kalach. C'est pour ça que les kadogo l'ont appelé Double-Lame.

Elle devint pensive.

— Au début, il était bizarre, Omari. Il était toujours dans son coin, se mettait en colère pour un oui, pour un non, il n'y avait que moi qui le comprenais. Il était comme mon frère. On avait notre secret. Un soir, on est partis à deux jeter l'AK dans la rivière Gombe. Il voulait tout oublier. Tu sais, mon Vieux, cette guerre a fait beaucoup de dégâts. Il avait onze, douze ans, à l'époque, un peu plus âgé que

Trésor aujourd'hui. La journée était déjà avancée, mon Vieux.

En effet, nul besoin d'une Rolex ce jour-là pour savoir qu'on avait dépassé midi. Les estomacs vides et un soleil implacable rappelaient à la foule frénétique qui vaquait sur le Grand Marché que la course quotidienne pour la survie était largement entamée. Tout à leur quête, les gens ne semblaient pas remarquer le garçon assis sur un muret tenant au creux du bras gauche son AK47 comme on berce une poupée. Son uniforme trop grand faisait faire un écart prudent à certains. De lourds sanglots secouaient ses épaules et, de temps à autre, il levait le visage vers les rayons du soleil, comme pour tenter de sécher les larmes qui lui brûlaient le visage. Le petit semblait ne pas entendre les cris des marchandes qui vantaient avec véhémence la qualité de leurs produits. Les porteurs de cartons s'ouvraient le chemin à grands coups de gueule, pourtant les oreilles de l'enfant ne les captaient pas. Omari, le jeune kadogo, pleurait toujours. Peut-être son esprit tentait-il d'oublier le périple héroïque accompli dans les pires souffrances pour la conquête du Congo, les routes bordées de forêts propices aux embuscades, l'apprentissage de la terreur qui paralyse ou que l'on inspire, la discipline de fer.

Après que des rebelles de l'AFDL eurent pris sa ville dans l'est du pays, après les coups de feu et les cris de la nuit, chacun était sorti de chez soi. Les enfants comme lui avaient été les premiers à approcher ces libérateurs que l'on attendait avec crainte mais aussi espoir. Ensuite, le vent de la liberté l'avait enivré et lui avait fait quitter sa maison et sa famille un jour de grande euphorie. On lui avait tout de suite mis un fusil en main, un fusil AK. On lui avait conseillé d'avoir pour lui le plus grand respect, d'en prendre soin comme de la prune de ses yeux. Il avait appris à le démonter et à le remonter. Il s'était familiarisé avec le maniement de l'arme qui avait fini par ne plus faire qu'un avec lui. En lâchant des rafales, il se disait que l'odeur de la poudre qui se répandait tout autour rendait certainement les guerriers plus forts. Durant une opération, la première fois qu'il avait pointé son arme sur un homme et qu'il avait senti la machine tressauter à trois reprises dans ses mains, il avait mesuré la portée de sa puissance. Depuis, Omari n'avait plus jamais ri.

Le kadogo s'arrêta un instant de sangloter, jeta un regard étonné sur

la foule comme quelqu'un qui s'éveille dans un lieu public après s'être assoupi. Il plongeait la main dans les plis de son uniforme défraîchi et en retira un pistolet en plastique transparent bleu turquoise, flamboyant, magnifique. Le garçon le contempla un instant, posé dans le creux de ses mains comme une offrande. Il le saisit par la crosse et visa le firmament. Doucement, il présenta le jouet sous différents angles pour regarder les rayons de soleil produire des éclats de lumière irisés. Il se laissa subjugué par les vagues de l'eau jouant dans le mécanisme transparent du pistolet. Il visa avec attention et pressa la détente, doucement. Au fur et à mesure que le piston s'enfonçait, son cœur se gonflait d'un sentiment qu'il ne parvenait pas à identifier. Un filet d'eau gicla avec puissance vers le ciel et retomba en pluie sur le visage de l'enfant. Omari baissa les bras, sa tête s'inclina, et de nouvelles larmes exprimèrent toute sa détresse.

Avec sa patrouille, il avait quitté le camp Kokolo dans la matinée. Puis ils avaient effectué quelques missions de routine au bord du fleuve. Au Grand Marché, il était tombé en arrêt devant le pistolet à eau. Il était resté en arrière du peloton et avait fait demi-tour pour revoir le jouet et peut-être l'acquérir. Le vendeur avait accepté un prix moindre. Omari avait immédiatement rempli l'arme en menaçant un vendeur d'eau pire. Quand il avait pressé la détente, une irrésistible envie, vite réprimée, de rire lui était venue. Il l'avait à nouveau pressée, et avait ri à n'en plus pouvoir. Ensuite, il n'avait plus retrouvé la trace de sa section. Il avait gravement enfreint la règle et le code militaire. Il s'agissait de désertion, et cela se punissait sévèrement ; les coups de cordelette, le cachot, les brimades. Omari, désarmé, avait tourné et tourné dans le marché. La foule semblait avoir avalé ses camarades. Il était à présent assis sur un muret, sa kalachnikov au creux du bras, son cœur de jeune soldat à vif, ignoré par les uns comme la pierre au bord du chemin, soigneusement évité par les autres comme la dépouille d'un serpent séchant au soleil.

62. Bars clandestins.

63. "On a tué Omari !"

64. Position de tir automatique, position S : tir semi-automatique.

65. Bandes urbaines de Kinshasa.

66. Petit kiosque vendant de tout.
67. “Qu’il passe, qu’il passe ! Laissez-le passer !”
68. “Mon vieux.”
69. “Modogo, Marie Liboma, on part en mission !”
70. “À fond, mon Vieux !”
71. Carton en verlan.
72. “Your mother is burning in hell !”, in *L’Exorciste* de William Friedkin.
73. Bandes urbaines.
74. “La mort, la mort, ma mère m’a mis au monde pour la mort.”
75. “La mort, la mort, ma mère m’a mis au monde pour la mort. Le cadavre encore chaud, le cadavre encore chaud.”
76. “Modogo, Marie Liboma, en marche !”
77. “Excusez-moi.”
78. “Homme, laisse-la avenue de la Libération.”

VI

Femmes qu'on tue 被杀的女人们

Le 4 × 4 de Kiro Bizimungu était garé dans une rue adjacente au Grand Marché. Les portières côté passager étaient ouvertes pour faire entrer un peu d'air dans l'habitacle. Un soldat en treillis assis sur le siège avant avait posé une botte à terre et se grillait une cigarette en rêvant. Un autre était debout dehors, le dos appuyé à la voiture, le canon de son arme pointé vers le sol. Kiro Bizimungu, à l'arrière, se forçait à lire un journal, reportant fréquemment son attention vers la rue bondée. Il avait horreur de venir ici mais la voiture de sa femme était à l'entretien, et il lui avait bien fallu l'accompagner. Une cohue indescriptible, comme toujours dans le coin, faisait douter de certaines certitudes qu'on pouvait avoir sur cette ville. Tous les baromètres un peu intelligents la concernant étaient au plus bas. Ils affirmaient tous que tout était foutu pour cette population, que le pays était d'une pauvreté crasse, pourtant les magasins et les étals du Grand Marché croulaient sous les denrées et les marchandises payées, la plupart du temps, en devises ne figurant sur aucun listing de la Banque mondiale. Il paraissait même qu'il y avait pénurie de tout, mais on ne pouvait le remarquer à première vue. En même temps la population, qui s'estimait en permanence dans la situation de Job, au pire de sa condition, apportait chaque jour ses francs congolais, ses dollars, ses blessés de guerre⁷⁹ ; en espèces sonnantes et trébuchantes, par liasses, en blocs, attachés avec des élastiques, dissimulés dans les plis du pagne, glissés dans les soutiens-gorges, enfoncés dans les chaussettes, transportés dans des sacs de voyage ; pour acheter, pour vendre, selon l'offre et la demande, toujours en hausse constante. Ils formaient comme un troupeau de gnous qui n'auraient rien à faire les uns des autres et s'achemineraient chacun vers une direction propre, dans le

désordre le plus total.

Auprès de tout troupeau qui se respecte rôdent ceux qu'on appelle les incontournables charognards tels que les hyènes, les chacals, les vautours, représentés par les délinquants et autres inciviques qui, à leurs risques et périls, subtilisaient les billets des poches, arrachaient les chaînettes et les boucles d'oreilles en or, laissant un lobe mutilé, un cou cisailé au métal précieux. Au-dessus de cette pyramide alimentaire figuraient les grands prédateurs, les policiers et militaires en civil qui tentaient de tirer leur épingle du jeu en attaquant à plusieurs, en isolant la proie, en montrant les dents, pour finalement laisser la victime délestée d'une partie de son magot et frustrée, parce qu'elle n'y pouvait rien, mais que c'était la loi qui régnait dans cette jungle du Grand Marché où tout le monde, forcément, était condamné y passer à un moment ou à un autre. Le chahut immense, les klaxons des voitures, le bruit des moteurs couvraient opportunément les plaintes de ceux qui se faisaient ainsi rançonner au grand jour.

Kiro Bizimungu était en train de lire un article au sujet de shégués qui avaient fomenté une émeute. On y parlait d'un Pygmée. On le voyait serrer la main du gouverneur. À cause de la photo pas nette, d'une ombre debout à côté d'un pilier, on prétendait qu'il était soutenu par la Chine. Kiro avait vu le gaillard à la télévision deux jours auparavant. Un shégué avait été tué accidentellement par un membre des services d'ordre et les enfants des rues s'étaient révoltés. Ils avaient pris en otage un policier et deux militaires. Ils avaient du cran, les gamins, estimait l'ancien rebelle. Ensuite un Pygmée était venu négocier avec les autorités et s'en était très bien tiré apparemment puisque Kiro se souvenait de l'avoir vu déployer un large sourire sur l'écran et que les otages avaient été relâchés sans coup férir. Kiro se mit à réfléchir. Après tout, depuis qu'il avait été nommé directeur général de l'Office de préservation du parc national de la Salonga, c'était la première fois qu'un de ses administrés se manifestait dans les médias. Et de quelle façon ! Il était fort, le type. Lui et l'homme, c'était sûr, partageaient certaines affinités. D'abord tous deux faisaient partie d'une minorité mal perçue par les autres. Il est vrai que, dans un pays abritant plus de quatre cents ethnies, tout le monde représentait finalement une minorité mais certains l'étaient

plus que d'autres, pensait Kiro. Il était tutsi, l'autre était pygmée, cela les rapprochait d'une certaine manière. Leur autre point commun était la posture de la rébellion qu'ils avaient réussi à adopter avec succès. Ni l'un ni l'autre ne supportait que quiconque puisse avoir une emprise sur leur vie. Le type n'avait pas dit grand-chose devant les caméras, sauf une phrase au sujet d'une eau claire de Suisse ; peut-être voulait-il évoquer sa neutralité ethnique, Kiro ne savait pas, mais l'individu avait réussi la gageure de faire libérer tout le monde, sans effusion de sang, en satisfaisant presque toutes les exigences des ravisseurs, et tout cela en une heure ou deux, c'était remarquable, pas donné à tout le monde.

— Eau Pire Suisse !

Kiro Bizimungu vit d'abord un grand bac en frigolite marqué d'une espèce de varicelle de pastilles rouges qui déambulait tout seul et, dessous, un être chétif qui s'égosillait à pleins poumons :

— Eau Pire Suisse ! Mayi yango oyo !

C'était bien lui, réalisa Kiro, pas de doute.

— Eh, yo⁸⁰ !

Isookanga s'arrêta devant le 4×4 .

— Donne-moi un sachet d'eau.

Le jeune Ekonda jeta un œil au garde du corps appuyé au véhicule, celui-ci s'empara du bac pour l'aider à le poser sur le trottoir. Isookanga ouvrit la boîte, y pêcha un sachet en plastique rempli d'eau et le tendit par la fenêtre à l'ex-commandant. Celui-ci le prit, mordit un des coins, aspira, s'arrêta, hocha la tête et dit :

— C'est pas mal ton eau. Elle vient vraiment de Suisse ?

Isookanga sourit.

— Pourquoi pas ? Nous vivons dans un monde globalisé, Vieux. Aujourd'hui, il ne faut plus se poser la question de savoir d'où ça vient. Si Louis Vuitton fait fabriquer ses sacs à Gouanzhou, on va écrire quoi ? Paris, non ? C'est ça, la libre circulation des biens. C'est bon ? Vous aimez mon eau ?

— Elle est terrible ! Donnes-en à mes hommes.

Isookanga s'exécuta volontiers. Le type appuyé à la voiture se saisit du sachet, mordit dedans avec les molaires et, de sa grande main qui tenait juste avant son fusil AK en bandoulière, pressa le sachet comme

on presse une orange. Le contenu s'engouffra en un rien de temps dans sa bouche. Il lissa le plastique pour soutirer les dernières gouttes et le jeta dans le caniveau comme une vieille peau de banane.

— Petit, tu es d'où ?

— De la Tshuapa, mwana'Ekanga pire.

— Tu me connais ?

— Non, Vieux.

— Je suis ton patron.

Devant le regard surpris d'Isookanga, il ajouta :

— Je suis le nouveau directeur général de l'Office de préservation du parc national de la Salonga. C'est moi qu'on a chargé de contrôler cette zone. Tu connais, là-bas ?

— Je connais, mais maintenant je suis Kinois. Ce qui se passe là-bas, c'est plus mon problème. La forêt c'est quoi ?

Kiro écoutait le type déblatérer sur la mondialisation – dont la pierre angulaire n'était pas les arbres, mais les stock-options – et il réfléchissait. Il avait besoin d'en savoir davantage sur la région qu'il administrait et le gars étrange devant lui était tout indiqué pour cela. Et, vu la tournure que prenaient ses conversations, il le distrairait, c'était sûr.

— Écoute – il tendit une carte de visite – j'ai mon bureau pas loin. Passe, je suis là tous les jours. Déogratias ! Bosco ! Vous voyez cet homme ? S'il passe à l'office, faites-le monter.

— Tiens, pour ton eau.

Sans compter, il lui tendit une liasse de billets.

— OK ! dit Isookanga. Je passerai. Prenez un sachet, c'est cadeau. – Il en donna trois. – À bientôt.

Et le jeune Ekonda s'éloigna en scandant :

— Eau pire ! Mayi yang'oyo !

Il poursuivit son négoce en louvoyant dans la foule, le bac en équilibre sur le sommet du crâne, la tête et les poches pleines de rêves.

Un moment plus tard, l'épouse tant attendue de Kiro fit son apparition, accompagnée d'un garde du corps en treillis qui portait un grand carton rempli de denrées. Il le mit à l'arrière du 4 × 4 et, lorsque madame eut pris place, il referma les portières, jeta un regard

circulaire sur la cohue puis s'engouffra par l'arrière du véhicule qui démarra, l'avertisseur tenace pour pouvoir se frayer un passage en force.

*

Les relations entre Adeïto Kalisayi et Kiro Bizimungu étaient de nature particulière. Ils s'étaient rencontrés, si l'on peut dire, dans le territoire de Mwenga, dans le Sud-Kivu, là où quelqu'un – assurément un grand sorcier de la mondialisation – avait décrété que la terre était plus fertile qu'ailleurs, parce que pleine de cailloux et de métaux rares, et qu'il suffisait de la gratter un peu pour pouvoir multiplier les options sur n'importe quel téléphone de nouvelle génération. Le devin avait prétendu qu'il suffirait de saigner la terre du Kivu en surface pour posséder des satellites de télécommunication aux performances et aux spectres les plus époustoufflants. Là-bas, en instaurant le ravage perpétuel – ce qui n'était pas très compliqué –, on se donnerait les moyens de développer un armement à la technologie tellement sophistiquée qu'on deviendrait à jamais invincible. Et en poussant l'effort un peu plus loin, si on parvenait à éradiquer sa population le plus silencieusement possible, on pourrait atteindre le stade de maître parmi les maîtres du monde. Ainsi, les hommes de Kiro Bizimungu, dit Commandant Kobra Zulu, avaient débarqué par camions afin de contribuer à réaliser l'utopie d'ex-hommes d'État et de milliardaires réunis à Urugwiro Village⁸¹. Il s'agissait de radicaliser l'entreprise d'exploitation à laquelle Kiro et les siens avaient pris la décision de se vouer. Quant aux habitants du Kivu qui ne voulaient ni se terroriser ni disparaître, il fallait les épouvanter de telle sorte qu'ils finissent par quitter la terre de leur plein gré. Accéder au Nobel de la paix est une chose, conquérir le Global Citizen Award⁸² de la Clinton Global Initiative en est une autre : on n'y allait pas par quatre chemins.

Le bataillon de Kobra Zulu s'était dans un premier temps déployé pour prendre le village en tenaille puis les coups de feu avaient crépité, semant la confusion la plus totale. Des hommes, des femmes et des enfants avaient été abattus sur-le-champ. On avait sorti les habitants des cases et des maisons et on les avait réunis à un carrefour où il y avait un petit marché, quelques ligablos, ainsi qu'une station de

toleka⁸³. Quelques coups de crosse avaient suffi aux soldats pour faire sauter les dernières planches d'un panneau publicitaire. À la place, sur les barres de fer qui apparurent, on attacha à l'aide de fils électriques un homme tiré de la plus grande des maisons. Il ne se débattit pas. On lui arracha sa chemise, son pantalon, et il resta nu. Les pieds écartés, les bras en croix, il contemplait la foule devant lui.

D'habitude, l'endroit était animé par les villageois venus acheter les denrées de première nécessité qu'offrait le petit centre commercial qui s'étalait le long de la route. Aujourd'hui, le spectacle était tout autre. Il s'agissait pour la population présente d'assister à la manifestation de l'ordre nouveau qui s'était instauré au Kivu et dans tout l'est du Congo. Quelques jours auparavant, un convoi composé de soldats rwandais et de rebelles avait été attaqué par des Maï-Maï⁸⁴ non loin de là et il y avait eu de nombreuses pertes. Il s'agissait de rappeler au plus grand nombre que la subversion était terminée depuis longtemps. Que toute résistance serait impitoyablement réprimée. Pour imposer cette idée, il fallait recourir à des actes qui marqueraient durablement les esprits. Un chef coutumier serait sacrifié pour l'exemple. La terreur extrême était le moyen le plus efficace, à court et à long terme, pour dissuader toute fronde.

La population rassemblée était silencieuse, tenue en respect par des armes de tous calibres. Les militaires avaient le regard sombre. Tout semblait figé. Les feuilles des arbres bougeaient à peine sous une brise tiède. Seuls les yeux enfiévrés du supplicié étaient encore animés. Ils allaient de gauche à droite, s'arrêtant de temps en temps sur un individu, prenant chacun à témoin. La foule avait reçu l'ordre de faire silence, de bien regarder, et surtout que personne ne s'avise de pleurer. La séance qui s'annonçait prendrait un peu de temps mais pas beaucoup. Une règle avait été mise au point. Simple, mais délicate à appliquer, elle s'intitulait la "Règle de la soustraction posément accélérée" et consistait à débiter un homme en morceaux de façon à ce qu'avant qu'il ne se vide de son sang il puisse assister, conscient, au démembrement de son propre corps, son appareil génital dans la bouche.

Après un discours sommaire du commandant Kiro Bizimungu, le coutelas se mit à l'œuvre, cisaillant, découpant des chairs et des

grasses autour des bourses et de la verge de l'otage. L'homme était bien attaché mais des bras supplémentaires s'avérèrent nécessaires pour le maintenir. Malgré les hurlements affreux qu'émettait la gorge du chef, le soldat qui officiait travaillait avec dextérité, le geste sûr, presque élégant.

Un des militaires entonna alors un chant en kinyarwanda. Des voix aussitôt lui répondirent, accompagnées de claquements de mains. Un homme bondit, brandissant son fusil d'assaut comme une lance au-dessus de sa tête. Son arme virevoltait avec le ciel en toile de fond. Un autre se mit à mimer la parade nuptiale de la grue couronnée, les bras écartés, pareils à des ailes. Un troisième guerrier se propulsa à la verticale à une hauteur incroyable et retomba, un genou fléchi, l'autre jambe rejetée en arrière. Il roula la tête plusieurs fois, imitant le lion menaçant sa future proie. Des sourires apparurent sur les visages des soldats. Des voix se mêlèrent pour interpréter un chant ancestral évoquant des gloires passées. Les bottes battaient la cadence et constituaient des basses puissantes. Les danseurs marquaient les temps en frappant des mains sur leur tenue de combat, agitant les kalachnikovs et les lanceurs RPG. Les contre-chants se répandaient dans l'atmosphère pendant que les taches brunes et vertes des treillis tourbillonnaient dans une sarabande endiablée.

Pour parachever l'application de la Règle, on détacha le supplicié et on l'installa sur une dalle de ciment en guise de billot. Il fallut recourir à la machette pour démantibuler les os et trancher les ligaments qui résistaient encore. La population, quant à elle, essayait de ne pas entendre le râle immonde qu'exhalait la poitrine de l'homme qu'on dépeçait. Puis il n'y eut plus que le bruit insupportable de la lame contre la pierre, débitant la viande en tronçons courts. Un des soldats vida une grande bassine pleine de cosses de manioc et l'apporta à l'officiant qui y déposa les morceaux du chef, tête grimaçante au sommet du tas de carne, comme à l'étal d'un boucher particulièrement pervers. On posa le tout devant la foule, afin que chacun puisse analyser et méditer la Règle de la soustraction posément accélérée mise en œuvre au Kivu dans le contexte coercitif d'une libéralisation à outrance.

Lorsque la séance de dépeçage prit fin, l'horreur s'ajouta à l'horreur

et les armes automatiques se mirent à crépiter toutes en même temps, faisant monter des nuages de cordite dans l'air. Dans la confusion qui se déroulait dans une nasse étroite, les corps tombaient les uns sur les autres. Des soldats se mettaient à plusieurs sur une femme pour la maintenir au sol, l'un saisissant un bras en étau, l'autre déboîtant une jambe, pendant qu'un sexe s'introduisait en elle. Hommes et enfants devaient être témoins de la souillure. La plupart d'entre eux étaient abattus au 7,62, d'autres avaient la tête écrasée au gourdin ou au marteau aussitôt après avoir fixé l'immonde dans le blanc des yeux. Un soldat à genoux devant les jambes écartées de la femme enfonça violemment son poignard dans l'anus et le remonta d'un coup sec pour trancher la membrane souple et dure qui sépare le rectum du vagin. Il fallait causer des dégâts irrémediables, sans appel, faire couler le sang à profusion et atteindre le paroxysme de la douleur. Les maris assistant au viol ou au carnage devenaient impuissants pour toujours. Il paraissait alors utile que quelques-uns restent vivants, pour qu'ils soient des témoins.

Chaque groupe rebelle possédait sa technique de mutilation de l'appareil génital de la femme ; certains faisaient entrer par le vagin jusqu'au ventre un morceau de bois rugueux qu'ils tournaient comme une clé qui refuse d'obéir, d'autres y tiraient un coup de feu à bout portant, d'autres encore, à l'aide de ciseaux de coiffeur, découpaient toutes les protubérances charnues du sexe : les grandes, les petites lèvres et le clitoris étaient ainsi émincés. Tous ces procédés ne tuaient pas toujours mais ils laissaient la victime détruite physiquement et psychologiquement, condamnée à devenir la proie de nuées de mouches car incontinente à vie. Kiro Bizimungu, lui, préférait le poignard. La résistance des chairs et des cartilages conduisait à une plus grande prise de conscience du geste, ce qui concourait à endurcir le cœur de ses hommes ; la méthode les rendait plus insensibles encore, si cela était possible, et pour venir à bout d'un travail de nettoyage ethnique, il fallait en passer par là.

Dans le vaste tohu-bohu, une des femmes attira son attention. Kiro ne saurait jamais. Était-ce sa façon de se débattre sans un cri, de ne rien lâcher jusqu'au bout ? Ou bien un effet de lumière sur sa cuisse que ses hommes avaient dénudée et dont un muscle long, tendu à

l'extrême, avait pris possession de lui comme un charme ? Impossible de le confirmer.

— Amenez-la-moi, s'était-il entendu dire.

Après l'opération, il l'avait prise avec lui dans le maquis, dans la zone qu'il contrôlait. Enfermée dans une chambre, elle recevait sa visite toutes les nuits. Elle était là pour équilibrer son métabolisme, pour l'aider à faire baisser son taux d'endorphine, sécrété en abondance tout au long de la journée, en se prêtant à ce combat – coups de reins contre coups de reins – jusqu'à ce que l'un des deux capitule. En général, c'était le commandant Kiro qui implorait grâce dans un rôle venu du côté de l'aine, le foutre s'échappant de sa verge par saccades incontrôlées.

À la longue, il finit par s'attacher à elle. Ne désirait plus d'autres femmes, espérait sortir Adeïto de son mutisme. Il avait beau la fustiger, il ne parvenait à rien. Elle se couvrait le visage de l'avant-bras et n'exprimait rien d'autre qu'un souffle retenu et un roulis régulier au niveau des hanches qui le faisaient chavirer. Il voulait l'entendre gémir mais à chaque fois, il était terrassé par le piège glissant et chaud dans lequel il trouvait un apaisement relatif. Ils vécurent ainsi quelque temps, jusqu'à ce que des accords de paix fussent signés et que, des mois plus tard, son groupe armé ayant viré au parti politique, il fut nommé à un poste à Kinshasa. Kiro Bizimungu avait pesé le pour et le contre mais n'avait pu se résoudre à se séparer de la chair pulpeuse d'Adeïto, et il l'avait emmenée avec lui. À Kinshasa, il ne voulait surtout pas la perdre et lui avait assigné des gardes du corps en permanence. Les sorties lui étaient interdites et elle ne se déplaçait que très accompagnée. Seules les visites à l'église étaient tolérées. Elle ne voyait personne, elle n'avait aucune famille, celle-ci ayant été totalement décimée. Apparemment, venir à Kinshasa n'avait pas entamé sa docilité. Avec le temps, d'esclave sexuelle elle était passée au statut d'esclave tout court. Kiro, par ce lien torve, s'était plus qu'attaché à elle ; courir l'aventure féminine dans cette ville de fous ne l'attirait pas, il se méfiait de tout et de tout le monde. L'instinct du champ de bataille ne l'avait pas quitté, il adoptait encore des comportements d'animal quasi sauvage.

Par deux fois, l'archet avait frôlé les cordes du violoncelle comme pour prévenir, puis des notes s'étaient envolées tel un lâcher d'oiseaux pour se mêler entre elles et mieux ensorceler, mieux enserrer le public dans ses rets aériens. C'étaient des basses profondes, qui prenaient au ventre, des aigus stridents, aussi dérangeants que des cris de femme en pleine hystérie. Envahissant la salle de concert, les sons se mélangeaient dans une fresque chaotique qui, insidieusement, parvenait à toucher chaque nerf de Chiara Argento. La jeune femme les avait maintenant à vif. La musique de Bach, depuis plus d'une heure, l'avait complètement submergée. Elle ne revint à elle que lorsque les applaudissements crépitèrent et que les bravos fusèrent. C'est en rouvrant les yeux que Chiara réalisa que des larmes perlaient à ses cils. Troublée, elle se leva en tanguant. Son petit sac du soir en main, elle quitta sa place. Elle se dégagea de la cohue en s'excusant, descendit un escalier monumental bondé, prit son manteau au vestiaire et se retrouva dans la fraîcheur de la rue. Un léger crachin finissait de tomber sur New York mais la jeune femme ne s'en souciait pas. Elle avait besoin d'air. Des gouttelettes de pluie couvraient de minuscules constellations son épaisse chevelure noire. Elle resserra un manteau clair sur sa mince silhouette et tenta de prolonger la griserie de la musique en comparant les lumières de la ville à des guirlandes de fête.

Chiara Argento essaya de ne penser à rien. En dehors de la vue qu'elle voulait féérique, elle ne percevait que le chuintement des pneus sur l'asphalte mouillé – chaque fois qu'une voiture la dépassait –, le claquement de ses talons sur le trottoir. Malgré l'atmosphère familière, elle percevait nettement des déflagrations sourdes, lointaines. Cela se passait dans sa tête évidemment. C'était pourtant pour arrêter cela qu'elle s'était offert cette soirée de récital. Il lui fallait le chant perturbateur du violoncelle. Des sons qui s'enchevêtraient, capables d'une douceur propre à la consolation. On ne pouvait pas laisser certaines choses impunies ! se répétait-elle. Depuis quelques années, elle travaillait pour l'Organisation des Nations unies, au Secrétariat du Maintien de la paix, et comme elle s'occupait du dossier du Kivu, l'impunité commençait à provoquer en elle de la nausée. Elle ne la supportait tout simplement plus. Sa chair

en souffrait, elle n'y pouvait rien. Ce soir-là, elle avait choisi le violoncelle et Bach pour atténuer ses tourments intérieurs. Un taxi en maraude passa, elle leva le bras.

— Park Avenue, indiqua-t-elle au chauffeur.

Le véhicule démarra et le paysage se mit à défiler en séquences de plages pastel, ponctuées de rouges feutrés, de jaunes citron, de bleus diffus. Les teintes caressaient, à travers la vitre, le profil aquilin de la jeune femme, l'incandescence de son regard perçait de temps à autre l'ombre de l'habitacle. Le portable se mit à vibrer dans son sac. Elle le sortit, un peu maladroitement.

— Oui, fit-elle. – Elle écouta, un moment, sans rien dire. – Non, pas ce soir Célio. D'accord. Bonne nuit à vous aussi.

La jeune femme s'enfonça plus profondément dans les sièges moelleux. Les réverbères envoyaient un éclairage intermittent, régulier, à l'intérieur de la voiture. Chiara retrouva graduellement le rythme de la musique qu'elle venait de vivre. Lorsqu'elle réussit à se détendre, doucement, la *Suite no 1* du *Prélude* se reforma dans son esprit comme le feraient des gouttes de pluie pour créer un ruisseau, une rivière, les trombes dévalant les rues et places de San Giorgio Ionico, sa ville natale dans les Puglia. La jeune femme ferma finalement les paupières et se laissa emporter par les tourbillons du délirant Mstislav Rostropovitch. Ne plus penser. Ni à Kamituga, ni au Kivu, ni au Congo, ne fût-ce que l'espace d'un soir.

79. Billets très usés.

80. "Hé, toi !"

81. Siège de la présidence du Rwanda.

82. Prix décerné par Bill Clinton et sa fondation et obtenu en 2009 par Son Excellence Paul Kagame, président du Rwanda, notamment pour récompenser l'effort accompli par son pays en matière d'exportation.

83. Vélo de transport en bois, de construction artisanale.

84. Combattants en lutte contre l'occupation rwandaise.

VII

Le monde t'appartient 世界属于你

À l'église de la Multiplication divine de Ndjili, les fidèles étaient venus nombreux. Arrivés de toute la ville, ils étaient issus du peuple mais également de la bourgeoisie, comme le confirmaient les lunettes noires et les grosses cylindrées garées partout dans le quartier. On était dimanche et chacun avait mis ses plus beaux atours. Les femmes avaient sorti leurs ensembles les plus élégants, s'étaient drapées dans leurs plus jolis pagnes, affichaient des coiffures à la mode. Les hommes arboraient leurs plus belles cravates et les enfants ressemblaient aux mannequins d'un catalogue de vente en ligne. En attendant le début de l'office, les chants et les louanges étaient déjà audibles. Les yeux levés, certains psalmodiaient à haute voix et, dans le murmure qui planait sur l'assemblée, on entendait des éclats de voix plus clairs lorsque l'adresse à Dieu était particulièrement importante et risquait de ne pas lui parvenir.

Adeïto Kalisayi, les yeux fermés, était immergée en elle-même, les lèvres implorant une paix qu'elle ne parviendrait plus jamais à trouver. Elle était assise, comme d'habitude, dans la première rangée de sièges. Le lieu était vaste. L'église occupait le bâtiment d'un ancien night-club. L'endroit pouvait abriter un millier de personnes et il était bondé. Les familles étaient là, cherchant la rédemption ou d'autres choses moins avouables comme de l'argent à gogo, une nouvelle épouse, un nouveau mari – lorsque l'ancien ne faisait plus l'affaire. Ils demandaient également des prébendes au boulot, la mise au placard d'un rival professionnel ou sentimental ou, plus simplement, la défaite du président de la République aux prochaines élections.

L'Église de la Multiplication divine, légalement reconnue par ses propres statuts, ne désemplissait pas. De par son intitulé et dans un

pays frappé de pénuries de toutes sortes, la multiplication de ce qu'on pouvait avoir – mille francs congolais, une femme, un moulin à manioc – représentait un enjeu des plus importants et le révérend Jonas Monkaya était le démiurge qui saurait attirer les bénédictions par des prêches et des invocations fracassantes. Le révérend Monkaya possédait un atout de taille : il avait jadis côtoyé le milieu du spectacle. Il avait été catcheur, sous le surnom du Monk, qu'il devait à un musicien américain nommé Thelonius Monk dont il était le portrait craché. On l'appelait aussi Révérend Monk parce que, à l'époque où il fréquentait les rings affublé de la mitre et de la crosse cléricale, on l'avait vu bénir d'un signe de croix ses adversaires avant de les trucider. Un beau jour, le Monk s'était présenté dans une église connue et avait exhibé ses grigris et fétiches. Devant des fidèles médusés, il avait confessé publiquement qu'il laissait tomber le catch et la sorcellerie pour se consacrer à Dieu. Il avait aussitôt été incorporé au sein de l'Église et bombardé diacre. Après une année passée à étudier le marché et les ficelles du métier, il s'était dit : "Si je parviens à persuader en un rien de temps des nanas comme celles que je me tape, je dois bien pouvoir vendre du paradis artificiel à des clients moins drillés que mes conquêtes." Après des galas organisés en cachette dans le Katanga, en Zambie et au Zimbabwe, il avait touché une bourse importante. Jonas Monkaya avait alors racheté au fin fond de Ndjili une boîte de nuit désaffectée qu'il avait retapée et ouverte sous la dénomination : Église de la Multiplication divine. Mais si l'homme avait un sens certain du marketing, il avait surtout du bagout, il savait comment baratiner Dieu. Plus d'un parmi les fidèles avait profité de son intercession. Le type savait aussi comment attirer l'attention du Seigneur sur lui. Par sa garde-robe d'abord. Il portait les costumes les mieux coupés, griffés de grandes marques ; Armani, Hugo Boss et Corneliani avaient sa préférence. Pour flasher, sous les vivats, il se présentait de temps en temps tout en Yoshi Yamamoto ou dans du baroque griffé Gianni Versace. Les bijoux en témoignaient : les mille feux de la gourmette, de l'épingle à cravate et des stylos accrochés à la pochette de son costume reflétaient directement la gloire de Dieu. À l'extérieur, les chromes d'une grosse cylindrée BM achetée à Dubaï et garée à côté de la Cayenne de Mama Révérend remplissaient la même

fonction. Mais l'homme était suivi de près par le regard divin surtout parce qu'il savait ce qu'était le prêche. Il possédait l'imagination et le sens scénique nécessaires pour exalter le cœur de ses brebis qui, assoiffées de salut, buvaient ses paroles comme à une source intarissable.

Sur le podium, des choristes en toges de satin blanc et or firent leur apparition. Après s'être rangés, ils entonnèrent *Vers toi, Seigneur*, accompagnés par des musiciens. L'ambiance tout à coup monta d'un cran, une partie de la salle se leva et se mit à danser et à chanter en claquant des mains avec enthousiasme. Beaucoup continuaient à prier, les yeux fermés, les sourcils froncés, concentrés selon le besoin à exaucer. Les prières et les louanges durèrent longtemps, entrecoupées d'exhortations à haute voix, puis le pasteur apparut au moment où les chœurs entonnaient une chanson plus poignante encore qu'une love song d'Alicia Keys. Certains – hommes et femmes – pleuraient, les paumes offertes en signe d'abandon. Le révérend Jonas Monkaya, micro en main, priait en parcourant la scène à grandes enjambées ; on aurait dit Otis Redding ressuscité. Sa voix dominait de temps en temps celles des fidèles, imprimant un tempo, fédérant la multitude sous l'onction divine. Après un temps, il se dirigea vers un pupitre placé au milieu de l'estrade. Le volume des voix baissa instantanément. Le révérend venait d'accrocher le micro à son support, la parole de Dieu allait être délivrée.

— Alléluia, dit-il.

— Amen ! répondit la salle.

— Alléluia, réitéra-t-il.

— Amen, répéta l'assemblée.

— Mes très chers frères et sœurs. Dieu s'est adressé à moi la nuit dernière. Il m'a dit : "Jonas Monkaya !" J'ai répondu : "Me voici, Seigneur !" Il m'a alors confié : "Jonas, mon fils, je ne suis pas content. J'avais envoyé pour une tournée d'inspection mes archanges Gibril et Michael. Quand ils sont revenus, ce qu'ils m'ont rapporté m'a profondément attristé." Mais, frères et sœurs, que croyez-vous que les archanges aient bien pu voir en venant ici, sur terre ? Ils se sont rendu compte que certains parmi nous avaient quitté l'Église de la Multiplication divine pour la perdition.

Le pasteur reprit avec plus d'émphase :

— Ils ont quitté l'Église de la Multiplication divine pour la perte, chers frères et sœurs ! C'est cela que le Seigneur m'a révélé hier soir. Ces gens-là sont partis pour aller où, me direz-vous ? Mais ils sont allés investir dans cette nouvelle, comment dirais-je, Église, appelée Église de l'Abondance céleste à Masina, voyons !

Il y eut comme un cri de stupeur.

— Oui, frères et sœurs, certains ont délibérément choisi de se perdre. Où ? À Masina. Pourquoi ? Parce qu'ils se sont crus malins alors que ce ne sont que des Tintin⁸⁵. Cela ne peut plus continuer !

Le pasteur frappa du poing sur le pupitre. Un murmure d'inquiétude plana sur l'assemblée, le temps que Jonas Monkaya évalue le contrôle de la situation. Satisfait, il poursuivit :

— Après que j'ai répondu : "Me voici Seigneur !", Dieu, dans sa grande miséricorde, m'a aussi conseillé de ne pas leur en vouloir mais plutôt de mettre en garde ceux que le diable tenterait de persuader de faire de même. Comme le proclame la Parole : l'enfant prodigue peut revenir au bercail – pour autant que le démon accepte de le lâcher –, la porte lui sera toujours ouverte. Alléluia ?

— Amen ! approuva l'assemblée.

— C'est pourquoi, le Seigneur m'a chargé de vous délivrer un message sur la fidélité. Il a commandé : "Jonas, zélé serviteur, fais-leur connaître l'histoire terrible d'Abraham et de son neveu Lot." Ouvrez votre bible au chapitre 13, versets 8 à 11.

Quand les froissements du papier bible cessèrent, le conducteur de brebis lut :

— "Abraham dit à Lot : Qu'il n'y ait point, je te prie, de dispute entre toi et moi, ni entre mes bergers et tes bergers, car nous sommes frères. Tout le pays n'est-il pas devant toi ? Si tu vas à gauche, j'irai à droite. Si tu vas à droite, j'irai à gauche. Lot leva les yeux et vit la plaine du Jourdain qui était entièrement arrosée. Il choisit pour lui toute la plaine du Jourdain et il s'avança vers l'orient." Amen ?

— Amen ! concéda la salle.

— En occupant et en construisant des colonies dans la vallée du Jourdain, Lot croyait avoir fait le bon choix ; l'affaire du siècle, mes frères et sœurs. Pourquoi ? Parce qu'il a cru voir l'abondance. Le

fleuve qui coulait à flots, le mirage des verts pâturages, la perspective de lendemains qui chantent. Ibrahim, lui, a préféré que le Seigneur décide pour lui. Et il est parti du côté opposé à Lot, vers le pays de Canaan. Ramallah, Gaza, tout ça. Le pauvre neveu, installé à Sodome – villa climatisée, piscine bio, marbre partout – avait bêtement pensé qu'Ibrahim, en poussant plus loin vers la frontière égyptienne, allait tâter du désert, de la précarité, et serait obligé de creuser des tunnels pour s'approvisionner. Il s'est lourdement fourvoyé, mes bien-aimés. Parce que vous savez tous comment a fini cette histoire. Elle a fini de la façon ignoble que vous savez. Des sodomites défoncés au haschisch et à l'ecstasy ont débarqué chez Lot nuitamment pour s'occuper sérieusement des deux archanges que le neveu hébergeait. Je ne vous le fais pas dire : Gibril et Michael, qui à l'époque effectuaient déjà des tournées d'inspection et dormaient alors dans le canapé, n'ont pas du tout apprécié. Dieu n'est pas le pape, mes bien-aimés. Lui, Il n'attend pas qu'il y ait prescription. Il se bouge lorsqu'il s'agit de Ses enfants. Suite aux attouchements, après auditions et procès-verbaux, Lot et sa famille ont été obligés de quitter Sodome, appelée à être détruite incessamment sous les frappes nucléaires de Yahvé tout-puissant. Sur la route de l'exil et de l'émigration, sa femme, sa tendre moitié, la mère de ses enfants, devient subitement désobéissante, se retourne et là voilà transformée en statue de sel. Là ! Devant sa progéniture et son mari, mes frères et sœurs ! Peu après, avant même la fin du deuil, alors qu'ils se sont posés quelque part, ses propres filles poussent Lot à l'alcoolisme le plus abject. Il finira par les coucher, l'une après l'autre, et les deux en même temps, plusieurs fois de suite, nuit et jour.

Un sentiment d'horreur envahit chacun. Des prières furent prononcées rapidement pour conjurer le sort et implorer le pardon divin.

— Mes bien-aimés, harangua le révérend Monk, Dieu ne change pas. Il a continué à bénir son fils Ibrahim parce que celui-ci avait opté pour la route que le Père avait choisie pour lui. Lot a revendiqué l'Abondance, Ibrahim était en quête de Multiplication. Dieu a continué son œuvre dans sa vie. Parce qu'il est resté fidèle, mes frères et sœurs. Il n'a chancelé en aucune occasion. Il n'a pas cru à la poudre aux yeux du Jourdain, des territoires occupés et des opérations Plomb durci.

Aux enfants fidèles, Dieu donne tout, croyez-moi. Si Moïse avait vécu de nos jours, vous croyez que Jéhovah l'aurait laissé descendre de la montagne à pied ? Non, le Seigneur lui aurait offert un 4×4 vs climatisé pour qu'il puisse transporter les tables en pierre où étaient inscrites les lois destinées à son peuple. À notre époque, pensez-vous sincèrement que Marie de Magdala aurait pu laver les pieds du Christ avec ces parfums discount qu'on vend avenue Kato ? Non. Le Seigneur, avec la classe qu'il a, aurait fourni du Guerlain, du Dior, du Chanel, du Nina Ricci. Jésus – toujours lui –, pour la multiplication des pains et des poissons, aurait invité tout le monde dans le plus chic restaurant trois étoiles de Tel-Aviv, où on leur aurait servi de l'eau qu'il aurait illico transformée en château-margaux et en Montrachet. Parce que Dieu est merveilleux. Il est un Dieu multiplicateur. La simple abondance, c'est pour ceux qui ont un déficit de fidélité, pour ceux et celles qui subissent une décroissance de leur amour pour Jésus, pour ceux et celles qui n'ont plus la véritable ambition du paradis éternel. Eh oui ! Mes bien-aimés, ces gens-là, Dieu leur pardonnera, c'est sûr, mais qu'ils restent à Masina. Ils croient quoi ? Que nous allons pleurer ? Tant pis. Nous n'allons pas les plaindre s'ils ne veulent pas, comme nous, enfiler le parachute doré de la multiplication divine, garanti par contrat, signé au stylo Montblanc de la main invisible du Seigneur lui-même.

Des youyous et des cris de toutes sortes fusèrent, comme lorsque Vita Club marque contre T. P. Mazembe au stade des Martyrs à Kinshasa. Le délire avait envahi la salle. Les gens, debout, scandaient des prières qui s'élevaient directement vers le ciel, sans escale, sans paliers de décompression, sans aucun à-coup, comme une fusée Ariane à plusieurs étages.

— Il est vivant ! entonna le révérend.

— Il est vivant ! répondirent les fidèles à l'unisson.

Le chant envahit les cœurs et les âmes, déborda hors des limites de la parcelle, résonna dans tout le quartier. L'orchestre était déchaîné. Le claviériste frappait les accords sur un rythme endiablé. Le guitariste faisait miauler son instrument comme Avedila Nkiambi, dit Petit Poisson, ou Flamme Kapaya dans leurs meilleurs jours. Le batteur, cognant vigoureusement sur tous les toms, éparpillait les démons

comme dans un jeu de quilles cataclysmique. Le bassiste, avec trois doigts seulement, parvenait à secouer les fondements spirituels des enfants de Dieu. Quant aux choristes, ils sautaient sur place, complètement en transe, l'esprit non plus à Ndjili mais dans une sorte de nirvana subsaharien pas vraiment catholique. Le révérend Jonas Monkaya alias le Monk avait maintenant quitté le pupitre, emporté par la musique, le micro collé à la bouche, et il se balançait de gauche à droite en s'avancant, sautillant, transpirant, le corps secoué de spasmes, ne s'appartenant plus. Pendant que les barytons, les ténors, les altos, les sopranos, chantaient : "Please, don't go / Jesus loves you so" sur la musique de *Please, Please, Please* de James Brown, le diacre, frère Kasongo, posait sur les épaules de l'homme de Dieu une cape or et blanc que le pasteur rejeta d'un mouvement brusque et ample, comme s'il dédaignait les choses de ce monde, obligeant l'acolyte à la lui remettre, pour la rejeter à nouveau – et ainsi de suite – jusqu'au moment où il quitta la scène, dans la foi renouvelée d'une ferveur indescriptible.

Jonas Monkaya, on le voyait bien, maîtrisait brio et jeu de jambes bien mieux que le souverain pontife en personne. S'il avait été grand rabbin, le mur des Lamentations se serait désintégré comme sous le feu d'un drone devant la puissance de son discours. Si le Monk avait revêtu le manteau de prélat cyrillique, les Pussy Riots elles-mêmes se seraient prosternées devant lui, elles auraient tombé les cagoules face à son autorité. Les cinq Piliers ? À lui seul, il se consacrait à au moins trois d'entre eux, prétendaient ses prosélytes. En vérité, peu l'égalaient dans la ville de Kinshasa où la concurrence ne manquait pourtant pas, mais lui mettait toute son intelligence à rentabiliser une niche porteuse.

— Tu as fini ?

— Presque, révérend.

Une machine à compter les billets finissait de faire bruisser des coupures de cent dollars.

— Combien ?

— Un peu moins que dimanche dernier, révérend.

— Dieu tout-puissant !

Le révérend Jonas Monkaya venait de regagner son bureau après

avoir serré des mains, prodigué des conseils et des bénédictions aux fidèles venus l'approcher à l'issue de l'office. Il était debout devant une grande table derrière laquelle était assis frère Kasongo, à moitié caché par un amoncellement de briques de francs congolais et de dollars. Le pasteur était vêtu d'un costume gris sombre, griffé Armani, et était chaussé, comme il se doit, d'une paire de J. M. Weston noires avec boucle sur le côté. De sa poche de poitrine, il sortit une paire de lunettes Cartier, les posa sur son nez et examina les francs congolais, en évitant de les toucher vu l'état plutôt détérioré de nombre d'entre eux. Il se saisit ensuite d'une liasse de cent dollars, la huma en fermant les yeux, la reposa délicatement.

— Frère Kas, ça ne va plus. Cette église de l'Abondance céleste n'arrête pas de nous prendre des parts de marché. Je pressentais que le lancement de cette assemblée me porterait préjudice. Si ça continue comme ça, bientôt on va les voir cotés en bourse.

— Mais révérend, intervint le diacre, on n'a pas à se plaindre, on a encore fait rentrer assez d'argent pour couvrir les frais, et largement.

— Parlons-en, tiens ! Ça n'arrête pas d'augmenter : l'électricité, l'eau, l'entretien, les dons de colis alimentaires pour les nécessiteux, mes frais de représentation, les voyages aux quatre coins du monde pour les campagnes d'évangélisation, c'est pas facile, diacre.

— J'en conviens, révérend. Nous devrions prier davantage, faire appel au Seigneur.

— Frère Kas, tu crois que j'ai attendu ta suggestion pour le faire ? J'ai prié, le Seigneur m'a exaucé et j'ai eu une vision. Écoute bien. Je somnolais, il était tard. Tout à coup, j'ai entendu des sanglots. J'ai fait attention. J'ai vu un peuple enchaîné, captif, dans une situation médiocre. Tout comme notre chiffre d'affaires qui n'évolue plus depuis trop longtemps. Ce peuple était prisonnier où ? Je te le donne dans le mille. En Égypte, frère Kas ! Devine comment je l'ai su ?

— Parce que vous avez vu Moïse, bébé, dans un panier ?

— Non, frère Kas. Ce que j'ai vu, c'est, sous un soleil aveuglant, une pyramide gigantesque, toute en or, dressée jusqu'au ciel. Et Moïse ? C'était moi dans un costume Hugo Boss en shantung bleu nuit. Je délivrais le peuple de Dieu en érigeant la plus haute des pyramides. Pas une du genre construite par des esclaves rampants, mais une mise

en place pour les audacieux : la pyramide financière, qui rapporte au-delà des espérances. Diacre, si je te donnais, disons, le quart de ce qu'il y a sur cette table, en une fois, qu'est-ce que tu dirais ?

— Alléluia.

— Exactement. Imagine que pour toucher cet argent il suffirait que tu mises le centième de la somme que ce quart représente. Tu ferais quoi ?

— Je viendrais à l'offrande avec ce centième en chantant et en dansant, porté par la perspective réjouissante de toucher beaucoup d'argent.

— Frère Kas, tu es inspiré par Dieu. C'est l'opportunité que nous allons offrir aux fidèles de l'Église de la Multiplication divine : la multiplication par cent d'une mise de départ. Nous deviendrons la seule Église au Congo où le Seigneur rendra au centuple, en monnaie sonnante et trébuchante.

— Quoi, révérend ? Ça veut dire que, si je dépose cent dollars, je peux toucher dix mille ?

— Parfaitement. Mais, attention ! Dieu donne quand il veut, comme il veut, il est tout-puissant. Il fait pas comme les autres, il fixe pas d'échéances, lui. Donc, de temps en temps, lorsque quelqu'un nous aura versé cent dollars pas mal de fois, il recevra un jour, par hasard, dix mille dollars.

— Mais, alors, révérend, si quelqu'un vient verser cinq mille dollars, il pourrait se voir attribuer cinq cent mille dollars ? C'est énorme, c'est le crash assuré.

— Tu ne comprends pas bien. Pour palper un montant pareil, crois-moi, avant que le Seigneur se manifeste, il faudra les avoir versés au moins cent et une fois, les cinq mille dollars. Il est bon gestionnaire, Dieu tout-puissant. Et puis les gens n'ont pas souvent autant d'argent à donner, frère Kas. Un grand homme politique n'a-t-il pas dit un jour : "Il faut taxer les pauvres, ils n'ont pas beaucoup d'argent mais ils sont nombreux" ? Dorénavant, chacun inscrira son nom sur l'enveloppe servant aux offrandes. Dieu doit pouvoir reconnaître les siens.

— Révérend, je sens que nous allons être bénis. Lorsque les premiers bénéficiaires recevront de l'argent, tout le monde voudra souscrire. Mais ils toucheront comment ? L'argent ne sera pas viré depuis un

compte au paradis, tout de même ?

— Si. Les élus recevront un chèque émis par Paradizo SA. Dès demain, je te charge d'entreprendre les démarches pour créer une société à ce nom. Tu ouvres un compte, tu commandes des carnets de chèques.

— Bien, révérend. Je vois ça d'ici : l'Église de la Multiplication divine, là où la dîme rapporte au centuple. On en parlera dans toute la ville. Ils viendront de partout, ils se bousculeront pour déposer leur argent devant le podium, on sera obligés de racheter la parcelle d'à côté pour s'agrandir.

— Alléluia, frère Kas ?

— Alléluia, approuva ce dernier.

— Dieu est un Dieu multiplicateur, poursuivit le pasteur. Lorsqu'il donne au centuple à nous, ses serviteurs, il multiplie ce centuple. Frère Kas, j'ai une vision, là, à l'instant, ajouta le révérend, figé, les yeux fermés, l'index sur la tempe. Il faut donner aux fidèles la possibilité de virer de l'argent par SMS. Tu connais le portail WAP ?

— Non, révérend.

— Apprends. L'argent est volatil. Il faut pouvoir le verser à tout moment, où que l'on soit. Le taux de croissance va augmenter. Dès à présent, prépare-toi psychologiquement à un changement de table. Celle-ci, bientôt, ne suffira plus ; et il te faudra d'autres machines à compter les billets. Une nouvelle voiture, aussi. Pour un grade de pasteur, on verra. Bon ! On ferme la boutique, assez travaillé pour aujourd'hui. Demain, tu fais ce qu'il faut pour créer une société écran. Paradizo SA : la seule capable d'apporter le paradis sur terre, à condition, bien entendu, d'y mettre un peu du sien.

Isookanga était assis dans le bureau de Kiro Bizimungu à l'Office de préservation du parc national de la Salonga. Il regardait des affiches aux murs qui montraient principalement des vues aériennes de la forêt primaire. Il y avait une carte de la Cuvette centrale⁸⁶ et des graphiques de croissance, de décroissance, de niveaux de pluviométrie, de pourcentages d'occupation des sols et, juste au-dessus de la tête de Kiro Bizimungu, le portrait, en buste, du président de la République, la mine sûre de lui, presque placide.

— Petit. Je peux t'appeler petit ?

— Je m'appelle Isookanga, Vieux.

— Je suis content que tu sois venu. Je ne reçois pas beaucoup de visites ici. Je suis comme toi, je suis nouveau à Kinshasa. Je m'intègre, c'est vrai, mais je sens bien que beaucoup me regardent avec méfiance, surtout à cause de ce poste que j'occupe. Pourtant je mérite largement cette place. Je me suis battu pour cela. Beaucoup de mes hommes sont tombés pour que je puisse m'asseoir sur cette chaise. Tu es quoi, toi ? Tu es mongo ?

— Ekonda pire, Vieux.

— On ne nous aime pas. On nous trouve suspects. Toi, parce que tes coutumes sont bizarres et que tu es petit ; moi, parce que je suis mututsi. Il paraît qu'en pleine colonisation vous avez volé un bateau sans laisser de traces. C'est vrai ça ? Vous êtes forts⁸⁷. J'ai vu à la télévision comment tu as mené cette rébellion au Grand Marché, ça m'a plu. J'aime les gens comme toi, déterminés, calmes, intelligents. Mais tu es venu faire quoi, à Kin' ?

— Mondialiser, Vieux.

— Mondialiser ?

— Oui, Vieux. Être dans le mainstream, toucher à la haute technologie, communiquer avec le monde : être dans l'échange, quoi.

— Et la forêt, alors ?

— Vieux, c'est ringard. J'y étais il y a pas longtemps, mais avec quelle vitesse j'en suis parti ! Il faut arrêter avec ce romantisme rétrograde qui consiste à faire croire que la forêt devrait s'étendre. Vous imaginez ? Où on mettrait les autoroutes, les grandes surfaces, les parkings, les centres de production... au sommet des arbres ? Il faut être réaliste et vivre avec son temps.

Bizimungu contemplait les surfaces boursouflées de vert sur les affiches et se dit qu'il avait bien fait d'inviter le jeune Pygmée à venir le voir. Il pensait tout à fait comme lui.

— Petit, tu as parfaitement raison. Tu vois, on m'a donné ce bureau pour protéger tout ça, dit-il désignant les posters. On appelle ça des poumons. Comment veux-tu respirer dans un milieu pareil ? Il y a trop d'arbres, ils étouffent tout ! Imagine-toi qu'en dessous de tout ça, il y a des richesses inestimables. J'en suis le patron, mais ça me sert à quoi ? Et à cause de tout ce vert que tu vois, on ne peut toucher à rien.

— Des richesses comme quoi, Vieux ?

— Comme quoi ? Mais, petit, du pétrole : plein ! Du diamant, de l'or et d'autres choses très très valables. Si je pouvais mettre la main sur certains produits que je connais, j'effacerais tout ça en beaucoup moins de temps que cette foutue désertification qu'on annonce depuis des décennies et qui se fait toujours attendre.

— Vieux, c'est pas facile. Il y a chez moi des vieux comme mon oncle Lomama qui tiennent absolument à tout conserver en l'état. En dehors de leur propagande néfaste sur la préservation de la forêt primaire, ils utilisent toutes sortes de techniques pour maintenir la canopée sur leurs têtes. Des démagogues, Vieux, des mégalos.

— Des techniques ? questionna l'ex-commandant Kobra Zulu.

— Oui, des sortes de technologies ancestrales, quoi. Là-bas, dès qu'un arbre est un peu mal, ils se penchent à son chevet, lui parlent, invoquent les ancêtres, concoctent des médicaments mystérieux, et l'arbre blessé est remis d'aplomb comme rien : ils sont diaboliques, Vieux.

— Ton oncle, il est capable de faire ça ?

— Bien sûr ! Avec des substances.

— Et tu sais comment il fait ?

— Un peu.

Kiro Bizimungu s'accorda quelques secondes de réflexion, les yeux fixés sur le jeune homme. "Si ce type sait comment guérir un arbre, il doit savoir, en cherchant un peu – ou même pas –, comment le détruire discrètement, sans laisser trace d'un quelconque poison."

— Déo ! tonna Kiro Bizimungu.

Le soldat en faction à l'extérieur ouvrit la porte et entra sans trop se presser.

— À vos ordres, commandant.

— Qu'est-ce que tu bois ? demanda-t-il à Isookanga.

— Un Fanta, Vieux.

Kiro Bizimungu ordonna au soldat :

— Va en bas, va chercher une bière et deux Fanta, dépêche-toi !

Lorsque la porte fut refermée, il retourna à Isookanga.

— Petit, je veux te voir dans mon bureau plus souvent. On doit parler, toi et moi. C'est moi l'administrateur de toute ta forêt, de ce

fait on est un peu comme des frères, on a la même nationalité. On doit se voir, on a des idées pareilles, on devrait se serrer les coudes. Je suis comme toi, tout ce vert devant moi me déprime. Tu as eu la chance de venir à Kinshasa prendre l'air, sinon que serais-tu devenu, tu peux me le dire ? Ces gens-là croient quoi ? Que c'est avec un tronc d'arbre qu'on fabrique des ordinateurs puissants, un iPhone ou un missile ? On a besoin de cuivre, d'étain, de cobalt, de coltan. Pour se développer véritablement, il faut du pétrole, et beaucoup : des barils et des barils. Pour que le peuple puisse manger à sa faim, il faut des usines de conditionnement, de l'agriculture intensive, transgénée scientifiquement. On n'a pas le droit de laisser proliférer tout ça, ajouta-t-il en balayant d'un geste large la végétation représentée sur les murs.

— Vieux, tu parles bien. Quand un décideur politique parle comme toi, Vieux, c'est comme si le vent du progrès vous frappait le visage. Je vais prendre des renseignements pour t'aider. On doit pouvoir faire quelque chose.

À ce moment, Déo entra, boissons en main. Le soldat décapsula les bouteilles avec ses dents et les déposa sur le bureau. Kiro Bizimungu se leva pour prendre des verres. Il les posa et les remplit tout en s'asseyant.

— À ta soif, petit !

— À votre soif, Vieux.

Et chacun but le contenu de son verre presque d'un trait, parce qu'il y avait encore délestage et l'électricité n'alimentait plus les appareils de conditionnement d'air. Par conséquent, dans le bureau, il faisait une chaleur insupportable. Pour créer un petit courant d'air, les portes-fenêtres donnant sur un balcon étaient grandes ouvertes, et on pouvait entendre en contrepoint le brouhaha du chassé-croisé des automobiles, le chant persistant des klaxons, la polyphonie des voix du peuple de Kin' qui, à tout moment, plane sur l'immense métropole.

85. Au Congo : individu sans consistance, sans âme.

86. Région comprise entre le fleuve Congo et la rivière Kasai.

87. Allusion à une légende tenace concernant les Mongo.

VIII

Dragon éternel 永存的龙

Isookanga avait terminé sa tournée. Il déposa sa boîte de frigolite au Grand Marché et passa chez le Vieux Tshitshi, avenue du Commerce.

— Bonjour, Vieux. Zhang Xia n'est pas là ?

— Il arrive, il est parti au cybercafé.

— Au cyber ? Mais il devait m'attendre, j'ai ce qu'il faut, là.

— Il est parti relever des courriels. Il a beaucoup trop pensé à sa femme et à son fils, ces jours-ci. Assieds-toi.

La journée s'achevait, l'animation dans les rues et les magasins s'amenuisait progressivement. Les sentinelles de nuit avaient pris possession des perrons des commerces, déjà fermés ou en cours de fermeture. Le soir, le centre perdait de son foisonnement au profit des quartiers plus éloignés de la ville. Le peuple n'habitait pas de ce côté-ci, le quartier était réservé aux nantis et à ceux qui ne se souciaient pas des règles, qui vivaient dans la marge, tels les délaissés de la communauté des shégués.

Zhang Xia fit son apparition.

— Ça va ? lui demanda Isookanga.

— Je ne sais pas.

Le jeune Chinois avait l'air encore plus morose que d'habitude. Il tendit à son ami une feuille de papier.

— Lis.

— Je ne suis pas encore sinologue, mon frère, mais ça viendra.

— C'est un courriel de Gong Xiyan, ma femme. Elle écrit : *“Cher époux, Les jours passent. Je pense à toi. J'essaye de vivre avec le petit Zhang Yu qui te ressemble de plus en plus. Malgré ses rires, rien ne parvient à me consoler de ton absence. Mon travail me donne satisfaction et tout pourrait aller bien. Les jours sont longs, ils s'égrènent doucement*

comme le fil de la rivière Chang Jiang que je vois de la fenêtre de notre maison. Un monsieur est venu. Reviens, mon amour, reviens-nous vite. Gong Xiyan”

— Et alors ?

— Tu ne sens pas quelque chose d'inquiétant, dans ce message ?

— Écoute, Zhang Xia, je sais que tu penses à ta femme et à ton enfant sans arrêt, mais tu es là pour bosser, mon vieux. Si tu veux un jour pouvoir rentrer en Chine, tu ferais mieux de ne pas te faire du mouron à tout moment. Tout va bien pour les tiens, tu n'as pas de souci à te faire.

*

En effet à première vue il n'y avait pas lieu de s'inquiéter pour Gong Xiyan et son petit garçon. Comme chaque jour, le paysage devant la fenêtre de leur appartement ne variait que peu. Du haut de la colline où ils habitaient, malgré les nuages de poussière soulevés par des engins de terrassement, on pouvait voir au loin le chantier d'un gigantesque pont dominé de grues se succédant, à espaces réguliers, comme des robots – les bras tendus – jusqu'à une courbe de la rivière Chang Jiang qui transparaissait à travers le brouillard grâce aux reflets scintillant à sa surface. Et plus loin encore, sous un ciel lourd et sépia, les immeubles titanesques de la ville de Chongqing, sabrée par le soleil achevant sa course, se profilaient dans un halo cuivre doré. La métropole s'élevait, imposante, glorieuse ; structure autonome, tel un socle dans la province inaccessible et escarpée du Sichuan.

L'homme parlait posément, presque en chuchotant. Les verres de ses lunettes cachaient le fond de son regard mais son sourire semblait affable. Une raie sur le côté lui donnait un air d'étudiant sage. Gong Xiyan était assise dans le canapé de son modeste salon, lui juste au bord d'un fauteuil, légèrement penché vers elle ; leurs genoux auraient pu se toucher. Son costume gris, sobre, un peu trop long aux manches, tentait vainement d'affiner sa corpulence râblée de paysan des montagnes. Après avoir exhibé sa carte, le directeur de la police Wang Lideng avait décliné l'offre d'un thé mais avait gardé un ton courtois.

— Votre mari est au Congo, vous dites ?

— Depuis plus d'un an, maintenant.

— Bien. Mais nous, nous croyons savoir qu'il était en Chine il n'y a pas longtemps. Vous connaissez la société Dragon éternel ?

Gong Xiyan tourna la tête vers le policier et répondit :

— Non, monsieur le directeur.

L'homme hocha la tête, sembla réfléchir quelques instants puis prévint :

— Madame, vous dites ne pas connaître Dragon éternel, pourtant votre mari était à la tête de cette entreprise. On retrouve la trace de plusieurs passages en Chine il y a peu.

— Je ne peux rien vous dire de plus, il n'est plus ici et je ne l'ai pas vu depuis longtemps.

— Que savez-vous d'un certain Liu Kai ?

À nouveau, Gong Xiyan posa le regard sur le directeur Wang Lideng. Les yeux de la jeune femme voyaient, mais son esprit était comme occupé à des kilomètres, loin de tout. Le policier confronté à cette intangibilité ne sut plus à quoi ancrer sa pensée, et se retrouva brusquement ailleurs, comme Gong Xiyan. Il continua à la fixer un moment, puis s'ébroua comme le taureau ébloui par la clarté soudaine de l'arène. Il se leva, prit une photo dans un cadre posé sur le meuble bas soutenant le téléviseur. Elle représentait Gong Xiyan et Zhang Xia le jour de leur mariage.

— Vous êtes mariés depuis quand ?

— Depuis quatre ans bientôt.

Il prit une autre photo, un portrait de Gong Xiyan cette fois. Il le regarda longuement avant de demander :

— Avez-vous des preuves de sa présence constante au Congo depuis qu'il a quitté la Chine ?

— Je ne sais pas, je vais voir si je peux réunir des éléments pour vous d'ici quelques jours. Il faut que je cherche.

Le directeur Wang Lideng contemplait toujours le cliché. Il finit par le reposer.

— Je dois vous laisser, maintenant.

Devant la porte, il se courba avec respect, se déplia et ajouta avec un sourire :

— Ce fut un plaisir de faire votre connaissance.

Elle referma la porte derrière lui.

Gong Xiyan avait été troublée par la présence de l'hôte surprise. Pour se recentrer, elle s'assit à la table de la salle à manger pour reprendre son travail qui consistait à enfiler des perles naturelles en les assemblant selon des schémas géométriques. Elle ne commença cependant pas tout de suite. Que se passait-il avec Zhang Xia ? Il avait pourtant l'habitude de tout lui dire. Elle ne comprenait pas ces questions, ni quel délit aurait pu commettre son mari pour justifier la visite d'un personnage tel que le directeur général de la Sécurité publique. Et comment Zhang Xia, de simple employé, aurait-il pu devenir administrateur de cette société Dragon éternel ? Elle ne savait pas grand-chose de M. Liu Kaï, sinon que c'était lui qui le premier lui avait confié un poste à responsabilité. Il en avait fait son contremaître. Zhang Xia était un travailleur courageux et discipliné, et M. Liu l'avait choisi pour l'accompagner en Afrique, dans un pays appelé Congo. Cela faisait près d'un an maintenant qu'ils avaient quitté Chongqing. Et quatre ans qu'ils étaient mariés. Ils avaient fait du chemin ensemble. Il était doux, Zhang Xia. Tous deux provenaient du nord du Sichuan. Ils s'étaient rencontrés pendant leur période d'errance, lorsque l'on débarque de la campagne et qu'on se retrouve sans logis ni travail, à devoir affronter la ville. Ils avaient pu par la suite enchaîner les petits boulots, ce n'était pas ça qui manquait : les immeubles poussaient comme des champignons. Mais c'est seulement à partir du moment où Zhang Xia avait rencontré M. Liu Kaï que la précarité avait cessé et qu'ils avaient pu louer un petit appartement aux confins de la ville. Ils s'étaient mariés et, l'année d'après, Gong Xiyan mettait au monde Zhang Yu.

Chaque semaine, elle attendait les messages de son bien-aimé. Il lui écrivait toujours que tout allait bien, mais aujourd'hui elle se rendait compte qu'il lui avait peut-être caché certaines choses. À moins que tout ceci ne soit qu'un malentendu. Le directeur avait semblé la croire quand elle avait dit qu'elle ne savait rien. De toute façon, il était important pour elle de garder la tête froide, elle avait un enfant à élever, un travail à accomplir. Gong Xiyan recevait d'un client des perles de toutes les couleurs qu'elle devait assembler selon un modèle préétabli. Les motifs ainsi réalisés étaient ensuite montés en ceintures de mariage et exportés vers des pays arabes. Elle cousait aussi des

cauris en plastique sur des petits carrés de cuir pour fabriquer des colifichets destinés aux touristes du Burkina-Faso et du Sénégal. Ce travail ne rapportait pas beaucoup mais il lui convenait parfaitement, il lui permettait de fuir son quotidien empli de cette attente interminable.

Elle resta les bras ballants encore un moment puis son regard accrocha l'horloge suspendue au-dessus de la porte de la cuisine. Il était temps d'aller chercher son fils à la maternelle. Elle prit une légère veste pendue à sa chaise et sortit, la tête pleine de questions. Elle ne se séparerait plus jamais de Zhang Xia, se promit-elle, c'était trop douloureux. Dehors, elle descendit les quelques marches qu'il fallait emprunter pour pouvoir rejoindre la route en contrebas. Déjà l'absence, et maintenant cette histoire de société, de sa prétendue présence en Chine, c'en était trop pour elle. Zhang Xia n'était pas un criminel, cette affaire serait bientôt éclaircie. Le directeur Wang Lideng avait l'air compréhensif mais elle espérait qu'elle n'aurait plus à le revoir. Un bus arrivait. Elle leva le bras, le chauffeur tarda à s'arrêter et Gong Xiyan dut hâter le pas jusqu'aux portières du véhicule qui attendait, le moteur ronronnant patiemment.

Le directeur Wang Lideng était assis à son poste, dans le gratte-ciel du Bureau de la Sécurité publique de la ville de Chongqing déserté des trois quarts de son personnel. Wang préférait cette atmosphère à toute autre, au calme, il pouvait réfléchir sans être interrompu à tout moment par le téléphone ou par les nombreux visiteurs qu'il fallait satisfaire quand ils le sollicitaient pour une analyse, une lecture de rapport, une signature. Il aimait ce moment juste avant la nuit : la lumière qui filtrait à l'horizontale à travers la large baie vitrée ; ce panorama composé d'une succession d'immeubles bardés d'antennes de télécommunication, crachant des jets de vapeur ; ces façades, hautes comme des montagnes, quadrillées de verre et de métal ; au loin, cette teinte rouille qui couvrait tous les édifices, échafaudages, citernes, cheminées ; et puis aussi cette poussière de ciment dont on pouvait voir les particules saturer l'atmosphère, étouffer la ville, comme le ferait le voile d'une maîtresse trop jalouse. Il adorait cela, le directeur, c'était le décor de la Chine qu'il voulait contribuer à bâtir. Au-dessus du paysage, à la hauteur où il était assis, se trouvait le ciel

qui avait juste fini de flamboyer. Certains nuages vers l'ouest en gardaient encore quelques flammes mais la tonalité dominante était un bleu sombre. En levant le regard plus haut encore, on apercevait les étoiles qui, une à une, commençaient à revêtir leurs robes du soir faites de pierres précieuses pour signifier que, quoi que l'on fasse, l'univers, lui, approuverait toujours tout, et sans restriction ; cela participait simplement du cours des choses.

Le directeur travaillait douze heures par jour, au moins. Cela ne le gênait pas et c'était indispensable à la bonne marche de la cité qui prenait de l'importance dans la hiérarchie des villes de la République populaire de Chine. Ce rayonnement d'ailleurs n'aurait pu exister sans lui. Sans lui et surtout sans le nouveau gouverneur, Bo Fanxi, cet essor n'aurait pas eu lieu ou pas de cette façon. Avant d'être propulsé dans la province, l'homme siégeait déjà dans les plus hautes instances du Parti communiste chinois. Il avait été nommé peu de temps auparavant à la tête du Sichuan et, depuis, n'avait pas cessé d'accumuler les succès. Ensemble, une fois Wang Lideng devenu le patron de la police, ils avaient commencé par faire baisser de façon drastique la criminalité dans la ville. Auparavant c'était un peu n'importe quoi, et le crime trop bien organisé faisait fuir les gros investisseurs. Les triades prospéraient avec la complicité de membres de la police et de politiciens haut placés. À cette époque, les chantiers poussaient n'importe où et n'importe comment, il suffisait de savoir qui arroser, autorisations et licences étaient à portée de main. Des pans entiers de la ville étaient contaminés par la corruption. Mais tout cela était fini, le gouverneur et lui y avaient mis bon ordre.

Cela n'avait pas été simple mais, dès que Bo Fanxi s'était installé, il avait aussitôt convoqué Wang Lideng un soir très tard. Il avait été sincère avec lui et lui avait révélé que depuis quelque temps il étudiait attentivement son dossier. Il avait remarqué que, de tous les haut gradés de la police, il possédait le palmarès le plus impressionnant en termes d'affaires résolues. En menant ses recherches, le gouverneur avait vite noté que, paradoxalement, ses dossiers étaient aussi ceux qui étaient le plus souvent classés à la verticale ou qui, s'ils débouchaient au parquet, finissaient presque toujours par un non-lieu. Ou il y avait incompétence de sa part, ou il y avait des gens qui

pratiquaient le sabotage. Le nouveau gouverneur penchait plutôt pour la seconde hypothèse. Ce n'était pas tout. L'examen de sa carrière indiquait qu'il avait gravi des échelons, certes, mais moins rapidement et moins efficacement que nombre de ses collègues. Cela faisait effectivement quelques années, avait admis Wang Lideng en son for intérieur, qu'il stagnait au même poste sans se plaindre. Le gouverneur avait ajouté que, selon lui, c'était une question de jalousie. La lumière était volontairement discrète et feutrée dans le bureau. Elle se reflétait sur les lambris couvrant les murs, sur les quelques tableaux de facture moderne et sur les meubles avant-gardistes, mais venait à peine lécher les visages des deux protagonistes assis dans la pénombre. De temps à autre un minuscule éclair blanc fusait de la surface des verres des lunettes de Wang, mais il n'allait pas loin, il restait dans un cercle restreint, fermé.

Puis le gouverneur s'était fait plus amical :

— Sincèrement que pensez-vous de l'organisation de la Sécurité publique dans cette ville ?

On marchait sur des œufs, là. Wang Lideng avait hésité à répondre. Pour avoir ressenti au cours de sa carrière qu'il avait constamment affaire à des envieux, il avait toujours évité de s'exposer inutilement, en débitant n'importe quoi. Il s'était dit à cet instant que pour une fois il devait prendre un risque. Se trouver face à l'homme le plus puissant de la province limitait en quelque sorte ce risque puisque sa réponse – qu'il dise la vérité ou pas – passerait ou casserait, mais il n'y aurait pas de juste milieu. L'entretien mené dans une semi-obscurité laissait penser qu'il régnait de la confiance entre eux. Telle celle que l'on peut s'accorder entre conjurés par exemple. Wang Lideng avait décidé de se lancer.

— Monsieur le gouverneur, il n'est pas dans mes habitudes de formuler des critiques au sujet des services ou du fonctionnement de mon administration mais, pour vous dire la vérité, ce n'est pas terrible. Mais qui pourrait faire mieux dans l'état actuel des choses ?

— L'état actuel des choses Je m'attendais à une réponse semblable et je vous remercie de votre franchise, commissaire. Dans un futur proche j'aurai besoin de quelqu'un sur qui compter. Je crois que j'ai eu raison de faire appel à vous.

Les deux hommes s'étaient alors mis à dire du mal du directeur général du Bureau de la Sécurité publique. Leurs critiques s'adressaient davantage à l'individu qu'au responsable d'un rouage essentiel de l'État. À la suite de quoi Wang Lideng avait avoué au gouverneur qu'il possédait des dossiers sur à peu près tout le monde, dont le chef suprême de la Police. À partir de là, c'était facile. Dans la matière accumulée depuis des années par le commissaire Wang, il existait une vidéo représentant l'infortuné directeur en compagnie d'une fille de dix-sept ans tout au plus, autant dire le scénario complet d'un scandale d'ordre sexuel de nature à défrayer la chronique d'un pays possédant à lui seul plus d'un milliard de téléspectateurs potentiels. Parce que, pour mettre en place une nouvelle stratégie de sécurité dans la ville, il fallait impérativement couper la tête du service afférent pour pouvoir, sans trop faire jaser, en placer une nouvelle, mieux adaptée au contexte présent et surtout plus fiable. Il ne fut pas nécessaire d'exhiber les prouesses amoureuses du directeur général auprès des trois cents millions de foyers possédant un téléviseur ; il ne tarda pas à implorer de lui-même, comme un écran ancien modèle. Après lui, Wang Lideng décapita au sabre les sommets de l'administration, de la justice, des entreprises, en les confondant dans des affaires plus ignominieuses les unes que les autres. Enfin les triades ne bénéficiaient plus de la protection qui leur avait longtemps été assurée et on put organiser un des procès les plus retentissants qui se fût déroulé en République populaire de Chine depuis la comparution publique de l'ignoble Bande des quatre. La renommée du gouverneur et du nouveau directeur de la police fit le tour du pays et, grâce à la liberté d'expression et d'information garantie par la constitution, les infos sur leurs exploits à Chongqing et dans le Sichuan furent diffusées par près de quatre cents chaînes de télévision, par plus de deux mille journaux qui distribuaient cent millions d'exemplaires chaque jour, par trois cents stations de radio, par l'agence Xinhua et sa centaine d'antennes, par les sites web, les blogs, les trois mille chaînes numériques, par des milliers de tonnes de revues, par CCTV 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, etc., relayées en direct par Fox News, là-bas aux States, puis dans plein d'autres bleds du monde. Du Heilongjiang au Yunan et du Xingjiang au Jiang-Su, en passant par le

Qinghai, Hong Kong et Taïwan, on ne parlait plus que de la plus gigantesque opération coup de poing qui ait jamais été menée à l'intérieur et même à l'extérieur de la Grande Muraille, vers la région autonome du Tibet ou aux limites septentrionales de l'archipel captif de Diaoyu.

Malgré les victoires accumulées, le directeur du Bureau de la Sécurité publique Wang Lideng n'avait à aucun moment perdu la tête. Il avait toujours su garder son sang-froid, conscient de la fragilité de la condition humaine. Jusqu'à cette affaire Dragon éternel. Un sentiment étrange l'avait saisi dès qu'il avait soulevé la couverture en carton du dossier car au verso se trouvaient épinglées les photographies de Liu Kai, de Zhang Xia et de Gong Xiyan. Il avait tout de suite été attiré par le cliché du visage de la jeune femme. Il était resté de très longues minutes absorbé par l'expression de douce mélancolie qui émanait de ses traits. Il savait que, par définition, une photo n'était qu'un instantané de la vie mais une expression ne naissait pas de rien. Et il lisait là, dans ces yeux, cette sorte de tristesse provoquée par ce que le destin peut parfois réserver à un être. Il l'avait vue sur le visage de l'actrice Gong Li, versant des larmes, en plan large, dans le fabuleux film de Zhang Yimou *La Cité interdite*, et cette femme, Gong Xiyan, possédait les mêmes traits – exactement – que la comédienne tant adulée. De toutes deux émanait la même lumière. Wang Lideng en était resté prostré. Un désir ardent l'avait poussé à aller la voir lui-même. Il ne chargerait personne de cette enquête. Il se devait de l'approcher. Elle possédait ces mêmes pommettes hautes, fières, cette chevelure mystérieuse qui dessinait une ombre sur ses tempes, cette lèvre inférieure charnue, désabusée, capable d'ensorceler et de contenir les émotions les plus brûlantes, ces sourcils droits, stricts, et ces yeux. L'intuition de Wang s'était avérée exacte lorsqu'il avait eu la femme près de lui, dans le petit salon, car elle aussi ne faisait qu'effleurer du regard son interlocuteur, par pudeur certainement, comme si elle savait sa capacité à calciner les âmes. Il y avait tellement de fièvre en elle, visible à ce lac limpide, au bord des paupières, dans lequel Wang avait ressenti le désir de se noyer pour ne plus ressentir cette douleur battant comme un pouls, à cause de son membre devenu plus dur que le huaimu⁸⁸. Depuis, sans relâche, la

sensation se renouvelait à chaque fois que, derrière les verres de ses lunettes, il se mettait à penser à la très belle et tourmentée Gong Xiyan.

88. Acacia de Chine, très dur et solide.

IX

Compromissions

连累

Décidément, le soleil frappait bien trop fort et, à parcourir la ville dans tous les sens, il arrivait un moment où on éprouvait le besoin de se reposer, de préférence à l'ombre, une boisson fraîche à la main. Isookanga avait emprunté l'avenue Tombalbaye et s'était rendu au bureau de Kiro Bizimungu dans l'immeuble abritant l'Office de préservation du parc national de la Salonga. Le soldat Bosco l'avait introduit auprès de son commandant.

— Content de te revoir, cher compatriote. – C'est en ces termes que l'avait accueilli l'ancien rebelle. – Tu vas bien ? avait-il poursuivi, après avoir envoyé le garde du corps acheter un Fanta et une bière.

— Pas mal, avait répliqué Isookanga en prenant place.

— C'est bien que tu sois passé. J'ai beaucoup réfléchi, depuis la fois dernière, à ces technologies ancestrales dont tu m'as parlé. C'est vrai, que vos praticiens savent comment guérir un arbre malade ?

— Absolument. Et, de la même façon qu'ils guérissent les arbres, ils peuvent soigner les os humains : ils les réparent quand ils sont cassés, ils les redressent lorsqu'ils sont courbés.

— Tu as déjà vu faire ça ?

— Bien sûr.

— Donc, petit, si ces gens-là peuvent soigner un arbre, ils doivent aussi pouvoir le rendre malade.

— Je ne crois pas, Vieux. Mon oncle Lomama ne connaît qu'une chose : la forêt. Et il sait tout ce qu'il faut savoir pour l'aider à prospérer et la rendre indéracinable. Il est capable de faire pleuvoir là où c'est nécessaire pour faire pousser de la végétation. C'est un faiseur de pluie, il sait jongler avec les strato-nimbus comme personne, Vieux.

Bizimungu pencha le buste, engageant la confiance.

— Dis-moi, avec des substances, on pourrait pas arriver à déterminer la nature d'un sol, pour savoir s'il y a quelque chose du genre coltan, diamant ? Tu sais, on ferait comme on fait pour tester l'or. On prend une pierre de la Salonga, on frotte sur un bout de métal, on met en contact avec une des substances que ton oncle connaît, et on regarde si ça change de couleur. Y a pas moyen ?

— Je ne sais pas, vieux, il faut que je me renseigne.

À ce moment, la porte s'ouvrit sur Bosco et les boissons rafraîchissantes. Il les décapsula avec les dents, les posa sur la table, s'éclipsa sans un mot, le regard sombre, impassible comme s'il était fait de cobalt. Isookanga but une gorgée à même le goulot. Kiro vida son verre d'un trait et s'en servit un autre.

— Petit, c'est difficile dit-il en secouant la tête. Mais si tes vieux sont capables de choses pareilles, pourquoi on les appelle pas pour replanter des arbres au Tchad, par exemple, ou chez les Saoudiens ? ils se feraient beaucoup d'argent.

— Heureusement que personne ne les écoute. Vous imaginez ? J'en ai vu qui pouvaient déplacer des essaims et envoyer des colonies d'abeilles polliniser des territoires entiers.

— J'ai entendu parler de cela, intervint l'ex-rebelle, du dépit dans la voix. Au début de la guerre, quand on portait la marque RCD89, des camarades de combats sont restés bloqués à Kabinda dans le Kasai pendant des mois, harcelés par des abeilles du matin au soir. Leur tirer dessus ne servait à rien, elles prenaient les balles pour des cousins venus jouer.

Bizimungu eut un gloussement.

— On n'a jamais pu prendre Mbuji-Mayi et ses diamants. On a tout tenté, on a dû renoncer. C'était vos chefs, les responsables ? Dis donc, c'est des grands sorciers !

— Évidemment. Vieux, si je pouvais t'aider à nous débarrasser de tous ces arbres, je le ferais. Même à moi, ils ne m'ont pas appris comment casser cet écosystème. J'ai été initié en tant que futur chef mais ma formation n'a pas été complète. Si au moins on m'avait enseigné à repérer le pétrole, le diamant, la cassitérite, là je me serais senti comme un véritable potentat, puissant, tourné vers l'avenir. Je suis obligé de me contenter de ça, dit Isookanga, braquant son pouce

derrière lui, désignant vaguement les posters. Avec *Raging Trade*, en tout cas, il n'y a pas tous ces problèmes, on fait comme on veut.

— *Raging Trade* ? C'est quoi ?

— C'est un video game pour mettre la main sur des matières premières, Vieux. Et ça se passe au *Gondavanaland*.

— C'est quoi, ce pays pourri ?

— C'est le Gondwana, Vieux. Comme à l'époque, lorsqu'il y avait encore la Pangée, dans le protozoïque. L'Amérique du Sud, l'Afrique, l'Inde, l'Australie, le tout en bloc ; les minerais, quoi.

— Comment tu connais ce jeu, toi ?

— C'est normal, je suis un mondialiste. Tout ce qui concerne les mines, le pétrole, m'intéresse. Déjà là-bas, au village, j'avais l'ordinateur portable. C'est là que j'ai appris. Il est diabolique. On est nombreux à jouer dans le monde, et pour l'instant je contrôle presque la situation.

En effet, Isookanga, sous le label *Congo Bololo*, savait maintenant comment *American Diggers* augmentait ses points. C'était la *GGAP*, *Skulls and Bones Mining Fields* et *Kannibal Dawa* qui lui en filaient en douce. Tous trois avaient réussi à ouvrir des comptes secrets où ils stockaient ce qu'ils voulaient : points, vouchers sur des armes, sociétés offshore. *Congo Bololo* avait estimé qu'il était temps de briser certaines de ces ententes. Grâce à son armement sophistiqué, il avait réussi à repousser *Skulls and Bones* dans la même zone que la *Goldberg & Gils Atomic Project*. Du coup, leur alliance avait volé en éclats de façon sanglante. Le coin où ils avaient dû rassembler leurs troupes regorgeait d'or, de diamants et de cobalt. Ce qui devait arriver était arrivé. Ils avaient commencé à se tirer dessus pour le contrôle des richesses. De loin, *Congo Bololo* avait assisté au carnage en ricanant.

— Vieux, dans ce jeu, je suis un raider. J'avais laminé tout le monde dernièrement, mais il y en a un, *Kannibal Dawa*, qui a méchamment repris du poil de la bête malgré les pertes que je lui ai fait subir. Il a exercé un lobbying crapuleux, et maintenant il a obtenu un siège de membre non permanent au conseil de sécurité de l'ONU. Là, il peut tout faire. Il peut acquérir des armes à l'uranium appauvri au prix du marché, commander des photos satellites, se fabriquer un Dôme d'acier s'il en a envie, mais surtout il peut influencer des résolutions.

D'après ce que j'ai lu sur mon écran la dernière fois que je l'ai eu devant les yeux, *Congo Bololo* venait d'écoper d'un embargo sur les armes à cause de ce salaud de *Kannibal Dawa*. On me reproche de recruter des femmes pour combattre. Tu te rends compte de l'injustice, Vieux.

— En effet, Petit, tu es dans la merde.

— Ne t'en fais pas pour moi, Vieux, je n'ai pas encore dit mon dernier mot, j'ai toujours un arsenal d'armes furtives cachées un peu partout et je compte m'en servir, je vais leur mettre la pression.

— Bon. Courage, Petit. Je dois bouger maintenant, je vais manger un peu. Passe me voir. La Salonga, c'est chez toi, même si c'est moi qui contrôle.

Bizimungu se fendit d'un rire sans éclat. Isookanga vida le restant de sa bouteille, se leva et se dirigea vers la porte.

— À bientôt, Vieux. Comme tu sais, je continue à réfléchir aux matières premières.

Et il se retrouva dans la rue.

— Monsieur Isookanga !

Le jeune Ekonda n'eut pas le temps de se retourner qu'Aude Martin l'entourait déjà de ses bras veloutés.

— Comment allez-vous ?

— Je suis si heureuse de vous avoir rencontré. Ma recherche est terminée et j'aurais aimé qu'on se revoie avant mon départ. Passez me prendre ce soir, si vous pouvez, on ira prendre un verre. Je suis toujours avenue de la Libération.

— J'essaierai.

— Promettez que vous viendrez, j'y tiens.

— D'accord, vous me verrez. Je dois y aller maintenant. À bientôt.

— À très bientôt, répondit Aude Martin, un peu oppressée.

Elle quitta le jeune Pygmée, la mine extasiée, la démarche aérienne.

Il devait être environ 14 heures et Waldemar Mirnas était attablé, seul, au restaurant Inzia situé dans le quartier ombragé de la Gombe. Sous la vaste paillote, la clientèle nombreuse était composée de Congolais et d'Occidentaux, pour la plupart spécialisés dans la culture, l'humanitaire ou la résolution des conflits – des matières qui, semble-t-il, n'étaient pas pratiquées comme il fallait par les populations

autochtones. En conséquence, la communauté internationale s'était mobilisée et avait diligenté des cohortes entières d'experts afin de pallier ces lacunes graves. En ce qui concernait la culture, des jeunes gens étaient venus manipuler toutes sortes de projets, de la musique au théâtre, des arts graphiques à la danse, dans le but à la fois de promouvoir et de confisquer des battements de cœur, des scansions originelles, des pantomimes ancestrales et des riffs de satonge⁹⁰, afin d'augmenter les perspectives et les chiffres d'affaires d'organisations subventionnées, d'artistes estampillés contemporains, de labels confidentiels et africanistes. Les humanitaires dans leurs véhicules immaculés, pour propager la sainteté autour de la latitude 0, distribuaient dans le pays des rations de biscuits sacralisés et tentaient de reconforter des âmes à genoux en débitant des dogmes appris par cœur dans les facultés de sciences humaines de l'hémisphère nord du globe. Les préposés à la résolution des conflits, quant à eux, s'efforçaient, plutôt que de faire taire les calibres, d'identifier les acronymes représentés à l'est du pays – RCD, CNDP, FDLR, FNL, etc. –, leurs regards d'observateurs fixés sur une ligne indiquée par une résolution incontournable de l'Organisation des Nations unies.

Le personnel du restaurant, habillé de noir, allait de table en table, y déposant du malangwa à l'oseille, du fumbwa, du lituma⁹¹, de la patate douce frite, du poisson-chat dans de la feuille de banane, de la tortue à la graine de courge. Les consommateurs semblaient apprécier leurs plats : le cliquetis des couverts, accompagné d'un joyeux murmure, planait au-dessus des convives. Waldemar Mirnas appréciait la cuisine locale et venait de temps en temps manger là. Il aimait les saveurs qu'il y avait découvertes, si différentes de celles de chez lui, à Vilnius.

L'officier avait intégré les Forces armées lituaniennes à leur création, plus de dix ans auparavant, après la séparation d'avec le bloc soviétique qui n'avait pas été sans mal. Muni d'un diplôme d'ingénieur, il avait été incorporé comme sous-lieutenant, avait gravi les échelons jusqu'au grade de major et se retrouvait maintenant coiffé du casque bleu de l'ONU en opération au Congo. Il avait débarqué là trois ans plus tôt et avait travaillé avec toutes sortes de contingents : des Sénégalais, des Marocains, des Pakistanais, des Ghanéens, des

Français... La tâche n'était pas de tout repos. Il devait s'interposer, négocier, ouvrir le feu si nécessaire. Avec le temps, tout cela était devenu bien fastidieux.

Pourtant il ne se lassait pas de ce pays, le soleil qui régnait en permanence y était pour quelque chose. La grisaille de Vilnius, les très basses températures en hiver, la boue qui salissait le paysage pendant le dégel ne représentaient plus une obligation à vie, avait conclu Mirnas en arrivant ici. Il était le seul officier lituanien au sein de la MONUCC – la mission de l'ONU pour la Consolidation du Congo. Il avait séjourné en Afghanistan pour le compte de l'OTAN et n'avait pas vraiment aimé. La chaleur insupportable en été, le froid presque lituanien les nuits d'hiver, les types et les véhicules bourrés d'explosifs qui pouvaient déflager à n'importe quel moment, et surtout les talibans, si difficiles à identifier et qui ressemblaient comme des gouttes d'eau à monsieur tout le monde. On tournait facilement paranoïaque, là-bas. Le Kivu, où il avait été affecté ensuite, ne valait pas mieux, mais le climat y était plus agréable et le pays des Pachtounes ne recelait pas de coltan, de cassitérite ou de diamants. L'Afghanistan, c'était bon pour les ploucs. Au Congo, au moins, tout était possible, même changer de vie et de climat, si l'on faisait un petit effort. Il suffisait de se baisser pour rafler la mise et se casser sous des cieux vraiment plus cléments, comme ceux de Kuala-Lumpur ou de Phuket par exemple ; là où la vision de carte postale pouvait cacher des choses bien plus intenses qu'il n'y paraissait. Et c'était précisément au Congo que Waldemar Mirnas avait fait connaissance avec l'intensité, et paradoxalement pas sur un champ de bataille, comme on aurait pu le croire, mais plus prosaïquement en errant dans les rues de Kinshasa la nuit quand, roulant aux alentours du Grand Marché, il avait aperçu pour la première fois ces gamines aux postérieurs minuscules outrageusement cambrés. Des petites vulgaires jusqu'à l'indécence, n'ayant peur de rien. Un soir, il avait découvert dans l'ombre Shasha la Jactance, l'enfant-putain, et à partir de là son sang n'avait plus arrêté de bouillir dans ses veines, particulièrement dans celles irriguant sa tête.

Le Kivu représentait la violence mais aussi la richesse à profusion. Jusqu'à cet incident à Kamituga. Une section qu'il commandait était

tombée dans une embuscade sur un site minier et ses membres avaient été massacrés. Que faisaient-ils là ? s'étaient demandés des fonctionnaires de l'ONU à New York – d'autant plus que, grâce à leurs téléphones satellitaires, le massacre avait été suivi en direct dans les bureaux de Millenium Plaza situés au bord de l'East River, entre la First et Roosevelt Drive. On n'avait apparemment pas encore identifié les auteurs de l'attaque, et on recherchait toujours le mobile du crime. Les groupes armés proliféraient dans le coin et les investigations se heurtaient à des difficultés de toutes sortes, vu la nébulosité de la situation dans cette partie du monde. Avec ces six victimes qu'on avait entendues agoniser en temps réel en plein Manhattan, le commandement du major Mirnas avait été mis en cause. Pour ne pas créer trop de remous, il avait été rappelé à Kinshasa et promu à d'autres tâches. Dorénavant il s'occupait de logistique, un poste beaucoup plus peinard au regard de ses capacités. Envoyer de l'armement et des munitions aux troupes de la MONUC sur le front faisait partie de ses nouvelles attributions.

Mais depuis ces fameux accords de paix les ennemis contre lesquels il s'était battu se promenaient en costume dans la ville et le Lituanien avait du mal à faire abstraction des événements qui s'étaient déroulés dans le carré de Kamituga. L'homme croisait de temps en temps des seigneurs de guerre affichant le plus souvent un sourire narquois. Alors que, la tête dans son assiette, il enfournait une bouchée de poisson-capitaine sauce tomate, quelqu'un, d'un doigt dur comme un bois tropical, lui tapota l'épaule en prononçant :

— Comment allez-vous, major ? Ça fait longtemps.

Kiro Bizimungu se dressait de toute sa stature devant la table de Mirnas.

— Je peux ?

Et il prit place en faisant signe à l'un des serveurs. Waldemar Mirnas fronça les sourcils. Si les rebelles recyclés grouillaient en ville, le dernier qu'il aurait voulu rencontrer était de toute évidence le sanguinaire commandant Kobra Zulu. Le Lituanien afficha un sourire feint.

— Tiens, commandant. Je ne m'attendais pas à vous voir ici. Ça fait longtemps que vous êtes arrivé à Kin' ?

— Oui, quand même. Mais je ne sors pas beaucoup. Vous savez ce que c'est, il faut s'adapter, s'intégrer... mais j'aime assez la ville. Et vous, vous êtes de passage ?

— Non, j'ai été muté ici. J'ai eu un problème avec une de mes sections, j'ai perdu six hommes.

Devant le regard étonné de Kiro Bizimungu, Mirnas ajouta :

— Ne faites pas le surpris. Vous devriez être au courant, non ? Le type avec qui mes hommes ont eu maille à partir n'était-il pas un de vos commandants de secteur ?

Un garçon s'approcha et tendit la carte à Bizimungu.

— Pas la peine, lui dit-il, un poulet à la moambe⁹² et des plantains vertes à la vapeur, ça suffira. Merci. Et une bière.

À peine le serveur s'était éclipsé qu'il poursuivit :

— Évidemment que j'ai été mis au courant, c'est moi qui contrôlais ce territoire tout de même.

— Justement. – La voix de Mirnas était âpre d'une colère rentrée. – Et je doute fort que vous n'ayez rien à voir avec ce qui s'est passé.

— C'est vrai qu'on n'a pas encore eu le temps d'en parler mais avouez que c'était un peu de votre faute.

— Ma faute !

Le sang était monté au visage de l'officier.

— Moi, je ne sais rien, Dieu ma mère ! Mais d'après ce que j'ai entendu dire, les hommes étaient nerveux ce jour-là. La livraison n'avait pas été conforme. Ce n'est pas bien de votre part. Vous promettez ceci, vous apportez cela. Ils se sont sentis arnaqués, ils ont tiré. Et puis, vos hommes, ils n'ont pas su négocier comme il faut. Dans les cas difficiles, il faut se parler, on n'est pas entre animaux. Dites, j'ai appris que vous étiez dans la logistique, maintenant.

— Comment savez-vous cela ? demanda Mirnas, mal à l'aise.

— Nous avons des gens à tous les niveaux, vous le savez bien. Il paraît même que vous êtes chargé de la livraison des armes et des munitions pour le front.

— Laissez-moi tranquille, Bizimungu, vous m'avez déjà causé assez d'ennuis.

— Ne soyez pas comme ça, vous savez bien qu'on est liés, vous et moi. Nous sommes un peu comme des compagnons d'armes, non ?

Vous croyez quoi ? Que parce que je suis ici, à Kinshasa, là-bas dans la brousse on est au chômage technique ? Vous vous trompez. Tout ça, c'est les affaires. Quand on signe des accords de paix, on liquide tout, on dépose le bilan comme avec n'importe quelle société, ensuite on recrée le groupe armé mais avec un autre sigle ; c'est comme ça que fonctionne un système économique qui veut aller de l'avant. Nous, on aura toujours besoin de matériel pour bien faire notre travail, et les matières, là, j'en ai encore, je peux vous payer de la même façon qu'avant, il suffit de me le dire. Votre boulot, c'est expédier, non ? Un peu pour la MONUCC, un peu pour mes gars, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Écoutez, je ne veux plus avoir affaire à vous, suis-je assez clair ?

— Du calme, Mirnas, je ne veux que votre bien.

Le Lituanien était hors de lui mais il fit un effort pour ne rien laisser paraître. Il vida son verre de bière d'un trait, s'essuya la bouche du revers de la main, se pencha vers son interlocuteur.

— Il y a une enquête en cours, rétorqua Waldemar Mirnas. À votre place, je retournerais vite d'où je suis venu. Si vous croyez...

L'homme s'interrompit, fit une grimace.

— Qu'y a-t-il ? demanda Bizimungu.

— Rien, dit-il en se palpant l'abdomen. Si vous croyez pouvoir vous en tirer, poursuivit-il, vous faites erreur. Six casques bleus tués, c'est plus que l'ONU ne peut tolérer, et vous êtes pratiquement le seul sur la liste des suspects. Je ne sais pas où ils en sont avec leurs investigations mais je ne crois pas que, cette fois-ci, ils vont laisser faire.

— Je n'ai rien à voir avec votre histoire. D'ailleurs, le commandant de secteur, responsable de tout, est mort depuis longtemps – une grenade. Et n'essayez pas de m'impliquer parce que, si cela tourne mal pour moi, je ne pourrai rien garantir pour vous.

Waldemar Mirnas fixa l'ex-rebelle un moment puis enfila son béret bleu. Il se leva, s'appuya à la table, un peu las, se tenant toujours le ventre.

— Peut-être, mais personne ne pourra m'accuser d'un quelconque délit condamnable à La Haye. Vous avez entendu parler de la Cour pénale internationale, Bizimungu ?

Sur ces mots, l'officier s'éclipsa en tendant au passage des dollars au

serveur venu encaisser la note et apporter sa bière à l'ex-rebelle.

— Je vous fais signe bientôt, ajouta celui-ci avant que le casque bleu ne disparaisse.

En attendant son poulet, Kiro Bizimungu se mit à réfléchir, sirotant sa bière. "Il se rebiffe, se disait-il, et c'est normal, il est inquiet. Mais pourquoi ?" Kiro n'en voyait pas la raison. Jusqu'à présent, lui, ses hommes et tous les autres avaient foutu le bordel dans le pays et qu'était-il arrivé ? Rien. Depuis combien de temps massacraient-ils ? Qui, jamais, les en avait empêchés ? Tout le monde avait besoin de leurs services. Kiro, en ayant pratiqué ce business toutes ces années, connaissait la valeur et l'utilité de leur travail. Les multinationales n'avaient pas le choix. Les minerais dont elles avaient un grand besoin se trouvaient au Kivu et pas ailleurs ; lui et ses hommes contrôlaient la contrée, il fallait donc obligatoirement, à un moment ou à un autre, compter avec le commandant Kiro Bizimungu. Et ce n'était pas parce qu'il portait une cravate aujourd'hui qu'il fallait faire comme s'il n'existait pas. Le commandant Kobra Zulu, grâce à ses relais, connaissait la nouvelle affectation de Waldemar Mirnas. Ils avaient fait des affaires ensemble. En échange de minerai d'or ou de diamant, des casques bleus livraient de l'armement, des munitions, un peu de renseignement. C'était un échange de bons procédés et c'était tout, il n'y avait aucun mal à ça. Sauf qu'une des livraisons avait mal tourné. D'après ce qu'on lui avait dit, les soldats uruguayens qui en étaient chargés n'avaient pas fourni toute la marchandise et, au fil de la discussion, des coups de feu étaient partis et ça avait été le massacre. Bizimungu n'avait pas voulu cela. Ses hommes avaient eu un comportement logique, après tout. Côté caisses de munitions, pas de problème, mais sur les douze tireurs RPG7 commandés il en manquait quatre. Ne parlons même pas des roquettes qui allaient avec. Si les armes promises n'étaient pas là, elles étaient où, vendues à qui ? Certainement pas à des amis. On ne se faisait pas de cadeaux dans le coin. L'incident était arrivé, tant pis, ce n'était pas une raison pour que la terre s'arrête de tourner. À ce moment, un délicieux fumet précéda le serveur qui arrivait avec les plats et Kiro Bizimungu décida de penser à autre chose de plus agréable. Le cas Waldemar Mirnas serait examiné plus tard. Le poulet à la moambe, lui, n'avait rien à voir là-

dedans, et Kiro décida de s'en occuper sérieusement.

Comme promis, Isookanga alla ce soir-là chercher Aude Martin avenue de la Libération. Comptant sortir, il avait tenu à être élégant. Il portait son jean Superdry JPN ainsi qu'un tee-shirt Jimmy Choo où il était écrit : *This is not a Jimmy Choo & it's not available by H&M*. Son pendentif NY brillait sur sa poitrine et, sur le front, comme un bandeau, il arborait ses lunettes Dolce & Gabbana. Ils avaient marché dans les rues de Lingwala pour se retrouver dans un bar exigü où le décor n'avait aucune importance vu qu'on ne voyait pas les murs, il y faisait trop sombre. Dans ce genre de lieu, c'était surtout l'ouïe et les nerfs qui étaient sollicités. On n'y venait pas vraiment pour discuter, mais la jeune chercheuse s'efforçait de se faire comprendre malgré les guitares, la basse et la batterie de la musique de Wenge Musica et Werrason, le Roi de la Forêt. Les hommes et les femmes qui débordaient de la piste de danse se livraient à de violents mouvements du bassin projeté vers l'avant dans un rythme qui pulsait comme le flot sanguin d'un bipolaire en accès de crise. Isookanga et la jeune femme étaient assis sur une banquette et avaient commandé une bière chacun. Ils trinquèrent. À cause de la chaleur étouffante, ils vidèrent leur verre d'un trait et se resservirent tout de suite.

— Je me demande ce que feraient les Congolais sans leur musique, dit Aude Martin. C'est tout ce que vous avez, mais quelle richesse !

— Eboka, Motute ! Eboka, Motute⁹³ ! scandait de son côté Werrason.

Et les danseurs sur la piste se déchaînèrent encore davantage. La guitare cisailait les chairs, tentant d'influer sur le métabolisme de base et sur l'hémisphère du cerveau commandant la volonté. Sur la piste, tout le monde, les hanches libérées de toute entrave psychologique, se laissait aller à la musique, le visage impassible ou, au contraire, les yeux fermés, complètement transporté.

— C'est ma dernière nuit ici, s'époumonait Aude Martin pour se faire entendre. Je n'oublierai jamais ce séjour à Kinshasa. C'est grâce à vous, surtout, que j'ai pu découvrir la profondeur de ce continent.

— Comment ? répliqua Isookanga qui n'entendait pas grand-chose à cause de la bande à Werra.

Ils commandèrent encore des bières. Un grand gaillard, sombre

comme la nuit, tendit la main à Aude Martin et, d'autorité, l'entraîna sur la piste. Son bassin, avec impudence, à grands coups puissants – mais maîtrisés – cognait contre celui de la jeune chercheuse. Elle ondulait comme un naja, les bras au-dessus de la tête, les yeux clos, extatique. Autour d'elle, elle sentait de l'électricité qui dans un premier temps lui fit peur, mais les corps musculeux autour d'elle ne lui laissèrent pas l'alternative de se dérober à leur insistance. Les odeurs d'aisselles qui la cernaient commençaient à lui faire tourner la tête comme des phéromones. Les femmes présentes lui montrèrent l'exemple en frottant de façon répétée leurs croupes et leurs pubis sur des sexes durs, ne semblant pas impressionnées ; on se serait cru dans un roman de Mabankou. Aude se lâcha et, de tous côtés, elle sentit des chairs brûlantes, des muscles noueux, des déplacements de fluides, de l'intransigeance dans les regards, des souffles dans son cou et sur sa nuque. À un moment, dans un tourbillon, elle n'en put plus et se laissa tomber sur la banquette, ne sachant même plus ce qui l'avait entraînée sur la piste. Elle vida son verre, le reposa en le claquant sur la tablette, repoussa une longue mèche qui lui couvrait l'œil.

— Mon Dieu, je n'ai jamais ressenti une telle violence. Tous ces hommes ! Même dans la danse, il y a comme une souffrance rentrée en eux. On devine qu'une colère pourrait s'exprimer à n'importe quel moment. Comment faites-vous pour vivre sur cette poudrière ?

Isokanga sentit comme un boa qui se réveillait dans son jean Superdry JPN. Que racontait-elle encore ? Les préjugés assénés sans répit par Aude Martin commençaient à agacer la susceptibilité du jeune Ekonda. De quelle souffrance parlait-elle, cette petite Blanche ? Elle n'avait qu'à demander à l'ONU, au FMI. Elle n'avait qu'à relire les termes des programmes d'ajustement structurel. Elle était venue au Congo pour faire un audit ou quoi ?

Heureusement, Wenge Musica Maison Mère changea à ce moment de registre et la complainte de *Nicky D* se fit entendre dans les baffles monumentaux qui entouraient la boîte. Le cœur de chacun fondit devant la beauté de la mélodie. Isokanga ne fit pas exception. Il éluda les notions d'anthropologie sociale et, privilégiant la coexistence pacifique, entraîna Aude Martin sur la piste. Il la maintenait à distance, la guidant à bout de bras, pour ne pas qu'on remarque trop

leur différence de taille mais surtout parce que le boa qui avait levé la tête tout à l'heure commençait à remuer comme s'il voulait se frayer un passage.

Yo obendi nzoto pe distance, Nicky D

Ndima yo otikela ngai souvenir po na bosana te ke nazalaka na chérie na ngai Nicky D

Awa, yo nde, bolingo ya sincère

Oh, oh, oh, ngai na yo likambo te

Na lingaki na bima na yo dimanche, na Inzia, na sambwi

Souci na ngai suka te⁹⁴...

Tout ça était très bien mais, décidément, Wenge Musica et son leader le Roi de la Forêt ne changeraient jamais. Sans crier gare, on entendit “Eboka, Motute !” retentir et les basses frappèrent à nouveau de plus belle. Les hanches se déchaînèrent encore une fois. Cela dura très longtemps. Ça cognait sans relâche. Isookanga, selon la chorégraphie des Batwa, les pieds bien plantés dans le sol, bougeait par micromouvements mais on sentait une énergie phénoménale se propager. Ses mains déployées autour de la jeune Blanche ne la touchaient pas mais, mystiquement, lui envoyaient une charge dans tout le corps. Il avança l'épaule droite. Les jambes souples, les poings fermés, il compactait le sol en piétinements imperceptibles, projetant un temps sur deux le bassin en avant, exécutant un shadow-fucking hyper-classieux. Il avança l'épaule gauche, récidiva sans discontinuer. Les paupières closes, le visage tourné vers les jeux de lumière, les lunettes Dolce & Gabbana sur son front lançant – comme des sortilèges – des éclairs tous azimuts, malmenant la libido de la jeune femme. La musique, la sueur et l'alcool s'étaient emparés d'Aude Martin. Elle ne savait plus où donner de la tête. Elle sentit sa culotte en danger et se crut ensorcelée ; quelque chose d'ancestral l'empêcherait de se délivrer de ce charme funeste. Elle en avait entendu parler. On disait que c'était comme un grigri qui perdait les femmes issues d'un pays colonisateur lorsqu'elles se montraient imprudentes et frivoles.

— Partons d'ici, souffla-t-elle à Isookanga, subitement inquiète. Je veux rentrer.

Avant que le morceau ne soit terminé, Aude insista pour que le jeune Ekonda la raccompagne jusqu'à son appartement. Elle avait

peur, disait-elle. Dans le taxi, ils ne parlèrent pas. La jeune femme s'était accrochée à son bras et feignait de dormir mais Isookanga percevait une tension pleine d'adversité entre elle et lui. Elle avait débité des stéréotypes sur l'Afrique et le Congo pendant toute la soirée et, à cause de cela, le python qui nichait dans le slip Calvin Klein – se sentant visé – couvait maintenant une rage sourde. Isookanga tentait spirituellement de le calmer. Le jeune homme avait toujours évité les femmes. Les rares fois où il s'était déshabillé devant une de ces créatures, avant l'acte il pouvait faire illusion, mais à la débandade ça avait toujours été : “Hé, mosutu, ééh ! Nalingi lisu'u te !⁹⁵” Le genre d'exclamation qu'Isookanga avait en horreur. Tout cela à cause de l'inconséquence de sa mère. Ce qui lui valait aujourd'hui des insultes de la part de toute la gent féminine de la province de l'Équateur. “Elle est comme toutes les autres, elle n'aura rien !” se jura Isookanga, rancunier. Le taxi arrivé, Aude Martin, pressée de se retrouver à l'abri, jeta une liasse de billets au chauffeur en ouvrant la portière. Elle débitait un flot de paroles qu'Isookanga n'entendait pas, son ressentiment et l'alcool qu'ils avaient bu l'empêchant de percevoir ce qui existait en dehors du sous-vêtement griffé C.K. La jeune femme avait dû lutter un instant avec la serrure, mais ils étaient maintenant dans la chambre, au bord du lit qui occupait presque tout l'espace.

— Quand allez-vous, les Africains, une fois pour toutes, saisir votre chance ?

Isookanga entendait comme à travers une espèce de brouillard.

— Quand on pense à ce qu'endure ce continent, un Pygmée, il fait comment dans tout ça ? Avec l'énergie que vous avez, pourquoi toujours cette résignation ?

Ce furent les phrases de trop. Isookanga, indigné, lui tourna le dos. Il comptait abandonner là la chercheuse mais elle avait agrippé son tee-shirt Jimmy Choo et se collait à lui.

— Je ne désire, qu'une chose : la partager, cette souffrance.

Ce fut comme un appel du cœur.

— Je vous en prie, ne me laissez pas !

Le python le plus obtus de la création – celui qui n'a qu'un seul œil – ruminait depuis pas mal de temps son animosité face à la condescendance de l'africaniste. À ce dernier cri, une violente torsion

se manifesta à l'intérieur du Calvin Klein. Ils tombèrent sur le lit. Isookanga perdit tout contrôle et son instinct de chasseur ekonda prit le dessus. Avec une rapidité extraordinaire, il déboutonna le Superdry et, d'une poigne ferme, saisit le boa juste sous la tête pour tenter de le maîtriser mais celui-ci vibrait telle une pagaie maniée à contre-courant. Isookanga connaissait le phénomène, il l'avait lu sur un blog sérieux traitant de santé. Il savait que la testostérone, sécrétée à haute dose à cause des paroles de cette insensée, agissait à présent en lui, provoquant des sentiments de colère, certes, mais en même temps activant une érection irrépessible doublée d'un besoin de conquête tenace. Ce mélange détonant fut cause que, bien que le jeune homme ne veuille aucunement satisfaire aux appels de la jeune chercheuse ni déroger à sa répugnance d'exhiber son sexe honteux, son corps alla complètement à l'encontre de sa volonté propre. La tête du boa cherchait une victime et Isookanga se sentit happé, le corps projeté de tout son poids vers Aude Martin. Il agrippa vigoureusement les jambes de la jeune femme et les appuya sur ses épaules. Celle-ci avait déjà levé tous les obstacles en se débarrassant prestement d'une des jambes de son jean. Avant qu'Isookanga ait compris ce qu'il faisait, sans même avoir besoin de regarder, il avait écarté le bord de la culotte d'Aude Martin et senti son sexe plonger dans un buisson de poils humides puis, sans transition, dans un puits sans fond, délicieux à en mourir. Des amarres faillirent lâcher, n'eût été le cri rauque que la jeune femme exhala du fond de sa poitrine, ce qui écorcha davantage les nerfs d'Isookanga qui commença à la marteler du bassin en butant avec hargne contre le fond d'un puits qu'il croyait infini. Le Pygmée Ekonda n'avait pas conscience de la sensibilité extrême des muqueuses de la jeune femme. Arc-bouté sur ses cuisses, il ignorait que chaque coup de rein qu'il lui portait était – pour elle – comme le fouet que ses ancêtres avaient subi lors de l'esclavage ; que chaque assaut entre ses cuisses ouvertes était aussi impitoyable que la hache tranchant des mains, que la chicote infligée par Léopold II et ses descendants ; que chaque pénétration de son membre provoquait une turbulence digne d'une émeute pour l'indépendance ; que les "Han !" émis par sa bouche rappelaient ceux proférés par le Belge Gérard Soete⁹⁶ pendant la découpe à la scie du corps de Patrice Lumumba ; que chaque

secousse dans son ventre sensible résonnait comme les salves tirées par le néocolonialisme sauvage, comme les diktats du Fonds monétaire international, comme les résolutions de l'ONU, comme une réédition de *Tintin au Congo*, comme le discours à Dakar d'un président français mal informé, comme la propagation de propos racistes dans la twittosphère. Dans cette tourmente, Aude ne résistait plus. Écartelée, elle avait l'impression de recevoir des coups de poignard qui la déchiraient de part en part et elle se sentait comme ces femmes violées du Kivu, abandonnées de tous, méprisées, torturées, mutilées, persécutées, mises au ban, prises en otage, réduites en esclavage, souillées, ressouillées, mais luttant toujours. Il y eut alors en elle une déflagration interminable qui aurait pu égaler le feu déployé lors des guerres de l'Indépendance, du Katanga, de la rébellion de 1964, de Shaba I, de Shaba II, de Libération, et de celle dite Injuste, qui se poursuivait encore, et encore, et encore, et encore, et encore. Son cri – qu'Isookanga n'entendait même plus d'ailleurs – se répercuta dans sa conscience la plus intime, explosant en une énorme gerbe de lumière blanche, d'une pureté indescriptible, qui se décomposa en étincelles innombrables, semblables à ce que pourrait être la rédemption lorsqu'elle est perçue en myriades de flocons en forme d'étoiles, scintillantes à mort.

— Likambo nini awa ? Yo ! Ozosala ye nini⁹⁷ ?

Sur la porte, des coups redoublaient et on entendait plusieurs personnes qui se disputaient la parole.

— C'est qui ? cria Isookanga, roulant sur le côté, le pantalon au niveau des mollets.

— Ouvrez ! fut la réponse autoritaire.

Aude Martin portait encore une jambe de son jean mais sa culotte déchiquetée gisait au pied du lit, odorante, pure comme une colombe sur l'autel de l'holocauste.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! répétait-elle en ramenant les pans de sa blouse sur une poitrine lourde, couleur de lait, aux larges aréoles beige foncé.

Avant qu'elle puisse en dire davantage, la porte s'ouvrit comme sous un ouragan. Dans son trouble, la jeune femme avait oublié de la fermer à clé.

— Yo ! Ozo nyokola ye pona nini⁹⁸ ?

— Nasali nini⁹⁹ ? demandait Isookanga, maintenant debout, essayant de reboutonner son pantalon.

Aude, l'orgasme interrompu net, était au bord de la crise de nerfs. Assise sur le lit, elle pleurait à chaudes larmes, les épaules secouées de sanglots.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, toi ? Dis, basalaka mwasi, boye te¹⁰⁰ !

C'étaient les voisins, réveillés par le tumulte provoqué par Isookanga, la colonisation et ses séquelles. Ils voulaient s'assurer que la jeune Blanche n'était pas en train d'être agressée par des kuluna qui sévissaient dans le quartier. Leurs craintes paraissaient justifiées. La jeune femme semblait effectivement en péril. Et puis le type était suspect. À commencer par ses mensurations.

— Ne vous en faites pas, mademoiselle, cet individu ne vous nuira plus, dit l'un d'eux.

Isookanga tenta de se défendre, mais en vain. Il se retrouva comme un dictateur en passe d'être déchu : une demi-douzaine d'hommes et de femmes le poussaient vers la sortie, vociférant n'importe quoi. Aude Martin, sous le choc du python à sale tête, était encore trop traumatisée pour pouvoir tenir de longs propos.

— Il m'a punie, parvint-elle à révéler.

On recouvrit sa semi-nudité d'un pagne.

— Ce n'était pas de ma faute, sanglota-t-elle en guise de déni.

La chercheuse n'avait pas compris cet acharnement sur son être. Comme si un transfert avait eu lieu.

— Il m'a prise.

Avec des mots apaisants, ses protecteurs l'entourèrent de bras bienveillants et tentèrent tant bien que mal de la consoler. L'émotion avait été terriblement violente, sa méthodologie en avait pris un coup mais avait-elle suffisamment payé de sa personne pour acquitter la dette que ses ancêtres avaient contractée envers ces peuplades depuis si longtemps ? se demandait-elle, avec un délicieux sentiment de culpabilité.

*

Vieux Lomama s'arrêta en retenant son souffle, sa main écartant une

branche devant lui. À la hauteur de ses yeux, un serpent mamba, d'un beau vert tendre, avançait et reculait sa tête minuscule en dardant une langue menaçante. Le vieux resta immobile jusqu'à ce que le reptile, le corps sous tension, se laisse glisser sur une branche plus basse et disparaisse silencieusement dans la végétation. La forêt avait avalé le chef ekonda depuis l'aube et celui-ci trouvait son chemin tantôt au sol, tantôt par les ponts et passerelles naturels que constituaient les branches et les lianes des arbres. Il était vêtu de sa seule culotte d'écorce battue. Il avait passé son arc en travers de son dos et, sous son aisselle droite, un carquois était calé. En dehors du chant des oiseaux, on n'entendait rien. De temps en temps, prenant son envol, l'un d'eux dérangeait la quiétude dans un bruissement de feuilles d'arbres. Ceux-ci se dressaient dans toute leur majesté et leur force, recherchant la lumière à tout prix, arrimés depuis des siècles à une terre qui avait eu la générosité de mettre à leur disposition sa toute-puissance afin qu'ils puissent réaliser leur quête.

Vieux Lomama était à la recherche de gibier. Depuis la fin de la matinée, il suivait les traces d'un sanglier qu'il savait, d'après ce qu'il voyait, être un mâle de grande taille. Vieux Lomama aimait ressentir le frisson de la traque, la confrontation de ses connaissances au milieu naturel. Il aurait pu se contenter de chasser un singe à l'orée de la forêt, mais se nourrir n'était pas tout : savoir que ses neurones fonctionnaient avec efficacité, dans un corps apte à se couler dans le feuillage, était chose beaucoup plus satisfaisante. Mais sa recherche prenait beaucoup plus de temps que prévu. Vieux Lomama s'y attendait un peu, mais pas à ce point. Il était parti vérifier ce qui n'était pour l'heure qu'une intuition. Il lui semblait que le gibier se faisait plus rare ou qu'il avait changé de territoire, s'étant replié plus avant dans la forêt. Vieux Lomama connaissait le responsable de cet état de fait. Pour lui, c'était le pylône des télécommunications que les barbares, avec leur monstre volant, avaient planté parmi les arbres. Les animaux, évidemment, avaient fui sans demander leur reste. Qui n'en aurait pas fait autant ? Ce bout de métal n'avait apporté que des ennuis depuis son érection. D'abord, au niveau de la paix sociale, il avait causé des dégâts, parce que parmi la population d'Ekanga il avait des détracteurs – les plus nombreux – et des partisans qui se

réjouissaient d'enfin intégrer la modernité. On avait beau leur demander à quoi l'antenne pouvait bien leur servir – téléphoner à qui ? surfer sur quoi ? – ils défendaient la tour de fer comme si c'était un membre de leur propre famille. Ensuite, question subsistance, la nourriture avait pris la poudre d'escampette. Il fallait désormais parcourir des kilomètres pour la débusquer. Il y avait des gens qui ne réfléchissaient pas plus loin que le bout de leur nez. Parmi eux, son propre neveu, Iookanga. Ce petit, c'était n'importe quoi. La modernité, la modernité. Est-ce que ça se mange, la modernité ? Pourtant jusqu'à l'adolescence Iookanga avait été à bonne école, et puis en l'espace de quelques années il avait rué dans les brancards et s'était mis à défendre des idées qui n'avaient rien à voir avec les Ekonda et la préservation de leur biotope. Un petit qui parle de pipelines et de puits de pétrole, il faut l'emmener chez le féticheur, il a un problème. Et où était-il maintenant ? Lors de leur séparation, ils ne s'étaient pas vraiment parlé, Iookanga et lui. Le vieux se languissait de son neveu. Le petit n'en faisait souvent qu'à sa tête mais il lui manquait. Il n'avait pas réussi à le persuader de rester et Vieux Lomama vivait cela comme un échec qui le taraudait depuis des mois. Que faisait-il ? Se portait-il bien ? Avait-il à manger ? Où dormait-il ? Le vieux était inquiet pour le fils de sa sœur. Le petit était appelé à lui succéder en tant que chef et Vieux Lomama ne savait même pas s'il reviendrait un jour.

Le soleil était haut, la chaleur et l'humidité imprégnaient l'air. De l'astre du jour, on ne voyait que quelques rayons qui réussissaient à traverser l'écran touffu des feuilles et venaient se refléter sur certains troncs, diffusant un éclairage inégal. Vieux Lomama tomba en arrêt devant des traces suspectes sur le sol. L'odeur caractéristique d'un cadavre flottait. Il s'avança encore et constata que la terre sous ses pieds était labourée, comme si deux éléphants avaient livré combat. L'homme observa plus attentivement autour de lui. Il examina les branches brisées dans son périmètre. Des touffes de poils d'un genre qu'il connaissait étaient accrochées par-ci, par là. Vieux Lomama avait identifié des poils de léopard. L'odeur de charogne qu'il sentait devait provenir d'une de ses victimes. Mais en général, pensait Vieux Lomama, le léopard tue pour manger et il n'est pas dans ses habitudes

d'abandonner une proie. Lomama voulut savoir d'où provenait la puanteur. Il n'eut pas à chercher loin. Un léopard énorme était couché sur le flanc, les babines retroussées sur des crocs impressionnants, la gueule figée sur une grimace d'amertume. Vieux Lomama aurait reconnu cette fourrure entre mille. Il s'agissait de Nkoi Mobali¹⁰¹, le seigneur des lieux, celui qui faisait la loi à des kilomètres à la ronde. Que lui était-il arrivé ? Lomama posa un genou à terre à côté de la dépouille. L'animal avait des lésions profondes sur tout le corps : des morsures et des déchirures comme des sillons. Quel était donc cet ennemi capable de s'acharner ainsi sur un léopard, et de quel genre de puissance était-il doté ? Le vieux ne comprenait pas. Une ou plusieurs mâchoires avaient mordu le cou et l'arrière-train de Nkoi Mobali. La jugulaire avait été sectionnée et le fauve s'était vidé de son sang. Une tache sombre s'étalait sous lui. La mort datait de deux jours, estima Vieux Lomama. Des insectes de toutes sortes avaient envahi le cadavre. Des escouades de fourmis, des scarabées, des nécrophores se livraient à un festin gargantuesque.

Vieux Lomama quitta la dépouille pour examiner les traces laissées par le ou les agresseurs. Au sol, il trouva les empreintes d'un animal à deux ongles vers l'avant comme le sanglier. Ils étaient semblables mais plus petits, moins massifs, supportant un poids moins lourd. Une bande de jeunes sangliers ? Impossible. Parce qu'il semblait que Nkoi Mobali avait eu affaire à un grand nombre d'individus. Lomama chercha encore. Il réexamina les branches. En regardant bien, il n'y avait pas que de la toison de léopard. De longs poils brun-noir provenant certainement d'une crinière et des lambeaux de peau recouverte de gris sale étaient présents sur la scène de crime. Il s'agissait d'un crime crapuleux, sans réelle motivation. On ne tuait pas quelqu'un comme Nkoi Mobali. Il était au sommet de la chaîne alimentaire, après tout. La nature savait comment réguler son propre fonctionnement et elle comptait sur le grand léopard pour cela. Il en était même un des éléments essentiels. Et puis il s'agissait d'un animal noble. Lui et Vieux Lomama se connaissaient depuis longtemps. Leur rencontre avait eu lieu lors d'une chasse au sanglier, justement. Le vieux était sur les traces d'un mâle costaud et il était tombé nez à nez avec Nkoi Mobali. Celui-ci se tenait d'aplomb, sur une branche basse,

sa longue queue fouettant l'air. Il avait feulé une fois. Vieux Lomama, d'abord surpris, n'avait plus bougé. Il avait fait semblant de regarder ailleurs et s'était mis à parler.

— Nkoi Mobali, je demande humblement la permission de passer. Je sais, en vérité, que tu es le roi de cette contrée. Je ne suis pas venu te disputer le pouvoir, je suis là pour chercher ma nourriture. Le gibier d'ici est à toi, je sais, mais tu peux manger un peu et laisser un peu pour nous. Là-bas, au village, les enfants comptent sur moi. Même si, toi, tu n'aimes pas te marier, est-ce que tu laisserais tes enfants mourir de faim ? Là, je suis sur la trace d'un sanglier. Laisse-le-moi, je te revaudrai ça.

Pendant le discours du vieux, Nkoi Mobali avait arrêté le mouvement de sa queue et avait continué à fixer Vieux Lomama de ses yeux perçants et froids. De sa gorge avait jailli un son qui aurait pu passer pour un acquiescement. L'animal avait sauté au sol, tout près de Lomama et, lui tournant le dos, il s'était éloigné pour disparaître soudainement, comme absorbé par l'ombre de la forêt. Le vieux se souvenait de sa prestance, de son volume, et il ne comprenait pas l'origine du drame qui s'était déroulé là. L'Ekonda se replongea dans la lecture des indices. Il prit entre les doigts un lambeau de cet autre poil. L'animal ou, plus vraisemblablement, les animaux qui avaient réservé un tel sort à Nkoi Mobali portaient une crinière drue. Il approcha les brins de poils de ses narines. Il connaissait ce qu'il avait entre les doigts mais ne parvenait pas à en tirer des conclusions car l'animal qui possédait cette pilosité caractéristique ne vivait pas dans une zone immédiatement mitoyenne à celle-ci. Il venait d'espaces beaucoup plus découverts. Malgré tout ce que pouvait en penser Vieux Lomama, ce qu'il avait entre les doigts était issu de la peau d'un phacochère, cela ne faisait pas de doute. C'était insensé mais les faits étaient là, Nkoi Mobali était bien mort. Vieux Lomama tenta de reconstituer l'événement.

Si les terres appartenaient aux Ekonda, parmi les administrateurs, il y avait le monarque Nkoi Mobali. Dans son domaine, il régnait sans partage. Il n'y avait même pas de reine vivant auprès de lui. Il était dur avec tous, il était dur avec lui-même. C'est à partir de lui que la démographie et la répartition de la faune se régulaient. Il avait droit

de vie et de mort sur tous les vertébrés répartis dans son rayon d'action. Nkoi Mobali devait savoir qui évoluait sur son territoire, et pour ce faire il le parcourait quotidiennement de part en part. Il n'avait pas à chasser tous les jours. Manger une fois de temps en temps lui suffisait, mais il devait se montrer pour signifier son pouvoir, exhiber ses yeux jaunes et ses crocs aussi longs que deux phalanges d'homme. Il imprimait ses griffes sur les troncs et les sentiers, son urine délimitait son territoire. Les intrus que Nkoi Mobali avait voulu interpeller ce jour-là n'avaient pas connaissance des règles établies et un combat avait eu lieu. Forcément inégal, vu la défaite du léopard. Les phacochères marchaient en bande, nombreux. Ces animaux avaient le caractère irascible et leurs défenses pouvaient provoquer de vilaines déchirures. Comme leurs congénères les porcs et les sangliers, lorsqu'ils mordaient, ils mettaient la pression nécessaire pour que leurs deux mâchoires puissent se rejoindre, os à briser ou pas. Ils aimaient sentir leurs dents se toucher. Et de fait le corps du léopard était parsemé de plaques rouge vif là où la chair avait été mordue et arrachée. Au vu de la superficie dévastée, le combat avait duré une éternité. Le félin avait dû se battre comme son statut pouvait le laisser prévoir mais il avait été terrassé. Vieux Lomama prononça, alors :

— Ah, Nkoi Mobali ! Héros immortel ! Je parlerai de ta noblesse et de ta prestance, encore et toujours. Nkoi Mobali, je dirai ton courage et ta force mais je dirai surtout ta magnanimité. À cause de ton trépas, on saura que la fin du monde n'est pas loin. Les héros meurent avant, parce qu'ils sont destinés à nous indiquer le chemin. Nkoi Mobali, je prendrai ta peau et irai l'exhiber afin de montrer ce qui va nous arriver ; montrer que ce qui n'était pas possible est devenu possible.

Après ces paroles, Vieux Lomama prit son couteau et entreprit d'écorcher l'animal. Malgré l'odeur épouvantable, il alla jusqu'au bout de sa tâche. Lorsqu'il eut fini, il roula la peau dans plusieurs couches de feuilles plus grandes que deux mains, attacha le tout d'un bout de fibre. Il n'eut ensuite plus le cœur à la chasse et s'en retourna vers le village, la tête emplie de questionnements, à commencer par la présence de ces phacochères sur les terres de Nkoi Mobali. Le pylône avait sûrement joué un rôle dans cette tragédie, Vieux Lomama en

était persuadé. Sinon comment comprendre que de vulgaires chenilles aient déserté le voisinage et que des phacochères se soient hasardés jusqu'ici ? Vieux Lomama savait que des signaux étaient émis depuis Kinshasa. Pour remédier au problème il fallait se rendre à la source. L'antenne pouvait tuer. La peau qu'il portait, roulée autour de la taille, en était le témoignage sans appel. Une colère faite de révolte s'éveilla en Vieux Lomama. Il devait faire savoir aux autorités du pays que Nkoi Mobali était mort et que c'était une coalition de phacochères qui l'avait lâchement assassiné. Ça paraîtrait sans importance mais c'était peut-être aussi les signes des prémices d'un événement tel que la fin du monde ou quelque chose qui y ressemblerait quand même un peu.

89. Rassemblement congolais pour la démocratie.

90. Instrument à une corde.

91. Poisson, légume, pâte de banane plantain verte.

92. Sauce à la pulpe de noix de palme.

93. "Mortier, pilon !" : allusion à caractère sexuel.

94. "Tu t'es cassée et tu as pris tes distances, Nicky D / Accepte de me laisser un souvenir pour que je n'oublie pas que j'ai ma chérie qui s'appelle Nicky D / Tu es l'amour sincère / Entre nous, pas de problème / Je voulais sortir avec toi dimanche au Inzia / Là, je me tape la honte / Mes soucis sont sans fin..."

95. "Hé, incirconcis ! Je ne veux plus !"

96. Officier de police, bourreau de Patrice Emery Lumumba.

97. "Qu'est-ce qui se passe, ici ? Qu'est-ce que tu lui fais ?"

98. "Toi, pourquoi, tu la tortures ?"

99. "Qu'est-ce que j'ai fait ?"

100. "Dis, on ne traite pas une femme de la sorte !"

101. Léopard mâle.

X

Lire la notice ci-jointe
请阅读附上的说明

Depuis l'instauration de la Loi du Centuple, l'église de la Multiplication divine ne désemplissait plus. Le dimanche suivant l'ouverture du compte Paradizo SA, le révérend avait prévenu :

— Chers frères et sœurs, j'ai prié et le Seigneur m'a révélé ceci : “Jonas Monkaya ! Ta foi n'est pas assez grande encore. Je vais la mettre à l'épreuve avant de te prouver par des bénédictions abondantes que je suis le Seigneur des seigneurs. Par tes jeûnes et tes prières tu devras intercéder auprès de moi pour tous pendant une semaine. Je veux voir de quoi tu es capable. Suis mes directives, fais selon ma volonté et tu connaîtras la gloire. Tu mettras également au défi tes fidèles, pour voir s'ils croient en toi. Demande-leur d'inscrire leur nom sur une enveloppe, je multiplierai ce qu'elle contiendra au centuple. Ils verront ainsi que je suis l'Éternel des armées.” Voici, très chers frères et sœurs, ce que m'a dit, en gros, le Seigneur.

Il y eut une explosion de louanges. “Il est vivant / Le Roi des rois...” chanta l'assemblée.

La semaine suivante, dès que les fidèles eurent fini de se bousculer pour déposer leurs enveloppes contenant la dîme, le révérend, derrière son pupitre, le visage levé vers le ciel, les yeux clos, interrompit son chant pour prononcer :

— Je vois... Je vois trois chèques arrivant directement du paradis. Sur ces chèques, il y a des noms. Les noms de véritables chrétiens, pleins de mérite. Ils n'ont pas eu la main hésitante pour donner à l'Église, eux. Diacre, va chercher les chèques !

Frère Kasongo sortit vers les coulisses et revint, tenant des rectangles de papier filigrané.

— Frère Kas, lis ce qui est écrit ! Mais avant tout, dis-nous par qui ils ont été émis.

La salle retint son souffle.

— Il est écrit : Paradizo SA.

Il y eut des chuchotements interrogatifs et des gesticulations. Chacun prenait son voisin à témoin.

— Maintenant, frère Kas, lis les noms et les montants inscrits.

La musique jouait en sourdine. Les instruments se faisaient discrets, néanmoins un roulement de la batterie était nettement perceptible. À haute et intelligible voix, le diacre lut :

— Malundana Crispin, deux mille dollars !

Il y eut des exclamations incrédules. Le diacre poursuivit :

— Bahati Amisi : cinq mille dollars !

Le cri enfla, des applaudissements commencèrent à se faire entendre.

— Sœur, ya poids¹⁰², Mokobe Hémeline : dix mille dollars !

Alors ce fut le délire total. L'orchestre, sur un mode désormais tonitruant, accompagnait les cris d'allégresse. Les choristes entonnaient des harmonies sur plusieurs octaves à la fois, sans faillir. La salle trépidait et dansait comme jamais elle ne l'avait fait.

Derrière sa chaire, le pasteur savourait son triomphe. Ses yeux parcouraient l'auditoire, acquis à la générosité de l'Esprit qui régnait grâce à son intercession. Son regard s'arrêta sur Adeïto Kalisayi. Elle avait les yeux levés et était en pleine prière. L'expression sur son visage ne semblait pas partager la joie ambiante. Le pasteur avait déjà remarqué cette femme. Elle possédait quelque chose de retenu et d'incroyablement digne. Il ne savait rien d'elle, sinon qu'elle venait toujours accompagnée de gardes du corps qui l'attendaient près de son véhicule. C'était certainement la femme d'un important personnage, elle en avait la classe en tout cas. Ensuite, sans savoir ce qui lui prenait, il ferma les yeux et se mit à parler au micro. Au milieu des prières, on entendit clairement :

— Je vois... Je vois une femme, vêtue d'un tailleur rose éclatant, portant des boucles d'oreilles en or et perles fines. Elle est chaussée de Christian Louboutin, grand styliste camerounais. Elle a invoqué Dieu et il me semble qu'elle n'a pas été entendue selon son mérite. Elle est

sincère, son cœur est empli de lumière, pourtant elle se sent comme prise dans des cordages. Qu'elle passe me voir tout à l'heure, au bureau, après le culte, je prierai pour elle. Si, pour désintégrer ces liens qui l'entravent, nous devons provoquer le feu de l'Éternel, nous le ferons et l'enchaînement sera réduit en cendre. Ô, Dieu tout-puissant !

Le reste se perdit dans le brouhaha qui submergeait le lieu. À ce moment-là, l'église de la Multiplication divine vibrait de toute sa structure, on aurait cru une station orbitale chauffant ses tuyères avant de décoller vers un firmament extragalactique avec pour commandant de bord le téméraire et inspiré révérend Jonas Monkaya, dit le Monk.

Le pasteur était assis à son bureau. Il avait donné des instructions pour ne plus être dérangé. Mama Révérend était rentrée à la maison et il était tranquille. Afin de patienter, il prit une bible devant lui, l'ouvrit, essaya de fixer son attention sur un verset mais, dès la lecture du troisième mot, son esprit était déjà ailleurs. Il retenta l'expérience mais ne réussit pas à se concentrer suffisamment et il préféra refermer le livre. En observant la jeune femme, quelques instants auparavant, il avait senti une âme en peine qui aurait besoin de consolation permanente, dispensée par un homme rempli de compassion. Un homme oint. Parce que c'était le minimum pour pouvoir accéder à ce genre de femme. Il fallait des mains pures pour toucher la peau que le révérend avait devinée sous la courte jupe de soie couleur fuchsia. S'il avait remarqué la qualité des escarpins, c'était à cause des chevilles, en harmonie parfaite avec la rondeur des genoux et des cuisses. Occuper la place derrière le pupitre ne mettait pas à l'abri de la fulgurance de jambes qui se croisent et se décroisent au premier rang.

Depuis qu'il avait observé Adeïto Kalisayi, une idée s'était insinuée dans la tête du révérend avant même qu'il ait rejoint son bureau. Les affaires décollaient à merveille. Il faudrait bientôt un collaborateur supplémentaire qui s'occuperait du secrétariat et de la comptabilité, tâches dévolues jusqu'à présent à frère Kasongo qui, lui, pourrait s'occuper du ministère des relations avec les fidèles. Ainsi le révérend aurait-il plus de temps pour lui-même. Cette jeune femme, si elle était libre bien entendu, pourrait tout à fait jouer ce rôle d'assistante. Ainsi

pourrait-il à longueur de journée laisser son regard se perdre sur elle à sa guise. Il l'installerait en face de lui, à la table où, pour l'instant, on comptait l'argent. Elle pourrait l'accompagner lors de ses voyages, pourquoi pas ? Il ferait d'elle sa diaconesse. Il en était là de ses pensées lorsqu'on frappa à la porte.

— Oui, répondit-il.

Adeïto entra. Elle s'assit sur la chaise que le pasteur lui présenta.

— Bienvenue dans mon bureau, ma sœur.

— C'est vrai, c'est la première fois que je vous rends visite, révérend. D'habitude, après le culte, je ne reste pas.

— Ce n'est rien, je comprends. Pourrais-je connaître votre nom ?

— Adeïto Kalisayi.

— Vous savez, sœur Adeïto, cette église est comme votre maison, elle vous appartient. Si par hasard vous ressentez un besoin de réconfort, de chaleur humaine, si vous désirez vous confier, nous serons toujours là pour vous accueillir.

— Je ne sais pas s'il est possible de tout accueillir, révérend.

— Ma sœur, la prière aide beaucoup, croyez-moi. Venez plus souvent. J'organiserai une nuit d'intercession pour vous seule. Je pratiquerai sur vous une imposition des mains.

— Mon mari me laisse peu sortir. Il contrôle tout ce que je fais et, la nuit, il préfère m'avoir auprès de lui.

À ce moment, on frappa à la porte. Le révérend fronça les sourcils, il s'apprêtait à rabrouer l'importun mais, avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, un géant en treillis avait déjà fait deux pas dans la pièce. La kalachnikov en bandoulière, Bosco annonça, brutal :

— Madame, le commandant a appelé. Il veut vous voir tout de suite.

— Très bien, Bosco.

Elle revint au pasteur :

— J'essaierai de suivre vos conseils, révérend. Je dois y aller, maintenant, ajouta-t-elle en se levant. Que le Seigneur vous bénisse.

— Je vais invoquer pour... ne put que répondre le pasteur.

La porte s'était refermée sur sa phrase, la coupant carrément en deux. Sonné par la brusque intrusion, il n'était plus très bien, l'homme de Dieu. Il se sentait un peu comme n'importe quel individu juste après un coitus interruptus mal anticipé. Ce n'était rien, il allait gérer,

se dit-il, attendant que ça passe.

*

Au trente-deuxième étage de l'immeuble des Nations unies à New York, Chiara Argento, les sourcils froncés, considérait le dossier Kamituga. Elle le referma en exhalant un long soupir. Elle retira ses lunettes d'écaille, enleva la pince retenant son épaisse chevelure noire, en agita les lourdes mèches en faisant décrire une lente ellipse à sa nuque. Elle s'adossa ensuite plus confortablement à son siège, tendit les doigts vers la tasse de café posée sur le bureau. Ça ne pouvait pas marcher, se disait-elle. On ne pouvait pas faire fonctionner une armée avec des forces provenant d'horizons différents, sous des commandements multiples. Depuis la chute de l'Empire romain, on n'avait toujours pas compris. Aujourd'hui on constatait une fois de plus l'échec de ce système. D'un côté, par le truchement d'accords entérinés par la Communauté internationale, les Forces armées de la RDC noyautées par des rebelles de nationalités incertaines qui pouvaient décider de se mutiner quand bon leur semblait ; de l'autre, une force d'interposition composée elle aussi de forces disparates, avec chacune sa conception des choses. Le tout réuni dans le même pays... le résultat était là : c'était la catastrophe pour longtemps. Chiara Argento n'enrageait même plus, elle avait définitivement intégré la donne en ce qui concernait le Congo. Il fallait avancer, mais méthodiquement, comme lorsque l'on marche sur du verre les pieds nus. Ce massacre de Kamituga n'était pas simple à élucider. Tout le monde mentait, on ne savait jamais à qui on avait affaire, qui était derrière qui. À l'Hémicycle, c'était pareil, un agenda caché en remplaçant un autre. Chiara avait en charge le maintien de la paix dans un des plus gros nœuds de vipères que l'histoire ait jamais produits ; tellement énorme qu'il parvenait à étouffer jusqu'aux cris de ses millions de victimes. Par contre, pour ce qui est des six casques bleus, elle avait bien écouté jusqu'au bout leur agonie. Elle avait fait venir ses collaborateurs dès la réception du coup de fil provenant du Kivu. À travers les haut-parleurs dispersés dans le vaste bureau, chacun avait pu entendre le crépitement des fusils-mitrailleurs, les hurlements désespérés des soldats, et l'abolement du RPG7 tout à la fin.

Les six Uruguayens avaient été coincés dans un réduit et avaient résisté comme ils avaient pu, mais les assaillants étaient en surnombre et Chiara avait, assisté, impuissante, à leur élimination. Elle en garderait le souvenir à jamais. À partir de là, il avait fallu agir. L'image de l'institution avait été écornée à cause de cette affaire. Pour la rétablir, il fallait absolument arrêter les auteurs. Tuer des soldats œuvrant pour la paix s'assimilait à un crime contre l'humanité ; le coupable ne couperait pas à un procès devant la CPI¹⁰³. Mais dans le jeu complexe des alliances au Congo, inculper était une chose, capturer et incarcérer était une autre paire de manches. Il fallait agir avec doigté et sang-froid, et c'est ce que Chiara Argento s'était efforcée de faire jusque-là.

La jeune femme se leva en cambrant les reins quelques secondes, pour sentir ses muscles se détendre. Dans une courte robe noire, sa silhouette, mince comme une liane, se découpait en contre-jour sur la baie vitrée. À ses pieds, trente-deux étages plus bas, l'East River était parcourue par les bateaux de plaisance, les barges transportant des matériaux, les ferries qui, avec la distance, ressemblaient à des miniatures particulièrement bien imitées. Sur l'autre rive s'étendait Long Island. Vers la droite, au-delà de Belmont Island, on pouvait apercevoir les arches en fer de Gantry Plaza Park et l'enseigne géante de Pepsi-Cola, alanguie, patiente comme une fille légère attendant la nuit pour pouvoir déployer ses néons de couleur rouge.

Les responsables du massacre étaient connus. Les Uruguayens, avant de mourir, avaient cité des noms : Bizimungu, ainsi que Commandant Bob, le chef de secteur. Encore fallait-il leur mettre la main au collet ; difficile quand le principe communément admis était de sacrifier la justice à la paix. Mais souvent, pour faire la paix, il était nécessaire de savoir faire la guerre. Il fallut des mois d'acharnement à Chiara Argento pour mener la sienne. En lien étroit avec son plus proche collaborateur, Célio – un Congolais énigmatique, féru de concepts mathématiques –, ils avaient fait fort : à coups de fausses déclarations, de mails et de communiqués fantaisistes, ils étaient parvenus à rendre Bizimungu incontournable dans le dialogue intercongolais. On avait réussi à lui trouver un poste à Kinshasa. Le poisson avait finalement été attiré dans la nasse. Il s'agissait maintenant de la refermer en

douceur, de provoquer le moins de vagues possible, jusqu'à ce que le salaud puisse être transféré à la Cour pénale de La Haye. Il manquait encore un mobile à ses agissements. Le fait que l'incident ait eu lieu sur un lieu d'extraction de l'or n'était sûrement pas anodin. Chiara pressentait qu'il y avait quelque chose qui sentait mauvais, mais tant pis, elle irait jusqu'au bout, même si son administration devait en être élaboussée.

Elle décrocha son téléphone. D'une voix de basse, presque en chuchotant, elle prononça :

— Célio, vous pouvez m'arranger une vidéoconférence avec Kinshasa ? Je voudrais parler à Mirnas. Il y a une chose ou deux sur lesquelles je voudrais qu'il m'éclaire. Vous pouvez me préparer cela ? À tout à l'heure. Quand vous voulez. Merci.

*

Isookanga venait de terminer sa journée et avait vendu tout son stock d'Eau Pire Suisse. Il lui faudrait encore augmenter la production, pensait-il. Avec une balance excédentaire, Zhang Xia et lui comptaient bientôt se chercher des partenaires. Isookanga songea à Petit Modogo et Trésor. Quitte à transporter des cartons de marchandises pour les autres, il valait mieux qu'Isookanga stimulât leur esprit d'entreprise en leur accordant une franchise sur Eau Pire Suisse. Il allait leur soumettre la proposition quand ils rentreraient. Pour l'un d'eux, cela ne se fit pas attendre. Comme expulsé par la foule, Modogo déboula là où Isookanga venait de déposer sa boîte de frigolite, près de Shasha qui faisait la cuisine. Elle s'écria :

— Qu'est-ce qui t'arrive, Modogo, tu as enfin, rencontré le diable ?

Le garçon n'eut pas le temps de répondre que Mukulutu Blindé, l'un des plus teigneux des shégués, arriva en courant à sa suite, l'air pas content du tout. Il fonça pour empoigner Modogo. Heureusement qu'Isookanga, Shasha la Jactance et Gianni Versace – qui testait sa nouvelle démarche devant Marie Liboma – étaient là, sinon le petit aurait passé un sale quart d'heure.

— Hé, du calme ! ordonna Isookanga, les bras écartés pour maintenir les belligérants à distance. Qu'est-ce qui se passe ?

— Vieux na ngai¹⁰⁴. Tu sais d'où je sors ? s'emportait Mukulutu.

— Explique-toi calmement.

— Du cachot, Vieux ! À cause de ce type !

Et Mukulutu Blindé envoya son poing en direction de Petit Modogo. Celui-ci esquiva en répliquant :

— Lââs perses, si elai¹⁰⁵ !

— Tu vois ? s’insurgea le pugiliste, hors de lui. À cause de ses paroles de malédiction, je viens de passer une journée en taule.

— Comment ça ? demanda le jeune Ekonda.

— Vieux, ce matin, j’allais sortir pour vendre mes prêt-à-porter. Tu sais bien, Vieux, que dans tout Kinshasa il n’y a personne qui vende des pantalons de seconde main aussi bien griffés que les miens. Donc, ce matin, juste avant que je parte shayer¹⁰⁶, ce petit con m’a lancé à la face un des sorts qu’il a l’habitude de jeter aux gens. Moi, je me suis dit : “Mukulutu, reste calme.” J’ai maîtrisé, je n’ai rien dit. Mais dès que je suis arrivé avenue du Commerce, des flics et des agents des affaires économiques me sont tombés dessus et m’ont emmené au cachot. Ils ont dit que j’avais pas de registre de commerce, ils m’ont tout pris, Vieux !

— Mais qu’est-ce que Modogo a à voir, là-dedans ?

— C’est un sorcier, Vieux ! T’entends pas comment il parle ? Il m’a maudit !

Isookanga était mitigé. Mukulutu exagérait mais peut-être que, oui, les paroles de Modogo pouvaient avoir un effet néfaste sur celui qui savait écouter. Lorsqu’une agence de notation parle, il ne se passe peut-être rien tout de suite, mais l’effet papillon sera immédiat. Tout le monde commence à vous regarder de travers, les prêts à échéances se retrouvent brusquement grevés de taux d’intérêt faramineux, parfois avant même qu’on puisse solliciter l’asile financier dans un paradis fiscal, on pourrait, comme Madoff¹⁰⁷ ou Mukulutu, se retrouver facilement en prison, sans parachute, sans rien, ruiné. Le jeune blindé avait raison : les mots – selon qui les prononçait – pouvaient parfois avoir un poids fatal ; avoir même plus d’effet que le choc d’une photo de soi menotté, pas rasé, pas coiffé, à la une de tous les journaux.

— Yo, Modogo ! interpella Shasha la Jactance, de retour à son tabouret. Arrête un peu avec tes sentences maléfiques, tu vois pas que

tu commences à faire peur à tout le monde ?

— J'en ai marre ! Attendez que je grandisse. Je vais devenir kuluna. Ils veulent tous me prendre avec eux : les BENGHAZI, les Bétons noirs, les Chinois, les Tcha-Batchuba ; ils me supplient. Les Maï-Maï ont l'eau pour se défendre contre les balles, les kuluna m'ont dit qu'ils m'auraient, moi et mes dialogues, comme protection.

— Faites comme vous voulez, moi, je vais voir Zhang Xia. Mukulutu, la flicaille, elle a besoin de personne pour te mener la vie dure. Modogo, je te vois tout à l'heure, j'ai une proposition à te faire.

Sur ces mots, Isookanga fendit la foule encore dense en cette fin d'après-midi et se dirigea vers l'avenue du Commerce.

En chemin, il pensait à *Raging Trade* qui le tracassait de plus en plus. *Congo Bololo* n'avait que des problèmes depuis quelque temps. Il n'arrivait plus à progresser. Les niveaux augmentaient sans cesse, et il était paralysé par les décisions de l'ONU, à cause des manœuvres d'*American Diggers*, *Skulls and Bones* et la *GGAP* qui s'étaient tous alliés à ce fils de pute de *Kannibal Dawa*. Ils voulaient sa tête, c'était clair. Il y avait des pourparlers en cours avec *Hiroshima-Naga*, *Blood and Oil*, *Mass Graves Petroleum* pour contrer leur stratégie mais cela prendrait du temps. Chacun ne pensait qu'à sa peau. Isookanga avait songé à une autre solution plus rapide : renforcer encore sa capacité aérienne. Il savait qu'*Uranium et Sécurité* avait réussi à casser les codes de son aviation par défaut et avait mis au point une nouvelle version de l'avion Rafale. Doté d'améliorations considérables, il était une variante du véritable Rafale : baptisé Rafale 2.0, il avait les caractéristiques de l'original, mais poussées à l'extrême. Le modèle virtuel se vendait comme des petits pains sur le net et équipait – sur toutes sortes de jeux vidéo – les armées de ceux qui voulaient conserver la suprématie dans les airs et abattre n'importe qui et n'importe quoi en combat aérien. Son avionique et son système de guidage n'avaient pas d'équivalent. Il parvenait à percer la majorité des lignes de défense et sa protection antimissile le préservait de la plupart des projectiles. Quant à sa maniabilité, elle était celle d'une guêpe à Mach 1,4. Isookanga devait acquérir quelques-uns de ces prodiges technologiques. Il irait voir plus tard sur le net comment procéder.

— Vieux Tshitshi, comment ?

— Bien, Petit.

Vieux Tshinkunku était occupé à balayer la dalle qui lui servait de poste de surveillance. Zhang Xia était assis sur le siège, la boîte de frigolite à ses côtés. Le jeune Chinois reposait ses jambes qui avaient parcouru la zone du centre-ville durant toute la journée.

— Zhang Xia, comment ?

— Bien, Isoo.

Celui-ci s'assit sur le sol à côté de son ami.

— Tu as des nouvelles de chez toi ?

— Non, rien. Ce que je sais, c'est que ma place est auprès des miens.

— Sans doute, Zhang Xia, mais parfois il faut savoir faire des sacrifices.

— Tu dis ça... Tu n'as pas de femme, tu n'as pas d'enfant, tu ne peux pas comprendre.

— Je ne peux pas comprendre ? Kolela ya mbisi na kati ya mai, emonanaka ? Lorsque le poisson pleure dans l'eau, cela se voit-il ? Sache seulement que je suis très capable d'aimer. Si je n'ai pas de femme, c'est parce qu'elles ne s'intéressent qu'à mon corps, et je suis un incirconcis, Zhang Xia. La pire des malédictions pour un homme. Tout cela à cause de ma mère.

— Ta mère ? C'est elle qui est responsable ?

— Quand j'étais tout petit, elle a oublié de m'emmener chez le circonciseur, et maintenant les femmes me dénigrent. Ça me donne des complexes. J'ai lu que c'était très grave. Que les Blancs, quand ils en attrapent, ils n'en guérissent jamais. Je suis sûr que cet Œdipe, dont on parle sur Wikipédia, devait être dans le même cas que moi. Sa mère a sûrement dû l'abandonner en oubliant – même si ce n'est pas écrit – de le faire circoncire. Ça l'a rendu bizarre.

— Isoo, ne pense pas à ta mère de cette façon. Tu connais Prozac ? – Isookanga fit non de la tête. – Si tu continues comme ça, c'est le médicament que tu devras prendre un jour. C'est comme une drogue qui te fait oublier.

— Mais elles, à Ekanga, elles n'oublieront jamais. Qu'est-ce que ça change ?

— Justement ! Tu seras comme ces Occidentaux avec des problèmes psychologiques qui ne s'arrêtent jamais. Avant, avec le grand Mao

Zedong, c'était simple, on envoyait en rééducation tous ceux qui étaient atteints. Ils en revenaient guéris. Avec le socialisme scientifique, nous aussi avons accompli des miracles.

— Mao, il avait des dons de guérison ? Plus performants que ceux de Freud ?

Isookanga réfléchit un moment.

— Dis-moi... Ce produit, celui qui le fabrique, il doit faire beaucoup d'argent en Occident. Ils sont combien de millions à être mal aimés et incirconcis, là-bas ? Calcule un peu le nombre de doses par jour. C'est comme Pfizer, tu connais ?

— J'en ai entendu parler.

— Ils sont terribles. Tu te rends compte qu'avec une molécule appelée Viagra, ils sont parvenus à marchandiser l'érection. Ces groupes pharmaceutiques vont finir par imposer leur loi sur nos comportements, Zhang Xia. Je crois qu'il faudrait penser à réduire ce marché des psychotropes et à investir dans d'autres domaines ; dans le développement personnel, par exemple. De toute façon, atteint ou pas, je m'en fous. Si j'ai une fille, pour protester, je l'appellerai Antigone, comme la fille d'Œdipe. Elle sera l'héritière directe d'Eau Pire Suisse et pas juste bêtement sentimentale comme l'autre. Bon. Zhang Xia, inutile d'ajouter que ce qui regarde mon anatomie reste strictement entre nous. Tout ça pour t'expliquer que c'est pour le bien-être de ta famille que tu es ici. Ne rêve pas. Tu es comme tout le monde, tu as besoin du Congo pour te développer. Justement, je voulais te parler de quelque chose.

— Dis, répondit Zhang Xia, laconique.

— Tu sais, le commandant Bizimungu, ce visionnaire dans le domaine des minerais dont je t'ai parlé. À ce type, on lui a donné le contrôle de ma région et il est prêt, comme moi, à se débarrasser de pas mal d'arbres pour pouvoir exploiter valablement la contrée.

— Exploiter les minerais ?

— Oui, mais il n'y a pas que ça : il faudra construire des routes, mettre en place des infrastructures.

— Attends. J'ai peut-être quelque chose pour toi.

Zhang Xia souleva son tee-shirt. Il portait, pendue à son cou, une pochette de plastique contenant des documents et un passeport rouge

marqué d'idéogrammes en mandarin. Il tira un CD-ROM, marqué des mêmes genres de signes.

— Tu vois cela ? Tout ce que tu veux savoir sur l'emplacement des minerais est ici, sur ce disque.

Les yeux d'Isookanga s'écarquillèrent.

— Tu rigoles ! Et tu avais ça sur toi, pendant tout ce temps ?

— Bien sûr.

— Mais, Zhang Xia, c'est de l'argent ! Avec ça, tu t'achètes un billet et tu rentres en Chine.

— Tu crois que je pourrais l'échanger contre un billet ?

— Le commandant Bizimungu, j'en suis sûr, serait prêt à payer pour savoir ce qu'il y a sur ce disque. Avec ces renseignements, il saura exactement ce qu'il y a en dessous de chaque arbre.

— Isoo, je crois que tu te fais des idées sur ce type. Moi, je ne le sens pas. C'est un seigneur de guerre. Je les connais bien. C'est en Chine qu'on les a vus opérer pour la première fois. Et au service des mêmes impérialistes qu'au Congo. Ces gens-là ont une vision tronquée des choses. En dévastant le pays, ils se trouvent encore de bonnes raisons de faire ce qu'ils font. On peut commettre des erreurs en croyant aller dans le bon sens. Même le Grand Timonier s'est trompé en au moins une occasion. En voulant s'émanciper du socialisme soviétique, il a tenté une voie alternative. Cela a coûté, à cause de la famine et de la malnutrition, des millions de morts à la Chine.

— Il n'y a vraiment pas eu de dividendes, tu en es sûr ? minimisa Isookanga. La nation a sûrement bénéficié de cette expérience puisque, à partir de là, vous avez pu accumuler les succès et bâtir le nouveau socialisme chinois.

— Je ne vois pas ça comme ça. Rien ne peut justifier la souffrance infligée, on ne légitime pas le désastre.

— Bon, on va aller le voir, le commandant. Toi qui es dans les travaux publics, tu pourrais aller construire à Ekanga. En attendant, personne ne t'oblige à faire la fête avec lui. Il a confiance en moi. Il sait que je suis au courant des technologies ancestrales. Que, puisque je connais les arbres, je devine aussi ce qu'il y a en dessous. Je lui dirai que je sais comment on repère le manganèse, par exemple. Avec ton disque et mon ordinateur, je saurai où, je le lui dirai et il nous

paiera pour en savoir davantage. On peut faire beaucoup d'argent, Zhang Xia. Dans le maquis de l'Est, il était dans les matières stratégiques. C'est un pro, un acteur majeur de la mondialisation.

“La mondialisation, c'est merdique pour moi”, n'en finissait pas de penser le jeune Chinois.

Au Grand Marché, un calme relatif était revenu avec le soleil commençant à décliner. Shasha se trouvait devant le renforcement, tout occupée à sa cuisson. Sur deux braseros, elle préparait de l'antilope moto moko¹⁰⁸, des bitekuteku¹⁰⁹ et du manioc frais cuit à la vapeur. Elle y mettait un soin particulier car les mets étaient destinés au casque bleu Waldemar Mirnas. Ils avaient comme un contrat, tous les deux. Une fois par semaine, elle était sa chose. Il venait la chercher et l'emmenait chez lui à la Gombe. Ils s'étaient rencontrés une de ces nuits de saison des pluies lorsque l'atmosphère est saturée d'une humidité poisseuse. Elle avait été étrangement impressionnée par sa taille massive, mais aussi par ses cheveux, couleur de paille sèche. Quant à ses yeux, d'un bleu glacial, elle n'était toujours pas parvenue à les fixer jusqu'à présent.

En arrivant chez lui, il avait été prévenant. Il l'avait même traitée avec délicatesse. Jusqu'au moment où il lui avait ordonné de se débarrasser de ses vêtements pour revêtir un tablier blanc de petite soubrette. L'homme issu du fin fond de la Baltique était arrivé au Congo avec les clichés présents dans l'inconscient collectif d'une grande partie de la planète quant à la docilité de l'homme et de la femme africains. Très vite, il s'était rendu compte qu'ils étaient quelque peu obsolètes, vu l'insoumission notoire du peuple que Waldemar Mirnas était amené à côtoyer. La malléabilité du Congolais échappait à toute analyse. Le major voulait comprendre et il avait choisi Shasha comme échantillon type de cette population. Elle était dotée d'un tempérament de lynx et Waldemar Mirnas n'avait de cesse de la plier à son bon vouloir. Les dollars constituaient l'instrument idoine pour cela, et son argent possédait la capacité d'atténuer les doutes que l'on pouvait avoir sur soi-même.

À force de se voir mettre nue et à genoux, une haine implacable avait vu le jour dans le cœur de Shasha. Elle avait son compte de tragédies et d'humiliations. Le massacre de la population de son

village, le martyre de ses parents, la fuite avec ses petits frères, la mort du cadet, la marche avec Trésor jusqu'à Kisangani, les compromissions qu'il avait fallu accepter tout au long de la route. Ensuite, le bateau, le fleuve, l'arrivée à Kin', la faim, l'expérience de la rue, la prostitution à quatorze ans. Heureusement, Shasha était comme enragée à cette époque-là. Quand elle vous tenait le crachoir, elle ne le lâchait plus, jusqu'à ce qu'on déclare forfait. Elle était redoutable avec les emmerdeurs. C'est comme ça que les shégués lui avaient donné le nom de Shasha la Jactance, Kolo eyoma¹⁰. C'est avec bec et ongles qu'elle s'était fait une place, pour elle et Trésor, au Grand Marché. Elle avait besoin des dollars mais, en même temps, sa haine pour ceux qui lui en procuraient grandissait de jour en jour – et là, elle s'était définitivement focalisée sur le major Waldemar Mirnas, officier de l'ONU, en mission d'interposition en République démocratique du Congo.

Ce soir-là, il passa la prendre après le coucher du soleil et l'emmena. Ces jours particuliers où elle venait chez lui, il donnait congé au personnel de maison pour se retrouver seul avec elle. Lorsqu'elle franchit la porte de la villa, elle se plia au rituel et se rendit directement dans la cuisine, pour déposer les plats contenant ce qu'elle avait préparé. Elle savait la suite. Il s'asseyait dans un fauteuil et retirait sa chemise pour exposer son torse nu. L'homme était un géant de plus d'un mètre quatre-vingt-cinq. À quarante ans, l'embonpoint avait envahi sa taille. Lorsque la Jactance rejoignit le salon, elle s'approcha aussitôt de lui. Toujours assis, il entreprit de lui enlever ses vêtements, un à un, comme on effeuille une fleur rare. Lorsqu'il arriva à la culotte, il l'ôta lentement, pour laisser apparaître comme un lever de soleil le bourgeon de teinte rosée qui se dressait au milieu en haut de ses cuisses grêles. Puis il lui palpa le corps comme un aveugle égaré dans un labyrinthe. Il enveloppait de ses mains les fesses dures comme l'ébène, respirait l'air autour d'elle. Ensuite, il la revêtit du petit tablier qui lui arrivait juste au-dessus du triangle du sexe. Puis elle servit à table. Il prit son temps pour manger, savourant chaque bouchée, ressentant les saveurs, les intégrant, se forgeant des images ; de protides, de lipides, de sels minéraux, d'oligoéléments, de fer, d'aluminium, de colombo-tantalite, de manganèse, de germanium,

de cobalt, de cuivre, d'uranium, de bauxite, de niobium, de platine, de chrome, d'hélium 3, de béryl, de terres à haute teneur en silicate.

Comme de coutume, pendant que Mirnas dégustait son repas, Shasha, debout auprès de lui, la tête baissée, était submergée par la honte. Au début, lorsque des mains parcouraient son corps et qu'elle ressentait comme une brûlure se déplaçant sous son épiderme, elle avait cru qu'elle s'habituerait mais, encore maintenant, cette sensation de bain d'acide persistait malgré tout. Ils venaient à elle en 4×4 estampillés UN, avec la liste qu'ils avaient dressée de leurs fantasmes séculaires : la peau sombre à la texture soyeuse, l'odeur de poivre qui sourd des aisselles et enivre comme de la cocaïne, la chair ferme et élastique qui résiste à toute pression insistante, les hanches qui se meuvent comme une houle déchaînée capable de conduire à la perte et d'abandonner à la tempête, comme la vague le ferait d'un naufragé à la dérive. Dans ce climat, Shasha la Jactance se sentait comme la bouée qu'on noierait après usage. Sa haine du Lituanien était devenue tellement froide que, lors de ses voyages oniriques, aveuglé par le tourbillon généré par le corps de Shasha, l'homme ne se rendait compte de rien. Mirnas aurait tout donné pour que le périple vertigineux ne s'arrête jamais. Alors qu'il pensait cela, après un dernier coup de boutoir puissant, une onde fulgurante lui déchira brusquement la chair et un fracas gigantesque ravagea son être entier, le propulsant vers une sorte d'immatérialité. Confusément, il s'entendit pousser une longue plainte pendant que l'enfant-putain, les jambes repliées, les fesses posées dans ses paumes, au bord de la table, le martelait de son bassin encastré en lui. Waldemar Mirnas, le gland plongé dans la fournaise, était forcé de capituler, réalisant à chaque seconde ce qu'il lui arrivait : la réplique sans fin d'un succédané d'éternité.

Les bureaux abritant la MONUCC étaient repérables assez facilement. Au vu des herbes, des sacs de sable, des obstacles en béton et des barbelés l'entourant jusqu'au faite des murs, on pouvait se rendre compte qu'il logeait un organisme qui n'aimait pas prendre de risques, mais qui, en même temps, se faisait beaucoup d'ennemis. Des gardes casqués de bleu étaient en faction. Le portail s'ouvrit pour laisser entrer un 4×4. Waldemar Mirnas pénétra dans son bureau et alluma

tout de suite son ordinateur en consultant sa montre. C'était bientôt l'heure. À New York, il devait être près de 10 heures du matin. L'homme s'assit et patienta.

Waldemar Mirnas n'aimait pas la communication qu'il s'apprêtait à avoir. L'enquête sur les événements de Kamituga se poursuivait. Que voulaient-ils encore, à New York ? Des morts, ce n'était pas ce qui manquait dans le pays. Six de plus ou de moins, cela ne changerait rien, cette guerre était appelée à durer. Pour une fois, les intérêts de tous, en dehors de ceux des Congolais bien entendu, coïncidaient. Tout le monde tirait son épingle du jeu dans ce conflit. Il n'y avait rien d'idéologique ou de politique, il s'agissait tout simplement de contrôler la plus grande réserve de matières premières au monde, et que le meilleur l'emporte. Un mouvement se fit sur l'écran.

— Bonjour Miss Argento.

— Bonjour major. Venons-en au fait, voulez-vous ? Je voulais vous entretenir d'un souci qui me préoccupe. J'ai pris le temps d'examiner tous les rapports que vous m'avez envoyés. Je tenais à vous féliciter, vous avez fait du beau travail. – Chiara Argento s'interrompit quelques secondes. – Quand je regarde l'affectation des troupes, poursuivit-elle, je peux voir qui était où, et à quel moment. Toutefois, si je pointe les effectifs dont vous disposiez dans ce secteur, il y a six soldats en trop.

— Je ne comprends pas, répondit Mirnas ingénument.

— Soyons clairs, major. Les victimes étaient-elles réellement affectées à une mission de reconnaissance, comme il est indiqué dans votre première déclaration ?

Le visage de Mirnas s'empourpra.

— Vous m'accusez de mensonge ?

— Je voudrais comprendre. Leurs déplacements figurent dans les rapports journaliers que vous m'avez transmis. Mais, si je compte bien vos hommes, certains auraient participé à cette mission de reconnaissance telle qu'inscrite dans votre première déclaration, mais en même temps auraient fait autre chose. Il y a six soldats fantômes, major. Vos chiffres ne correspondent pas avec ceux que nous avons à New York. Mais laissons cela pour plus tard, nous trouverons bien une réponse à cette question. Nous attendons également les rapports du monitoring des communications dans la région à la date du massacre.

C'est un peu compliqué mais nous espérons ainsi connaître les activités des commandants Bizimungu et Bob. Je voulais vous signaler cela. Vérifiez les mouvements de ces six hommes ce jour-là. Je vous rappelle très bientôt. Ce sera tout pour aujourd'hui, major. Je vous souhaite une bonne fin de journée.

Et elle coupa la communication. Le Lituanien resta pensif un moment puis frappa du poing sur la table en jurant. Aussitôt il eut une contraction du corps et porta la main à son ventre en courbant le dos. Depuis quelque temps, le casque bleu avait cette douleur qui lui traversait les tripes de tous les côtés à la fois et s'incrustait au niveau du plexus, lui brûlant le cœur à petit feu, lui retirant son souffle. Il devrait se faire moins de soucis, se dit-il, faire gaffe à l'ulcère. Et cette salope de New York, avec ses questions à la noix, ne faisait rien pour arranger les choses. Qu'elle lui foute donc la paix, avec ses rapports et ses insinuations. Six pauvres cons étaient enterrés depuis longtemps, là-bas en Uruguay, qu'on les laisse reposer en paix. L'homme fut pris d'une nausée, la bouche emplie de salive et d'un goût de métal. Il sortit un mouchoir de sa poche et s'essuya les lèvres. Du sang apparut. Il jura. Il devrait aller voir un médecin civil. Ceux qui traitaient son unité n'avaient rien trouvé mais quelque chose n'allait pas : ces douleurs atroces, ces saignements, ce n'était pas normal.

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez, Célio ?

— Difficile à dire. Il n'avait pas l'air de trop se démonter au sujet de l'affectation des effectifs. S'il a été défensif, c'est logique. Lorsqu'il se sentira un peu plus serré, il pourra toujours évoquer une erreur dans le rapport. Et comme il n'y a plus de témoins directs, il peut être tranquille, il ne sera pas associé à quoi que ce soit.

— Vous oubliez Bizimungu, rétorqua Chiara. Le commandant Bob n'est qu'un sous-fifre. C'est Kobra Zulu le responsable du massacre, mais avec l'impunité qui règne au Congo, il est normal que Mirnas ne se démonte pas. Il doit se dire que ça va passer.

— Vous croyez vraiment qu'il cache quelque chose ? Après tout, c'était peut-être une affaire entre Bizimungu, Commandant Bob et les Uruguayens, qui auraient agi seuls. Ce serait une hypothèse. Mais, en y réfléchissant bien, ce type n'est pas un professionnel de ce dont on le soupçonne. Son dispositif doit comporter des failles. Moi, je

regarderais dans ses comptes. Un transfert laisse toujours des traces.

— J'en toucherai un mot dans mes rapports à la CPI. Je suis convaincue qu'il est partie prenante de l'affaire, sinon pourquoi falsifier des documents ? Pour couvrir ses hommes ? Que faisaient-ils à Kamituga ? Pourquoi ce massacre ? Les rebelles du coin n'ont pas l'habitude d'ouvrir le feu sur nos hommes dans le cadre de leurs opérations. Ici, on a certainement dépassé le cadre de l'opération classique. On a affaire à autre chose. Il y a eu un débordement.

Chiara Argento plissa un moment les yeux. Les coudes sur la table, elle pointa un stylo en direction de son interlocuteur.

— Il y a beaucoup trop d'intérêts au Congo, Célio. Tout le monde veut s'y remplir les poches. Les rebellions ne servent qu'à cela, tous nos rapports le prouvent. Nos casques bleus font comme tout le monde, c'est aussi simple.

Elle se détendit en s'appuyant contre le dossier de cuir.

— Vous n'avez pas remarqué la lenteur avec laquelle nous avons dû mener cette enquête ? Les bâtons dans les roues à tout moment ? Il s'agit pourtant de l'assassinat de nos hommes. Dès que j'aurai les renseignements dont j'ai besoin, j'essaierai d'aller très vite. Je sens qu'à un moment ou à un autre on nous priera de tout arrêter et d'aller déposer nos dossiers dans le même placard que là où ils ont oublié les boîtes noires du Falcon détruit le 6 avril 1994 dans le ciel de Kigali.

102. Sœur qui a du poids (financier, en influence ou en corpulence, au choix).

103. Cour pénale internationale.

104. "Mon Vieux."

105. "The last person you'll see alive" : "la dernière personne que tu verras avant de mourir", in *Scream 1, 2, 3*.

106. Vendre à la sauvette.

107. Financier américain condamné en 2009 à cent cinquante ans de prison pour escroquerie par la mise en place d'un système de Ponzi, la pyramide financière.

108. Boucané, juste un peu, pour que la viande reste moelleuse.

109. Légume.

110. La boss des dégâts.

XI

Chance eloko pamba¹¹¹

运气, 没什么

Vieux Lomama, debout devant la gare centrale, un colis sous le bras, une valise à ses pieds, contemplait la perspective du boulevard du 30-Juin qui s'écoulait majestueux comme un fleuve de béton bordé de constructions plus hautes qu'un wenge et deux ou trois lifaki mis bout à bout. Ici, les pylônes de télécommunication se succédaient tous les cent mètres et les toits des immeubles étaient couronnés de paraboles et d'antennes. Sur ce fleuve, les voitures faisaient un chahut d'enfer en s'interpellant à coups d'avertisseurs et de rugissements de moteurs. La population était comme une colonie de fourmis ou de termites qui envahirait les commerces composant cette architecture trop ostentatoire au goût de Vieux Lomama. Il interpella un shayeur qui vendait des cigarettes, des mouchoirs en papier, des rasoirs jetables et des racines aphrodisiaques bios.

— Petit, tu connais Isookanga ?

— Isookanga comment, Vieux ?

— Isookanga Lolango Djokisa¹¹².

— Je ne le connais pas, Vieux, skizé.

Vieux Lomama en interpella un autre qui trimbalait des cravates : les unes, pendues à son bras gauche replié, les autres, dans la droite, brandies au-dessus de la tête comme un nœud de reptiles.

— Dis, petit, tu connais Isookanga ?

— Isookanga comment, Vieux ?

— Isookanga comment, Isookanga comment ? Personne ne connaît mon neveu dans cette ville, ou quoi ?

Le shayeur s'éloigna, se disant que les aînés, parfois, croient que le monde leur appartient. Après eux, les moustiques. Vieux Lomama recommença son manège trois ou quatre fois encore, jusqu'à ce qu'il

se rende compte que, s'il avait toujours su que Kinshasa était une vaste mégapole avec beaucoup de monde dedans, il ne se doutait pas qu'au point de vue resserrement du tissu social, ce n'était pas vraiment ça. Personne ne connaissait personne. Vieux Lomama se trouva pris dans le flot de la foule et, avec sa valise en main, il se retrouva à déambuler dans l'avenue du Commerce. Le vieux aborda un jeune vendeur sapé tout en survêtement Gucci, des écouteurs aux oreilles, une tablette numérique dans la main, en train de vendre des téléphones portables amoncelés en désordre sur une petite table. Il y avait des clones de tout : de Samsung, de Nokia, de LG, de Blackberry, d'iPhone 4 qui, grâce aux transferts des technologies exigés par le gouvernement de la République populaire de Chine, avaient pu être dupliqués en série quelque part dans la périphérie de Wuhan ou de Nanjing.

— Petit, tu connais Isookanga ? demanda-t-il encore une fois.

— Isoo qui ? Non, Vieux.

— C'est mon neveu, je le cherche. Il a quitté le village il y a longtemps et je voudrais le retrouver.

— Vieux si tu le connais bien, il y a moyen. Il est comment ?

— Mon petit ? Il aime la technologie et la modernité. C'est un neveu déterminé et un véritable Ekonda. Isookanga Lolango Djokisa, c'est le nom qu'il a reçu de sa mère et des ancêtres.

— C'est tout ? questionna le vendeur. Attendez, je cherche.

Il tapota les doigts légers sur l'écran tactile de sa tablette, psalmodiant :

— Isookanga, technologie, modernité, déterminé, Ekonda.

Il ponctua sa formule de deux effleurements du bout du majeur. Il attendit deux secondes, puis caressa la surface de l'appareil trois fois comme on le ferait de la nuque d'un chat, espérant le flatter.

— Voilà ! Lisez, Vieux.

Et le jeune homme présenta l'écran à Vieux Lomama.

— Lis pour moi, je n'ai pas mes lunettes.

— Il y a une dépêche de l'AFP relayée par *Le Potentiel*, sur Google. *“Émeutes des shégués au Grand Marché.”* Je vois ici : *“À un moment, le porte-parole des shégués est venu à la rencontre du gouverneur de la ville. Le jeune Isookanga, natif de la province de l'Équateur, Ekonda pur, féru de*

haute technologie et de modernité, a tenu un discours déterminé”, etc., etc.

— Les shégués, c’est qui ?

— Vieux, tu ne connais pas les shégués ? Vous, au village, vous ne savez rien. C’est les enfants des rues. Beaucoup vivent pas loin d’ici, au Grand Marché. Si tu vas les voir, tu trouveras ton neveu, c’est leur porte-parole, c’est écrit ici, dit-il, en présentant son outil multimédia. L’écran ne ment jamais.

— Merci, petit. C’est par où ?

— Par là, Vieux. Ça fera cinq dollars pour le tout.

— Quoi ! Petit, tu ne connais pas le droit d’aînesse ? Cinq dollars. Tu veux me manquer de respect ?

Et le Vieux s’éloigna pour ne plus se préoccuper du jeune insolent, inconscient des coutumes.

— Vous, les Batwa, vous êtes toujours comme ça. Vous ne savez pas communiquer. Vous ne serez jamais sur Twitter ! lança ce dernier en guise d’anathème.

Pendant que le vieux marchait vers le territoire des enfants des rues, la prestation de l’espèce de miroir rétro-éclairé l’avait tout de même laissé sans voix. Et un peu dépité, aussi. “J’ai demandé aux gens, se disait Vieux Lomama, personne n’a su me dire quoi. Mais un petit doté d’une surface réfléchissante parvient à répondre à ma question. Cela voudrait-il dire que la machine est appelée à remplacer l’homme ? L’être humain n’aurait-il plus un regard pour les yeux de son frère ou de sa sœur humaine, et bientôt se référera uniquement à une surface générant des images, des chiffres et des lettres ? Et ceux qui possèdent l’appareil ne seront-ils pas tentés de dominer autrui, comme ce jeune effronté vient de le faire en s’arrogeant cinq dollars ?” Le vieux était dubitatif. La modernité qui se profilait craignait, selon lui. Ce n’était pas avec des fils sortant des oreilles et en touchant des lettres sur un miroir qu’on parviendrait à s’entendre.

— Je cherche les shégués.

Vieux Lomama s’adressait à une vendeuse dont l’étal coloré présentait des rangées de mangues, d’avocats, de papayes, de goyaves, de mangoustans, de caramboles, de cœurs de bœuf – dont un coupé en deux pour exposer la chair blanche et crémeuse.

— Les shégués ? Ces sorciers ! Mais papa, ce n’est pas des enfants à

chercher. Ils sont mauvais, on ne sait rien en faire !

— Papa, ne l'écoute pas, ce sont de pauvres enfants, intervint une voisine qui vendait exactement la même chose. C'est Dieu qui nous envoie des épreuves pour nous montrer que nous sommes arrivés aux temps de la fin. Luc 21, 23 dit : *En ces temps-là, malheur à la femme enceinte et à celles qui allaiteront.* Les gens ne se fient plus à Jésus, *Qui a été envoyé pour guérir les cœurs*, Esaïe 61, 11. C'est aux parents la faute, ce sont des païens, ils ne respectent plus la Parole du Seigneur. C'est la vie qui a rendu ces enfants comme on les voit. Ce sont des agneaux immolés, des innocents dans la bouche du lion de Judas.

Un remue-ménage se fit et on assista au spectacle d'une table s'écroulant et d'oranges et de pamplemousses se répandant au sol comme des balles de compétition à Roland-Garros une journée de grand chelem. Deux gamins, un grand et un petit, se coltinaient, chacun essayant à l'aide d'une clé de catcheur d'étrangler son adversaire. Des adultes durent les séparer pour les obliger à ramasser les agrumes qu'ils avaient renversés tout autour.

— Qu'est-ce que je t'avais dit, papa, ce sont des diables !

— Petit. – Vieux Lomama s'adressait à l'un des violents, accroupi à ramasser des oranges, les essuyant avec son tee-shirt crasseux. Tu connais Iookanga ?

— Vieux Isoo ? répondit petit Modogo. Pire Vieux !

— Tu sais où je peux le trouver ?

— Il faut demander Shasha la Jactance. Elle habite là, dit-il, montrant la direction du renforcement dans le bâtiment administratif.

— Merci, mon fils. Mais, dis-moi, pourquoi tu te bats avec un plus grand que toi ? C'est pas bien, il faut respecter les aînés.

— Respecter Mukulutu ? Jamais ! C'est lui qui a commencé. Je passais, je faisais rien, j'ai seulement dit : "Yowaa nex !" Et il m'a frappé. Mais j'ai pas peur de lui, j'ai un toungele, dit le petit, exhibant un tournevis aiguisé, sorti d'un pli de son jean. Quand je serai grand, je serai kuluna. Ils me veulent tous ! ajouta-t-il, comme un augure.

Vieux Lomama laissa le garnement à sa récolte d'agrumes et poursuivit sa recherche.

Au bureau du marché, on entraînait et sortait sans arrêt. Administrer le lieu n'était pas une sinécure. En dehors de veiller à la sécurité, au

nettoyage, à la distribution des emplacements, des tickets journaliers qui permettaient de commercer, l'endroit était animé aussi parce que c'était là qu'il fallait aller pour acquérir une place, une table. Ceux qui y travaillaient étaient courtisés du matin au soir, l'endroit ne désemplissait jamais. On y discutait inflation et cours du dollar autour de quelques bières ; on y comparait le volume des échanges avec Ankara et avec Rio ; on supputait sur une croissance de plus de six pour cent grâce entre autres au Bandundu, qui avait su profiter intelligemment de la bulle manioc ; on discourait de la nécessité de contourner l'embargo sur les visas Schengen en nouant, après Dubaï et la Chine, des liens étroits avec le Vietnam et l'Inde : une belle-sœur y faisait trois, quatre allers-retours par an. Dehors, sur un banc, un type, qui devait être l'huissier – vu qu'il avait l'air de quelqu'un venu ici sans but – était assis les jambes croisées, tranquille. Il contemplait le ciel, le menton posé dans la main.

— Mon fils, je cherche Shasha quelque chose.

— Il n'y a pas de Shasha qui travaille ici.

— On m'a dit qu'elle habitait ici.

L'homme porta une meilleure attention à l'Ekonda.

— Tu veux dire là ? demanda-t-il, montrant le sol vers un renfoncement un peu plus loin. Mais, papa, Shasha que tu dis, là, c'est une enfant des rues. C'est elle que tu cherches ?

— Oui, répondit l'oncle Lomama.

— Tu es de sa famille ? demanda l'huissier avec un rien de mépris dans l'intonation.

— Non, mais je cherche Isookanga, le fils de ma sœur. On m'a dit que je devais demander à Shasha.

L'homme toisa Vieux Lomama.

— Tu es pygmée ?

— Je suis ekonda.

— C'est la même chose. Assieds-toi là, lui dit-il en indiquant une place à côté de lui. À cette heure-ci, ils sont absents, ils sont en train de faire leurs affaires. Mais ils seront là tout à l'heure. Juste un peu de patience. De toute façon, ils n'ont pas d'autre endroit où aller.

Assis sur le banc, son bagage à ses pieds, Vieux Lomama n'avait rien d'autre à faire qu'à observer l'activité qui se déroulait autour de lui.

C'était incroyable, il n'avait jamais vu autant de monde en même temps. C'était donc cela, la grande ville. Et toutes ces marchandises. Ce qui était consommé ici en une journée en termes de textiles, d'ustensiles de cuisine, de quincaillerie, de papeterie, d'outillages aurait pu satisfaire son village pour vingt ans au moins. Malgré cette abondance, des enfants dormaient dans la rue, c'était inhumain, Vieux Lomama ne saisissait pas. Aller jusqu'à abandonner un enfant ? Vers quelle sorte d'extrémité en étaient réduits les gens pour en arriver là ? Vieux Lomama ne comprenait pas cet étrange mouvement qui régissait la société et qui était semblable à ce qui se passe entre les deux vasques en terre cuite à l'aide desquelles on distille le lotoko¹¹³. Elles communiquent entre elles à l'aide d'un tuyau en fer-blanc, mais l'une est pleine de manioc et de maïs fermenté, elle bénéficie du feu sous elle, malgré cela elle ne se vide au profit de l'autre qu'au goutte-à-goutte, très lentement, comme s'il n'y en avait jamais assez. Un peu comme si les Danaïdes, se pointant en enfer, remplissant des tonneaux percés, devenaient en plus superpingres.

Lorsque Isookanga apparut devant le bâtiment administratif, sa surprise fut telle qu'il laissa tomber sa boîte de frigolite maintenant vide. Il se précipita dans les bras de son oncle et l'étreignit.

— Isookanga, c'est bien toi ?

— Oui, c'est bien moi.

— C'est bien toi ?

— C'est bien moi.

— C'est bien toi ?

— C'est bien moi. Ah, mon oncle, quelle surprise ! Tu es arrivé quand ? Et comment tu m'as trouvé ?

— Mon fils, je suis venu. Tu t'attendais à quoi ? Que je t'abandonne seul dans une ville comme Kinshasa qui abrite plus de hyènes et de chacals que toute la sous-région de la Tshuapa ? Avec ce que j'ai vu jusqu'ici, je suis encore moins rassuré. Je suis arrivé tout à l'heure, par le bateau. J'ai mené une enquête pour te retrouver et c'est une machine qui m'a dit où.

Isookanga ne comprit pas ce que le vieux voulait dire par là, mais il ne releva pas, trop heureux de retrouver une partie de lui-même.

— On m'a dit que tu habitais là, poursuivit Vieux Lomama en

montrant le renforcement.

Isookanga ne répondit pas.

— On m'a aussi dit que tu faisais des affaires.

— Je vends la meilleure eau de Kinshasa, mon oncle.

— Vendre de l'eau ! Tu oublies qu'au village tout le monde peut frapper à ta porte et demander à boire.

— Je suis dans la mondialisation, tout est libéralisé. J'ai un associé que je te présenterai, il s'appelle Zhang Xia.

— Zhang Xia, c'est quel clan, ça ?

— C'est un Chinois, Vieux.

— Ah !

— Je suis aussi consultant pour un type qui protège le parc de la Salonga.

— C'est bien, mais où est ta maison, Isookanga ?

— Mon oncle, Eau Pire Suisse est en balance excédentaire maintenant. Bientôt, je pourrai avoir ce que je veux. Nous sommes en train, Zhang Xia et moi, de sensibiliser des franchisés, on en a déjà deux et d'autres sont sur une liste d'attente.

Vieux Lomama ne comprenait rien au charabia de son neveu mais ce qu'il retint était cette histoire de protection de la Salonga. C'était pour cela qu'il était venu, après tout. Mais il répéta sa question :

— Où est ta maison, Isookanga ?

— Je n'en ai pas, mon oncle.

— Moi, en tout cas, je dois chercher un hôtel. Conduis-moi.

Vieux Lomama et Isookanga s'enfoncèrent dans la commune de Kinshasa à travers des ruelles étroites, s'attendant à voir apparaître une enseigne indiquant un hôtel.

— Mon oncle, vraiment, tu es venu me chercher ?

— Je suis venu pour une seule chose : sauver le village. Je voudrais te ramener pour que tu puisses accomplir ton devoir en espérant que ton séjour ici t'aura remis les idées en place.

Isookanga ne répondit rien. L'oncle poursuivit :

— Je suis là aussi à cause de cette satanée antenne. Elle va finir par nous tuer. Nkoi Mobali est déjà mort.

— Nkoi Mobali ?

— Le grand léopard. Si on laisse faire, si on ne dit rien aux

autorités, Dieu seul sait ce qu'ils sont encore capables de nous envoyer là-bas, dans la forêt.

— Tu restes longtemps, mon oncle ?

— Le moins possible, mais le temps qu'il faudra.

— La vie est chère à Kin'.

— Parce que vous êtes des pauvres. Pas nous dans la forêt. Elle me donne tout ce qu'il faut pour affronter la grande ville. Je n'ai peur de rien, j'ai ma plantation de café. Ces derniers jours, on a de la chance. Avec les problèmes en Côte d'Ivoire, les opérations anti-Farc en Colombie, la sécheresse en Tanzanie, les ouragans en Amérique centrale, notre café se vend plus cher que l'année passée. Ton ami Bwale m'a aidé à écouler quelques sacs, et me voilà.

Isookanga avait oublié cela. Lorsqu'il était encore là-bas, il n'envisageait pas qu'on puisse retirer quoi que ce soit de l'espace qu'il avait autour de lui.

— Vieux, essayons ici.

Le réceptionniste qui les reçut leur proposa une chambre pas trop chère, équipée de lits jumeaux.

— Mon oncle, intervint Isookanga, je peux aller dormir avec mes amis, il ne faut pas.

— Tais-toi, Isookanga ! Tu restes avec moi. Tu ne t'imagines quand même pas que je vais laisser mon neveu coucher dehors alors que je suis à l'abri.

Le jeune homme ne discuta pas longtemps. L'hôtel était bâti de plain-pied et on leur donna la clé d'une chambre minuscule au fond d'un couloir mais elle était propre et le Vieux, de toute façon, avait emporté des pagnes avec lui. Il déposa sa valise en jetant un regard circulaire à la pièce.

— Tu as encore des affaires, au Grand Marché ?

— Oui, mon oncle.

— Va les régler, je t'attends. Tiens, prends ça, ajouta-t-il en tendant quelques billets. Achète-nous quelque chose à manger et à boire.

— J'ai de l'argent, mon oncle.

— Je mangerai ton argent plus tard, je ne suis pas encore à la retraite. Tiens. Va !

“Putain ! Il est fort, le vieux, pensait Isookanga, il est parvenu

jusqu'à Kinshasa sans rien demander à personne. En plus, il se débrouille pour me retrouver en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire."

Isookanga était heureux de la présence du vieux. Même s'il était bien entouré, il était tout de même seul à Kinshasa. Il avait dorénavant quelqu'un sur qui compter.

Le souvenir d'Aude Martin lui revint à ce moment-là. Il avait reçu un courriel de l'africaniste. Elle s'excusait de son comportement, se disant avoir été emportée par des sentiments qu'elle n'avait toujours pas identifiés à ce jour. Elle regrettait de s'être laissée aller lors de cette dernière nuit. À Bruxelles, elle vivait avec quelqu'un qu'elle aimait et leur histoire n'avait été qu'un malentendu. Elle avait été déchirée, écrivait-elle. "On ne peut jamais présumer de l'amour des femmes", pensa Isookanga, réaliste mais un peu déçu tout de même. "*You don't love me, you just love my doggy style*¹¹⁴" déclarait Snoop Dogg à une fille dans un clip. Le rappeur ne se berçait jamais d'illusions, lui, c'était un puissant et il était au courant de la nature intrinsèque des êtres.

Isookanga arriva au marché, où Shasha la Jactance et les autres se préparaient à leurs activités nocturnes.

— Vieux Isoo, le grand tractionneur, est de retour ! annonça Mukulutu Blindé. Shasha m'a dit que ton oncle était venu du village, Vieux.

— Il est venu te chercher ? demanda Marie Liboma. Hé ! Tu es gâté, Vieux Isoo. Moi, je fais tout. Je vais à l'église de temps en temps. Je prie. J'essaye de ne pas rôder les dimanches, mais personne ne vient. Tu crois que la chance m'a fuie, comme l'ont fait mes parents ? s'interrogeait la gamine entre deux masticages compulsifs. Pourtant, on dit : *Chance eloko pamba*¹¹⁵ et je ne vois toujours rien venir, Vieux Isoo.

— Mwana mwasi, soki akufi naino te, koseka ye te¹¹⁶. Tu seras peut-être une star, Marie. À Hollywood, au festival de Berlin, à Cannes, ils aiment les filles comme toi.

— Tu parles sérieux, Vieux Isoo ?

— J'en suis sûr. Mon oncle, lui, c'est un chef, il a des pouvoirs. Il doit à chaque instant savoir où se trouve son peuple. Il a sûrement

consulté une divinité pour me retrouver. Mais bon, ajouta Isookanga, optimiste, je suis un véritable Kinois, maintenant, et je tiens à le rester.

Le jeune homme ramassa quelques affaires cachées dans un recoin du renforcement.

— Je bouge, les mecs. Ce soir je reste avec mon oncle. On est à l'hôtel. À demain.

— À demain, Vieux Isoo, répondirent les gosses.

Trésor, accroupi au sol, les genoux contre la poitrine, avait le regard ailleurs. La conversation semblait ne pas le concerner ; ses pensées allaient vers ses parents et vers ce qui ressemblait à un vide sidéral.

Isookanga se dirigea vers la dalle de Vieux Tshitshi. Il fallait qu'il parle à Zhang Xia. Depuis que l'oncle était là, ses idées s'étaient encore éclaircies. Il semblait que Bizimungu lui faisait confiance. Si Isookanga proposait le contenu de ce qu'il y avait sur le disque numérique, le jeune homme était sûr qu'il n'hésiterait pas, et qu'il mettrait l'argent sur la table pour acquérir les infos. Il allait faire une proposition à Zhang Xia. Il devait absolument rentabiliser ce disque. Comment avait-il pu le lui cacher jusque-là ? Il était temps qu'il retourne en Chine. Isookanga connaissait son pote d'humeur plutôt morose mais, actuellement, c'était pire que d'habitude. Il fallait qu'il rentre rejoindre sa femme et son fils au plus vite, sinon il allait craquer, Isookanga le sentait.

Lorsqu'il arriva avenue du Commerce, il trouva Zhang Xia, une fois de plus, songeur. Le jeune Ekonda savait à quoi s'en tenir, il préféra le bousculer un peu.

— Zhang Xia, comment ? salua-t-il avec un enthousiasme excessif.

— Ça va, tranquille, répondit l'autre.

— Il y a mon oncle qui est là.

— Ton oncle ?

— Oui, le grand frère de ma mère. Il est arrivé du village aujourd'hui, je te le présenterai plus tard. Mais je ne suis pas venu pour ça. J'ai apporté mon ordinateur. On va regarder un peu plus sérieusement ce qu'il y a sur ton disque. Il est où ?

Le jeune Chinois mit la main sous son tee-shirt et en tira la pochette en plastique. Il prit le disque. Isookanga avait déjà ouvert son

ordinateur, il n'eut qu'à appuyer sur un bouton. Il plaça le disque dans la machine et attendit qu'il charge. Une fenêtre s'ouvrit, et on vit apparaître une carte du Congo criblée de symboles de toutes les couleurs, assortis d'idéogrammes chinois. Isookanga n'en revenait pas. Il savait le pays riche, mais à ce point, non.

— Zhang Xia, regarde-moi ça ! Si le paradis terrestre n'a pas été créé ici, je ne vois pas où ce serait, commenta-t-il, subitement créationniste. Mais où tu l'as trouvé, ce CD ?

— Le jour où mon patron m'a abandonné, il m'avait envoyé déposer ceci chez un compatriote, je ne l'ai pas trouvé, j'ai gardé le disque numérique.

— Ça vaut de l'or, ça. Comment les Chinois ont-ils pu dresser une carte si détaillée des minerais ?

— Nous aussi, nous avons nos fusées. Et on n'y met pas que des singes, il y a des satellites et des sondes, également.

— Zhang Xia, toi et moi savons maintenant où se trouvent les minerais sur tout le territoire du Congo. Tu imagines ? Écoute. Je vais aller revoir Bizimungu et je vais lui proposer d'acheter cette carte. Lui qui aime l'or, le diamant, il sera ravi.

— Isoo, tu es sûr qu'il va payer pour ça ? Il ne nous croira peut-être pas, beaucoup de contrefaçons viennent de Chine...

— Regarde. – Isookanga se pencha sur l'écran et y pointa un doigt. – Tu vois, ici, tout près, vers le Bas-Congo, c'est écrit quoi ?

— Tungstène, lut Zhang Xia.

— Tu vois ? Je n'aurai qu'à lui révéler ceci, par exemple. Il peut aller voir sur place, s'il veut, c'est pas loin. Il prélève quelques échantillons, les fait analyser, et il a la preuve que je ne raconte pas de bobards.

— Des bobards ? C'est quoi ?

— Des mensonges. Ensuite seulement on lui vend une carte des minerais de la Salonga. C'est quoi, écrit là, vers Monkoto ?

— Or, répondit le traducteur.

— Putain, il y en a plein ! Tu as besoin de combien pour un billet d'avion ? Mille, deux mille dollars ? C'est pas beaucoup, il paiera. Il aime trop ça, l'or.

— C'est comme tu veux, Isoo, on peut toujours essayer.

— Ça marchera. Il faut que tu rentres en Chine. Je ne supporte plus ta mine triste, là. On doit préparer une carte de la Salonga traduite en français. Avec Photoshop, c'est facile. Laisse-moi encore l'étudier cinq minutes. Eh, regarde ! C'est quoi ce signe, sur le Plateau des Bateke ?

— Germanium.

Les deux compères passèrent encore un peu de temps ensemble. Vieux Tshitshi était resté à l'écart, ne désirant pas s'immiscer. Les jeunes gens étaient d'ailleurs plongés, la tête pratiquement dans l'écran, dans un univers que Vieux Tshikunku n'appréhendait pas vraiment ; trop virtuel, selon lui.

Après son entrevue avec Zhang Xia, Isookanga rentra à l'hôtel. En passant par un petit marché, il avait acheté des morceaux de poulet braisés, de la chèvre, des pains de manioc, quelques boissons sucrées. Il retrouva l'oncle Lomama qui avait défait sa valise et s'était installé. Ils mangèrent, ils burent. L'oncle, en scrutant le plafonnier à travers le verre de la bouteille de soda, demanda :

— Dis-moi un peu. Ton ami visionnaire, qu'est-ce qu'il fait pour la Salonga ? En collaborant avec lui, tu pourrais lui donner des conseils, tu connais la forêt presque aussi bien que moi. Regarde ce que j'ai ramené.

Vieux Lomama sortit de sous le lit un colis emballé dans un pagne. Il déroula une grande peau de léopard.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je te l'ai déjà dit, c'est Nkoi Mobali. Souviens-toi, je t'en ai parlé il y a longtemps.

— Ça me dit vaguement quelque chose, répondit Isookanga.

— Il y a des problèmes au village, Isookanga. À l'époque, tu as considéré l'installation de l'antenne des télécommunications comme un bienfait, mais regarde cette peau. Observe ces blessures. C'est la catastrophe, Isoo. Tu ne devineras jamais qui a bien pu tuer Nkoi Mobali. Ce sont des phacochères. Tu te rends compte ! Ces animaux ne vivent pas sur le territoire du grand léopard, néanmoins la rencontre a été rendue possible parce que les phacochères ont dû quitter leur région pour une raison ou une autre. Lors de la confrontation avec Nkoi Mobali, celui-ci ne devait pas être au mieux de sa forme et il a été terrassé malgré sa force. N'oublie pas que le léopard ne mange

qu'une fois de temps en temps. À cause du gibier qui se fait rare – même pour un être supérieur comme Nkoi Mobali –, il avait sûrement dépassé ses trois semaines de jeûne. Je n'aurais jamais imaginé que quelque chose de la sorte puisse arriver de mon vivant.

— Mais, mon oncle, comment tout cela a-t-il pu être possible ?

— Quelque chose se passe dans l'écosystème, Isookanga. Des paramètres sont en train de changer de façon radicale. Si la survie d'une force de la nature comme Nkoi Mobali n'est pas assurée, je ne donne pas cher de la peau des Ekonda, mon fils.

— Mais, mon oncle on ne peut pas continuer à vivre à la périphérie du monde, nous devons intégrer le globe, sinon sûrement nous ne tarderons pas à disparaître complètement des écrans radars.

— Nkoi Mbali faisait partie du globe, il était même un de ses chaînons essentiels. Sa mort représente un déséquilibre grave. On ne bafoue pas la nature, sinon elle se venge. Ton ami, le préservateur de la Salonga, il est au courant de la mort du léopard ?

— Non, mon oncle, je ne crois pas.

— Un véritable chef doit être mis au courant de ce qui se passe chez lui. Je dois l'en informer. En tant que chef de clan, c'est mon devoir.

Isookanga approuva :

— Je t'y emmènerai avec plaisir, mon oncle.

— Isoo, décapsule-moi encore une de ces boissons sucrées.

— Un autre Fanta, mon oncle ? Mais bien sûr.

Le lendemain, le neveu fit les honneurs de la ville à son oncle : le capharnaüm des innombrables véhicules, les rejets de mercure et de plomb des moteurs au gas-oil, les marchandises qui s'entassaient dans les vitrines et débordaient jusque sur les trottoirs, les embouteillages d'êtres humains dans les rues, les gens qui s'interpellaient comme si leurs délires appartenaient à tous.

Quand ils parvinrent à l'immeuble abritant l'Office de préservation du parc national de la Salonga, un des gardes du corps les reçut. Il ne dit rien, comme d'habitude. Il escorta les visiteurs jusqu'au cinquième étage, au bureau de Kiro Bizimungu. À leur entrée, l'ex-rebelle se leva et leur tendit une main chaleureuse.

— Vieux, je te présente mon oncle, Vieux Lomama.

— Je suis heureux de vous rencontrer, dit Bizimungu. Votre neveu

m'a beaucoup parlé de vous. Asseyez-vous.

— Enchanté, rétorqua l'oncle en prenant place.

— Je suis votre directeur général, j'administre le parc national de la Salonga.

— Mon neveu m'a dit ça, c'est pourquoi j'ai tenu à vous rencontrer. Laissez-moi vous montrer quelque chose.

Vieux Lomama déballa ce qu'il avait sur les genoux et posa la peau de léopard sur le bureau.

— C'est ? demanda Bizimungu, un peu surpris.

— C'est Nkoi Mobali.

Et Vieux Lomama raconta à Kiro Bizimungu la triste destinée du grand léopard. Si le commandant Bizimungu était un véritable chef, il avait le devoir de protéger les piliers de la société tels que Nkoi Mobali, le devoir d'essayer de comprendre ce qu'avaient bien pu fuir les phacochères pour se retrouver si loin de leur habitat. Avaient-ils fui les pylônes de télécommunications ? Y aurait-il eu un dangereux réchauffement du climat qui les aurait poussés à rechercher la fraîcheur dans la forêt des Ekonda ? C'était quoi, ces rayons que renvoyait l'antenne, qui faisaient qu'un animal ne respectait même plus le bon ordre des choses et se permettait n'importe quoi, jusqu'à tuer un léopard tel que Nkoi Mobali ? Est-ce que personne ne voyait que même quelqu'un d'estimable comme son neveu avait été détourné de son devoir à cause des ondes que la tour propageait ?

Puis le vieux expliqua comment les phacochères étaient devenus fous à cause de l'antenne. Il montra les trous que leurs mâchoires avaient faits sur la peau du fauve. Il dit aussi qu'il était peut-être vieux, qu'il n'y connaissait rien à rien mais qu'il constatait tout de même que les lois qui régissaient le monde actuel étaient bien plus impitoyables que les lois de la jungle qu'il avait connues jadis. Au train où allaient les choses, ce ne seraient plus seulement les phacochères qui mangeraient les léopards, mais aussi les hommes qui en viendraient un jour à s'entre-dévorer.

Kiro Bizimungu écouta le vieux attentivement. Il le remercia de son appréciation de la situation.

— J'ai encore beaucoup de gens à voir, il me faut sensibiliser. Je dois rendre visite aux ministres de l'Environnement, des

Télécommunications, de la Recherche scientifique.

Considérant qu'il avait terminé son laïus, l'oncle se leva en remballant la peau.

— Isookanga, je te laisse ici avec ton ami. Moi, j'ai à faire. Ne te dérange pas, je prendrai un taxi. J'irai d'abord au bureau de l'ONU. Il faut que le monde sache que Nkoi Mobali est mort et que son corps a été mutilé sauvagement. Monsieur le commandant, j'ai été content de parler avec vous. Si vous passez par Ekanga, venez me voir. Vous me trouverez facilement.

Et il sortit de la pièce son paquet sous le bras.

— Ton oncle, il est compliqué, dit Bizimungu presque en chuchotant. Il est toujours comme ça ?

— C'est souvent pire. Le vieux parle trop. Et, quand il parle, on dirait qu'il espère que les arbres vont pousser encore plus vite. Il est incroyable, Vieux.

— Bon. Tu n'as pas quelque chose à me dire ? Au sujet de notre dernière conversation. Ton oncle ne t'a rien appris de nouveau ?

— J'ai mieux, Vieux. – Isookanga rapprocha sa chaise du bureau. – Figurez-vous, Vieux, que j'ai un associé, un Chinois.

— Toi, tu as un associé chinois ?

— Mais, Vieux, je vous l'avais pas dit que j'étais dans la mondialisation ?

— Continue.

— Donc, mon associé, il a un CD-ROM où tous les minerais du Congo sont répertoriés.

— Petit, tu as ça ? Mais c'est ce que je cherche depuis... Amène-moi ça tout de suite, je paie.

— C'est pas possible tout de suite, Vieux.

— Pourquoi ?

— Tout est écrit en chinois, il faut traduire.

— Et alors, ton associé peut le faire, non ?

— Oui, mais je dois travailler sur Photoshop une version française, ça prendra un peu de temps, et il faut aussi que je lui parle, qu'il accepte de vous le vendre.

— Petit, amène. Je paie mille dollars cash.

— Deux mille, et je le persuade de vous le vendre.

— N'aie pas peur. Traduisez et reviens avec ton ami.

Ils échangèrent encore un peu sur les esprits étriqués qui ne comprenaient rien en matière de sciences, de technologie et d'argent, puis Isookanga retourna à son business. Il fallait qu'il coince Zhang Xia pour pouvoir finaliser cette transaction.

*

Wang Lideng était repassé à plusieurs reprises voir Gong Xiyan. Chaque fois, il avait refusé le thé qu'elle avait offert, et ses questions avaient été de plus en plus invasives. Qu'avait-elle fait à telle date, à telle autre ? Qui avait-elle vu tel jour et que faisait-elle avec un tel ou une telle, à tel endroit ? Elle avait répondu sans jamais rien dissimuler, mais elle comprit ainsi que la Sécurité publique la surveillait de près et tenait à vérifier ses allées et venues.

Cet après-midi-là, l'homme s'exprima avec encore plus de sévérité. Il exigea des preuves supplémentaires de la présence de Zhang Xia à Kinshasa, mais elle ne put qu'évoquer les imprimés des courriels qu'elle avait déjà produits.

— Ces documents ne signifient rien ! asséna-t-il. Vous me faites perdre patience. Vous me cachez la vérité sur les activités de votre mari, madame. Je ne vous laisserai pas continuer. Vous devez savoir que l'affaire dans laquelle il est impliqué est extrêmement grave. Nous avons arrêté son associé, ce Liu Kaï que vous prétendez connaître à peine. Pourtant, votre mari et lui sont, à notre connaissance, les administrateurs principaux de Dragon éternel. Avec cette société, ils ont profité des programmes du gouvernement et fait main basse sur des fonds très importants destinés à la création d'entreprises ; celles s'occupant d'énergie, de construction d'infrastructures ou de fourniture de matières premières sont privilégiées. Votre mari et Liu Kaï avaient compris cela mais Dragon éternel a eu le tort de débiter ses activités à Chongqing. Ici, c'est moi qui fais appliquer la loi. Nous pensons qu'ils sont partis au Congo pour échapper à leurs responsabilités mais qu'ils ont dû revenir pour une raison que nous ignorons encore. Pour l'instant, Liu Kaï seul est sous les verrous, il a tout avoué. Votre mari devrait le suivre, et nous ferons en sorte de faire tomber tout leur réseau. Il y a encore des métastases qui

pourrissent certaines branches du gouvernement de la ville autonome de Chongqing, madame.

Gong Xiyan se sentait paralysée, rendue impuissante par une menace dont elle ignorait l'existence encore peu de temps auparavant. Zhang Xia ne lui avait jamais rien dit des activités de Dragon éternel. L'interrogatoire continua à se dérouler dans le modeste salon. Le directeur de la Sécurité publique et la jeune femme étaient assis comme de coutume, elle dans le coin du canapé, lui perpendiculairement à elle, sur le fauteuil. Cette fois, c'était une première, malgré la dureté qu'il affichait, le directeur Wang avait accepté le thé qu'elle avait servi. Lors de ses visites précédentes, un sourire lui échappait parfois, mais ce jour-là ses sourcils restaient imperturbablement froncés. Derrière ses lunettes, l'homme observait la jeune femme et, malgré sa contenance, il sentait en elle un désarroi immense. Elle avait la tête baissée et évitait une fois de plus son regard. C'était presque douloureux. Cela créait en lui une tension terrible et la seule chose qui aurait pu le soulager aurait été la possibilité de plonger son regard en elle – il s'en rendait bien compte. De temps en temps, leurs genoux se touchaient brièvement et le directeur sentait un frisson parcourir ceux de la jeune femme.

— Mais madame, malheureusement, pour obtenir ces fonds, certains ont recours à la fraude et à la corruption de fonctionnaires. On facilite l'obtention des subsides et l'argent est partagé ensuite. Beaucoup ont été arrêtés dans le cadre de notre campagne d'assainissement. Vous avez certainement entendu parler des procès qui ont eu lieu récemment. Le gouvernement de Chongqing a décidé de mettre un arrêt définitif à ce genre de comportement. Dommage pour votre mari.

Gong Xiyan ne savait que penser. Pourquoi Zhang Xia ne lui avait-il jamais rien dit et que lui cachait-il encore ? L'affaire, en effet, devait être d'une gravité extrême si le chef de la police en personne se déplaçait pour mener l'enquête, se disait-elle. Il souffla :

— Je ne cherche qu'à vous aider, madame.

Gong Xiyan se tourna vers le policier. Les reflets des verres de ses lunettes ne lui permettaient pas de percevoir son regard mais, à quelque chose d'imperceptible, il sembla à la jeune femme qu'il s'adoucissait. En entendant ce que le directeur lui avait révélé, elle

sentait qu'elle perdait pied. Son genou s'appuya un court instant contre celui de l'homme et elle en ressentit un apaisement inattendu. C'était comme si son désarroi était passé par ce point de contact de leurs corps pour aller se diluer en lui. Sans qu'elle lève la tête, ses yeux effleurèrent son torse large penché vers elle. La poitrine de l'homme lui apparaissait comme une muraille infranchissable mais, paradoxalement, elle éprouvait en même temps le besoin de s'y appuyer, ne fût-ce qu'un moment. Elle décolla son genou de celui du directeur. La pièce était silencieuse. Les voyants des appareils électroniques – téléviseur, décodeur, écran en mode veille de l'ordinateur – les observaient, rougissant doucement, sans cligner. Les photos posées dans des cadres sur les meubles fixaient sans rien dire le couple dépareillé qui s'évitait du regard, tant bien que mal.

Wang Lideng poursuivit :

— Pour votre mari, je ne peux plus rien. Dès que les agents de mes services tomberont sur lui, il sera incarcéré. Quant à vous, si vous persistez dans votre silence, je ne pourrai que vous considérer comme complice et vous traiter en conséquence.

Gong Xiyan penchait la tête vers l'avant et ses longs cheveux couvraient son gracieux profil. Elle ne répondit pas. Cela dura. Wang Lideng respirait doucement. Elle tourna son visage vers lui. Ses yeux brillaient derrière un voile liquide et mouvant. Cela réussit à déséquilibrer des fibres au plus profond du directeur de la Sécurité publique. À cet instant précis, une larme unique roula du bord de la paupière de la femme et glissa, comme au ralenti, sur sa joue veloutée. Alors ce fut comme un écran géant qui s'illumina devant le directeur Wang Lideng et les images de Gong Li en cinémascope dans *La Cité interdite* envahirent le cerveau et tout l'être du patron de la police de Chongqing. Devant lui, il voyait l'impératrice, son armée en déroute, ses capitaines à genoux – attendant leur exécution – et l'empereur, triomphant, hautain, fixant l'impératrice, dont le regard ardent exprimait tout à la fois, la résignation et un défi sublime. Des émotions déferlèrent en lui et le submergèrent littéralement comme un tsunami. Jamais, se dit-il, il n'aurait dû s'occuper personnellement de cette affaire Dragon éternel. Sans qu'il l'ait prémédité, sa main, en tremblant, s'insinua entre les genoux de la femme. Il sentit comme un

étai se resserrant brusquement autour de sa droite. Il força et, tout de suite, la pression cessa. Comme glissant dans un fourreau de soie et de chaleur, ses doigts s'avancèrent pour s'arrêter un peu plus loin que l'ourlet de la jupe. Après cela, Wang Lideng ne saurait dire ce qui se passa exactement. Au-dehors, à l'horizon, la métropole de Chongqing élevait dans le lointain ses colonnes de gratte-ciel qui apparaissaient derrière un écran translucide, jauni par les microparticules de mercure, de soufre, de diverses déjections imprégnant l'air chaud et moite des étés du Sichuan.

111. "La chance, c'est rien."

112. "Isokanga l'Amour Blesse."

113. Alcool de manioc et de maïs.

114. "Tu ne m'aimes pas, tu aimes juste ma position en levrette." In *Doggystyle* de Snoop Dogg.

115. Devise des shégués.

116. "Tant que le jeune n'est pas mort, ne ris pas de lui."

XII

Game over !

游戏结束 !

Un coup de fil n'aurait pas suffi. Pour parler valablement de Kamituga, il fallait au moins un tête-à-tête. Chiara Argento était assise en face de son patron, le secrétaire général adjoint aux opérations de maintien de la paix. Cela faisait des mois qu'elle attendait des données téléphoniques. En faisant appel au Département d'État, surtout lorsque cela entraînait dans le cadre d'une enquête criminelle, c'était théoriquement facile à obtenir. Mais en fait rien n'était simple. On parlait de secret défense, de l'intérêt supérieur des États-Unis, de la non-ingérence dans la politique intérieure d'un pays partenaire. Chiara Argento avait dû monter six étages pour tenter de démêler cet écheveau.

— Comment allez-vous, Miss Argento ? C'est vrai que nous n'avons pas eu le loisir de nous croiser beaucoup, ces derniers temps. Les dossiers, toujours les dossiers... Vous vouliez m'entretenir de cet effroyable drame de Kamituga ?

— En effet, monsieur le secrétaire général adjoint. Il me manque un élément essentiel : le relevé des communications entre Kiro Bizimungu et Commandant Bob le jour du massacre. Je voudrais également connaître tous ceux qui ont eu un contact téléphonique avec eux ce jour-là et les jours précédents. Est-ce si difficile ?

— Ce n'est pas une question de difficulté, Miss Argento, mais dans le cadre d'Africom¹¹⁷ toutes les télécommunications de la région sont captées à partir de l'antenne satellitaire du mont Karisimbi, qui malheureusement est située au Rwanda. Il faut donc nécessairement en passer par les autorités de ce pays. C'est là que ça coince : ils rechignent à nous communiquer ces informations.

— Nous n'avons pas les moyens de les contraindre ?

— Si, nous pourrions. Mais les Américains ont besoin d’eux pour d’autres choses. Ils les assistent sur certaines missions, au Darfour par exemple. Ils sont très utiles, vous savez, les Rwandais sont la tête de pont des Américains en Afrique, comme le Congo l’a été d’ailleurs.

— Qu’on leur donne quelque chose en échange.

— Comme quoi ?

— Des images satellites des positions des Hutus du FDLR, par exemple, ça leur serait utile. Cela fait combien, dix, quinze ans, qu’ils les cherchent ? Suggérez-leur d’offrir au Rwanda une place de membre non permanent au Conseil de sécurité ou la promesse de faire du Rwanda le cinquante et unième état de l’Union, je ne sais pas, moi. Faites-leur une offre quelconque.

— Vous êtes tenace, Miss Argento.

— Pas tenace, consciencieuse.

Le secrétaire général adjoint eut un rire. Il tendit la main à la jeune femme.

— Je verrai ce que je peux faire, promit-il.

Elle se leva en répondant à son geste.

Depuis cette conversation, Chiara Argento avait avancé presque comme elle l’avait voulu. Cela avait encore demandé un peu de temps mais, enfin, elle détenait les renseignements demandés et leur analyse était édifiante. Kiro Bizimungu et Commandant Bob étaient bien en contact constant juste avant et juste après le massacre, comme l’avait imaginé la jeune femme. De quoi aisément étayer le réquisitoire de Mariama Fall, la procureure de la CPI. En examinant les données, on s’apercevait qu’en dehors des deux présumés coupables, si on se fiait aux enregistrements des relais, un autre appel avait été émis à partir d’un numéro inconnu dans le même périmètre que le commandement de la MONUCC. La jeune femme était sûre qu’il y avait collusion entre les casques bleus et Mirnas. Elle possédait assez d’éléments pour mettre en place le processus de fermeture de la nasse. Il fallait maintenant agir sur le gouvernement congolais.

— Célio ? fit-elle, le téléphone collé à l’oreille.

— Oui, répondit une voix qui vibrait un peu.

— Je dois parler à M. Kiamba. Maintenant. Espérons qu’il ait fait ce qu’il avait à faire. Pour cela je vous fais confiance mais, si vos contacts

ne fonctionnent pas, il faudra tout recommencer, ne l'oubliez pas. J'ai besoin d'une confirmation de la part de Kinshasa, c'est possible ?

Chiara Argento voulait savoir où en était la capture de Bizimungu. L'opération nécessitait la mise en place d'un dispositif militaire conjoint ONU-RDC. Et certains traînaient des pieds. La jeune femme ne comprenait pas cette apathie qui saisissait les dirigeants congolais au moment de neutraliser des individus qui leur étaient nuisibles. Il est vrai que les ramifications étaient tellement nombreuses et complexes que le tout ressemblait à un immense mikado menacé d'écroulement si on ne bougeait pas le bâtonnet approprié. Tout le monde était lié par des activités, avouables ou non : des petits arrangements entre amis ou, pire, entre ennemis. Pour faire court, chacun tenait chacun par les bourses, dans ce pays.

Le téléphone se mit à sonner.

— Je vous mets en contact avec Kinshasa, la présidence, fit la voix de son collaborateur congolais.

— Merci, vous avez fait vite. Bonjour. Monsieur Kiamba ? Comment allez-vous ? Oui, je viens aux nouvelles. J-1 ? D'accord. Je compte sur vous, alors ? À bientôt.

Chiara Argento raccrocha. Un frisson lui parcourut la moelle épinière. La machine était en route. Le lendemain, dans la nuit, Kiro Bizimungu serait neutralisé et acheminé vers la CPI. Évidemment, si tout se déroulait sans accrocs et s'il n'y avait pas de fuites. Il ne restait plus à la jeune femme qu'à donner son feu vert et un avion de l'ONU attendrait sur le tarmac de Ndjili pour assurer le transfert à La Haye. Chiara Argento avait encore quelqu'un à appeler. Elle prit son téléphone.

— Je voudrais parler à Mme Mariama Fall, s'il vous plaît. Madame la procureure ? Oui, c'est Chiara Argento.

Après quelques coups de fil et la rédaction d'un rapport, il était tard et Chiara se sentait parfaitement bien. Elle n'avait plus éprouvé cela depuis longtemps. Le dossier Kamituga était pratiquement bouclé. Plus d'un an de travail. Elle percevait l'adrénaline qui circulait dans son corps par chaque capillaire. Une sensation délicieuse. Elle avait perdu des amis en route. Certains l'avaient désavouée à cause de son obstination. L'ONU allait être éclaboussée, c'était sûr. D'après les

éléments d'enquête détenus par Mariama Fall, des sommes importantes au regard de la solde d'un officier chargé du maintien de la paix avaient transité par les comptes de Waldemar Mirnas. Ceux-ci avaient déjà été bloqués, selon la procureure. Le Lituanien était foutu. La jeune femme eut envie de se détendre, de s'abandonner enfin. Tout naturellement, son regard se posa sur l'appareil téléphonique sur le bureau. Elle prit le combiné et composa un numéro. Pendant que ça sonnait, Chiara eut conscience de la longue plainte d'une sirène de bateau sur l'East River qui, doucement, scintillait dans l'obscurité tel un lambeau de Voie lactée.

— Célio ? s'entendit-elle dire. Stravinski, Igor, ça vous tente ? questionna-t-elle. Vous faites quoi, ce soir ?

Sa voix était basse. Il y eut un silence.

— Non, je demandais ça comme ça. Non, tout va bien. Bonne nuit. À demain, Célio.

Et elle raccrocha. Il n'y aurait pas de concert ce soir. Elle n'irait pas toute seule, en tout cas. Son système nerveux n'aurait qu'à s'en accommoder. Pourquoi l'avait-elle appelé ? Chiara comptait marcher un peu et prendre un taxi jusque chez elle, retrouver la quiétude et le confort de son appartement sur Park Avenue.

*

Mirnas, au volant de son 4×4, roulait machinalement, ne voyant rien. Pas seulement parce qu'il était une heure du matin, mais surtout parce qu'il était diablement préoccupé. Aux abords du boulevard Lumumba, quelques terrasses diffusaient de la musique afin d'égayer les buveurs qui s'incrustaient. Les lampes à pétrole brillant çà et là indiquaient que des marchandes se dévouaient encore pour sustenter le soûlard d'une cuisse de poulet braisé-pili-pili.

Mirnas se souciait comme d'une guigne des loupiotes qui enchantaient les nuits kinoises, il avait d'autres soucis. Il était passé par hasard à l'aéroport pour jeter un coup d'œil sur un chargement de munitions et de matériel de transmission en partance pour Bunia. Quelle n'avait pas été sa surprise de constater la présence d'un autre avion qu'il connaissait bien et qui était utilisé lors des missions délicates de l'ONU. L'aéronef était en attente, un peu à l'écart des

autres appareils. Des engins procédaient au remplissage de ses réservoirs. Le Lituanien s'était emparé de son téléphone et avait passé quelques coups de fil. Apparemment, personne dans ses services ne savait qu'un de leurs jets venait d'atterrir. On aurait dû le prévenir : il était responsable de tout ce qui concernait la logistique de la MONUCC. Son esprit s'était mis à fonctionner rapidement. Visiblement le vol se voulait le plus discret possible. En tant qu'officier de la MONUCC, Waldemar Mirnas avait quelques prérogatives. Il avait appelé la tour et on lui avait indiqué que la destination finale de l'appareil était Schipol, en Hollande. Un transfert de prisonnier n'était donc pas exclu, et le seul à faire l'objet d'une enquête serrée ces derniers temps était Bizimungu. C'était mal parti pour Mirnas. Grâce au Congo, il était parvenu à amasser un joli magot ; envisager l'ex-rebelle sous les verrous, c'était craindre d'être arrêté à son tour, reconduit en Lituanie, obligé de faire face à un procès et à la disgrâce, contribuer dans la grisaille aux statistiques du chômage pour l'éternité. C'en serait fini des plages sans fin de Rio, de la baie de Phuket ou des trottoirs de Manille.

Il avait ensuite appelé ses contacts congolais, et là il avait appris le pire. Des militaires étaient prêts à arrêter Bizimungu chez lui, la nuit même. Un cafouillage avait été prévu dans le changement de tour de ses gardes du corps. Ceux prévus pour la nuit ne se présenteraient pas, ils auraient été mis hors d'état de nuire bien avant. À l'heure où Waldemar Mirnas roulait comme un fou, ne sachant rien de ce qui l'attendait, le piège était en train de se refermer sur Kiro Bizimungu, dit Commandant Kobra Zulu.

Waldemar Mirnas tapota pour la centième fois son téléphone : Bizimungu ne répondait toujours pas. "Putain. Il fait quoi ? Comment peut-il dormir, avec la conscience qu'il a ?", se demandait le casque bleu. Il essaya encore. Juste avant que le répondeur automatique ne se mette en marche, la voix de Bizimungu se fit entendre.

— Allô ?

— C'est Mirnas. Cassez-vous, ils viennent vous chercher !

— Qu'est-ce que vous dites ? Vous savez que c'est impossible. Et pourquoi donc ?

— Pourquoi ? – Mirnas bafouillait de colère. – Vous êtes fait,

Bizimungu ! Et, je vous le dis, je suis le seul à vous tendre une perche, actuellement. Prenez-la, il est encore temps. C'est fini, tout le monde vous a lâché. Si vous ne me croyez pas, allez donc voir dehors si vos gardes du corps y sont. Il n'y aura personne pour vous protéger ce soir. Eux ont déjà été neutralisés. Je viens de l'aéroport, un avion attend pour vous emmener à La Haye. À votre place, je serais déjà loin, mais c'est à vous de voir. Bonsoir, commandant.

Le téléphone à la main, Bizimungu tenta de revenir sur terre. Comme un automate, il alla à la porte et appela ses hommes.

— Déo !

En effet, il n'y avait personne. Qu'avait dit Mirnas ? Que des militaires allaient venir casser sa porte et le prendre ? Qu'un avion l'attendait à l'instant même pour l'emmener là-bas, à La Haye, à la Cour pénale internationale ? Bizimungu devait bouger mais un poids immense l'empêchait de se mouvoir. On aurait dit que ses réflexes de guerrier ne fonctionnaient plus. Il connaissait ce syndrome. Longtemps auparavant, ses instructeurs l'avaient mis en garde. Il l'avait vu, tel qu'exprimé dans le regard de ses ennemis lors des différentes guerres qu'il avait vécues. Kiro Bizimungu était conscient que la peur l'avait envahi et qu'il devait s'en débarrasser au plus vite. Beaucoup avaient éprouvé cela devant lui et il n'avait pas aimé le spectacle lamentable. Il devait fuir maintenant, comme ses frères tutsis l'avaient toujours fait ces dernières décennies. D'abord, encore jeune garçon, il avait dû fuir le Rwanda avec ses parents lors d'une énième tuerie et trouver refuge au Congo. Ils s'étaient installés dans le Masisi. La sérénité dans le décor de vertes collines, semblables à ceux de leur pays, avait duré quelques années, jusqu'en 1994, l'année du génocide. Bizimungu n'avait pas eu le loisir de terminer sa première année à l'université de Kisangani.

Au Rwanda voisin, les Tutsis étaient une fois de plus en péril, et les morts se comptaient déjà par centaines de milliers. Depuis avril, depuis trois mois, un génocide était en cours. On avait besoin d'hommes là-bas, et Kiro Bizimungu fut déclaré apte à délivrer ceux qui avaient été pris dans les cercles de l'enfer. Les récits des rescapés qui parvenaient à fuir jusqu'au Zaïre étaient dantesques. Les Hutus avaient abandonné leur réserve et décidé d'appliquer une solution

finale à la problématique Hutu-Tutsi. Un pacte de sang avait été conclu. Alors, sous le prétexte fallacieux que l'oiseau étincelant qui avait explosé dans le ciel était un signe divin, un peuple entier s'était retourné contre un autre, et les habitants des collines s'étaient mis à tuer systématiquement leurs voisins, leur conjoint, leurs enfants, tout ce qui pouvait être assimilé à un Mututsi. Des gens furent traqués et découpés à la machette comme du bétail. Jusque dans les marais les plus profonds, ils furent poursuivis. Chaque surface du territoire fut raclée pour pouvoir les débusquer et les éradiquer. On les assimila à quelque chose de plus immonde encore que de la vermine. On jeta leurs cadavres désarticulés dans les latrines. Dans les églises, la chair et le sang se mirent à abonder pour des libations infernales. Il fallait qu'il n'en reste plus un seul. Parmi les Hutus, ceux qui ne voulaient pas partager la coupe d'hémoglobine avec leurs frères furent immolés sur-le-champ. Il y en eut des dizaines de milliers. Le pays entier était devenu un immense abattoir où l'objet de l'holocauste était la chair humaine, tutsi de préférence. Il fallait les éliminer jusqu'au dernier. Ça allait être facile.

Après quelques jours de marche à travers le Burundi, dévalant une colline, Bizimungu et ceux qui l'accompagnaient tombèrent sur un peloton d'hommes en uniformes chaussés de bottes en caoutchouc. Des soldats du Front patriotique rwandais. Rapidement, on apprit à Bizimungu à manier le fusil automatique. La rétaliation était en marche, c'était une question de vie ou de mort. Elle régnait en maître dans le pays qui n'était plus qu'un vaste champ de cadavres. La contre-offensive fut sans pitié. Le FPR progressait comme un rouleau compresseur. Bizimungu aurait pu être tétanisé par ce qu'il avait vu sur son chemin, mais la haine qui s'était abattue ici était telle que son corps et sa kalachnikov parvinrent malgré tout à s'exprimer. Avec rage et violence. Lui et les autres traversèrent le pays en anges exterminateurs, précédés d'une puissance de feu imparable.

Devant eux, la population fuyait le pays par centaines de milliers. Avec femmes, enfants, armes, munitions, banque centrale, administration, tous ceux qui avaient fracassé des crânes à coups de gourdin, déchiqueté des chairs à la grenade, abattu des familles entières à la machette, coupé des jarrets afin d'empêcher la fuite,

éventré des femmes enceintes pour affirmer leur volonté d'aller jusqu'au bout ; tous ceux qui avaient voulu purifier le pays avec le sang des Tutsis se rendirent brusquement compte que le signe qu'Imana¹¹⁸ leur avait envoyé au tout début n'avait pas le sens qu'ils avaient cru. Qu'Il ne leur avait révélé la prophétie de l'oiseau Falcon que pour mieux les maudire. Comme Caïn, ils se mirent alors à fuir droit devant eux. Vers un salut hypothétique et vers la frontière qui délimitait maintenant le ciel et l'enfer. À marche forcée, ils filèrent tout droit vers la frontière du Zaïre. Espérant, là-bas au moins, atteindre une sorte de purgatoire.

Bizimungu voulut également quitter la terre rwandaise où il avait dû marcher sur des cadavres pour avancer. Les visions qu'il avait supportées pendant ce périple de la mort lui dictaient de quitter ce pays. Avec son bataillon, ils poursuivirent les Hutus jusqu'au rempart qu'avaient constitué les Forces armées zaïroises à la frontière. Les Forces armées rwandaises et les Interhamwe¹¹⁹ adossés à ce mur furent contraints de contre-attaquer. Bizimungu, perdu dans ses souvenirs, se remémorait bien cette nuit-là : mortiers, canons sans recul, Katioucha, missiles sol-sol se mirent à rugir, et le ciel s'embrasa dans un tumulte d'enfer. Toute la puissance de feu de part et d'autre fut déployée et des monceaux de métal chauffés à blanc traversèrent le firmament qui devint écarlate. Beaucoup frôlèrent la folie à cause des canons qui tonnèrent sans répit, labourant impitoyablement les collines en même temps que les hommes qui se trouvaient dessus. Un Armageddon tropical, mais sans la rédemption, cette fois.

Des coups de téléphone furent donnés de Paris à New York. La magie des Blancs intervint à ce moment-là¹²⁰. On vit alors un nuage de teinte turquoise envelopper les assassins pour les sauvegarder, et la frontière s'ouvrir d'un coup comme une vanne. Encadrés par les sanguinaires Forces armées rwandaises, plus d'un million de réfugiés hutus se déversèrent dans le Kivu comme une coulée de boues toxiques. Kiro Bizimungu était juste derrière eux. À la frontière, démobilisé, vêtu d'habits civils, il fut tout de même identifié comme combattant du FPR et arrêté. Il dit aux militaires zaïrois qu'il était du Masisi et qu'il n'avait rien à voir avec ce qui se passait de l'autre côté, qu'il voulait rentrer chez lui. Il leur proposa ses services.

Pour mériter leur clémence et tenter de juguler l'épidémie qui se profilait, le jeune Kiro dut aider les soldats à récupérer les centaines de cadavres qui dérivait la nuit sur le lac Kivu. Dès le matin, il sortait les corps de ses frères tués au Rwanda. Ce qui était léger arrivait d'abord. Dès l'aube, le jeune homme était contraint de plonger les mains dans le lac pour en sortir les placentas qui flottaient entre deux eaux. Aussitôt après venaient les nouveau-nés et les fœtus, sortis au poignard des ventres des femmes. Ensuite seulement s'annonçaient les corps des adultes devenus blancs à force de baigner dans l'eau. Quand il les retirait de là, ils se désagrégeaient d'eux-mêmes dans ses mains. À force, même les militaires eurent pitié de lui. On lui rendit sa liberté et il courut sans s'arrêter jusqu'à chez lui, dans le Nord-Kivu.

Puis on vint le rechercher quand il fut question de mettre en place l'AFDL pour faire tomber au Zaïre le président Mobutu et s'introduire, à travers le concept Banyamulenge¹²¹, dans les rouages de ce pays. Mais pas seulement. Cette saison-là, sous la canopée ancestrale, à l'abri des objectifs des satellites de surveillance, la forêt s'était emplie en secret du son des crânes que l'on fracasse à la massue, des râles de ceux à qui on tranche la tête. Elle fut parcourue des cris de ceux à qui, enfin, on faisait rendre gorge : hommes, femmes, enfants confondus. Parce qu'il fallait bien traquer et éliminer les Hutus qui avaient continué leur sale besogne sur le sol congolais et qui risquaient de revenir au Rwanda poursuivre le cycle sans fin de la vengeance. Ensuite, ça avait été la rébellion du RCD¹²², du CNDP, et plus de sang, plus de carnages, toujours. On passerait encore par d'autres sigles, ce n'étaient pas les acronymes qui manquaient. Kiro en avait le tournis.

L'algorithme Congo Inc. avait été imaginé au moment de dépecer l'Afrique, entre novembre 1884 et février 1885 à Berlin. Sous le métayage de Léopold II, on l'avait rapidement développé afin de fournir au monde entier le caoutchouc de l'Équateur, sans quoi l'ère industrielle n'aurait pas pris son essor comme il le fallait à ce moment-là. Ensuite sa contribution à l'effort de la Première Guerre mondiale avait été primordiale, même si celle-ci aurait pu – la plupart du temps – se mener à cheval, sans le Congo, et si les choses avaient changé depuis que les Allemands avaient élaboré le caoutchouc synthétique dès 1914. L'engagement de Congo Inc. dans le second

conflit mondial fut décisif. Pour y apposer un point final, le concept mit à la disposition des États-Unis d'Amérique l'uranium de Shinkolobwe qui vitrifia une fois pour toutes Hiroshima et Nagasaki, instituant, du même coup et pour l'éternité, la théorie de la dissuasion nucléaire. Il contribua généreusement à la dévastation du Vietnam en permettant aux hélicoptères Bell H1-Huey, les flancs béants, de cracher du haut des airs des millions de gerbes du cuivre de Likasi et Kolwezi à travers les villes et les campagnes, de Da Nang à Hanoï, en passant par Hué, Vinh, Lao Kay, Lang Son et le port de Haïphong. Durant la guerre dite froide, l'algorithme demeura brûlant. Le combustible garant de son bon fonctionnement pouvait aussi être constitué d'hommes. Les guerriers Ngwaka, Mbunza, Luba, Basakata ou Lokele de Mobutu Sese Seko, tels des fers de lance sur les champs de batailles d'Afrique, allèrent répandre leur sang, du Biafra à Aouzou en passant par la Front Line – face à l'Angola et Cuba –, par le Rwanda du côté de Byumba, en 1990. Les consommables humains pouvaient également prendre part à de basses besognes et à des coups d'État. Fidèle au testament de Bismarck¹²³, Congo Inc. fut plus récemment désigné comme le pourvoyeur attitré de la mondialisation, chargé de livrer les minerais stratégiques pour la conquête de l'espace, la fabrication d'armements sophistiqués, l'industrie pétrolière, la production de matériel de télécommunication high-tech.

Tandis que le commandant Kobra Zulu était aux abois, on continuait à parfaire l'algorithme quelque part entre Washington, Londres, Bruxelles et Kigali. Kiro Bizimungu, à présent stigmatisé Monyamulenge¹²⁴ auprès de la communauté internationale, était devenu un simple coefficient actif, une vulgaire donnée stratégique, un mécanisme tout ce qu'il y avait de commun. L'homme se sentait fatigué et ce n'était pas le moment. Il fila vers sa chambre.

— Adeïto, réveille-toi, on part !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— On vient de me prévenir : des soldats de l'ONU et des FARDC¹²⁵ seront ici dans quelques minutes. Ils viennent m'arrêter. Bouge-toi !

Adeïto se leva prestement et fourra deux trois choses rapidement dans un sac. En un tour de main, elle enfila une jupe et une blouse en soie rouge, chaussa des babouches. Bizimungu prit également un sac,

y fourra des billets de banque qu'il récupéra dans sa garde-robe ainsi qu'un pistolet. Ils sortirent. L'ex-commandant dut ouvrir le portail lui-même. Ils s'installèrent dans le 4 × 4, la voiture démarra aussitôt.

Dans l'habitacle, tous deux restaient silencieux. On n'entendait que le ronronnement du moteur et le frottement des pneus sur l'asphalte. Chacun était dans ses pensées. Le paysage défilait. Bizimungu n'avait choisi aucune destination précise, il fallait d'abord sortir de la ville. Son instinct le conduisait tout naturellement vers l'est. Ils empruntèrent le boulevard Lumumba.

— On va à l'église, prononça Adeïto.

— Écoute, ce n'est pas le moment.

— Si, justement. On va aller s'y réfugier. Personne ne pensera à te chercher là-bas. Si on ne te trouve pas à la maison, ils vont surveiller toutes les routes. On va attendre chez le révérend que les choses se tassent.

Kiro Bizimungu exérait évidemment l'Église de la Multiplication divine mais il n'avait pas le choix, et Adeïto avait certainement raison.

La nuit avait pourtant bien commencé. Le corps de Bizimungu avait recouvré de la vigueur comme par miracle, ce soir-là. Les prières d'Adeïto n'avaient pas eu le même effet que d'habitude. À peine sa peau avait-elle touché la sienne que la force lui était revenue. Il n'avait rien entendu des coups de téléphone de Mirnas. Les seules impressions qu'il avait pu percevoir pendant qu'il s'acharnait sur son plaisir étaient les battements de son propre sang dans sa tête et cette sensation soudaine de se vider par le bas dans son corps à elle.

— Prends à droite, ici.

Bizimungu tourna le volant vers une ruelle cabossée. Il y faisait sombre. Des détritrus, des pierres jonchaient le sol. Le 4 × 4 se mit à tanguer.

— Va tout droit, ordonna Adeïto.

L'ex-rebelle conduisait avec prudence en s'efforçant de progresser aussi vite que possible. Ils roulèrent un moment. Brusquement, il y eut un cognement sourd suivi d'un bref sifflement caractéristique d'un pneu qui venait d'être percé. Le véhicule éprouva des difficultés à avancer, comme un gibier blessé à la patte.

— Merde ! jura Bizimungu en freinant. On a crevé. C'est encore

loin, ton église ?

À ce moment-là, sans prévenir, Adeïto ouvrit la portière du 4 × 4 et se mit à courir droit devant elle dans la ruelle tortueuse.

— Hé, attends ! cria Bizimungu en sautant du véhicule à sa suite.

Adeïto n'entendait que son cœur battre la chamade. Elle avait retroussé sa jupe, abandonné ses babouches, et détalait à perdre haleine, les pieds nus, les cheveux en bataille.

— Moyibi¹²⁶ ! hurla-t-elle dans la nuit. Moyibi !

La femme courait aussi vite qu'elle pouvait, déchirant de ses mains la blouse qu'elle portait. Dans les quartiers périphériques, la police nationale était rare. Dans tout le pays, elle ne faisait jamais ce qu'on attendait d'elle. Alors, au lieu de patienter jusqu'à ce que la loi soit appliquée, la population préférait s'en charger elle-même. Des lumières s'allumèrent, des portes s'ouvrirent dans l'obscurité. On ramassa pilons à manioc et barres de fer, moellons et pneus usagés. Lorsque Adeïto déboula à un carrefour, un peu avant l'église, les badauds étaient déjà nombreux. La jeune femme s'arrêta au milieu des gens. Tous la regardaient. Telle une apparition. Elle écarta les jambes, passa une main sous sa jupe, la retira et l'exhiba, brillante d'une substance gélatineuse.

— Botala eloko asali ngai¹²⁷ ! hurla-t-elle, montrant ses doigts souillés du sperme de Kiro Bizimungu. Auti ko violer ngai¹²⁸ !

En nage, le coupable venait à son tour d'atteindre le carrefour. Aux mots de la jeune femme, les gens s'étaient figés. Le mot "viol", qu'elle avait prononcé, avait depuis longtemps marqué la conscience des Congolais au fer rouge et ils ne le supportaient plus. Ils se précipitèrent sur Kiro Bizimungu. Quand celui-ci eut compris ce qui allait lui arriver, il était déjà trop tard. Tout le monde voulait lui faire payer son forfait.

— C'est ma femme, parvint-il à plaider.

Mais sa voix n'était plus qu'un souffle. La peur s'était emparée de lui complètement. Elle s'était installée et il ne parviendrait plus à réagir, son corps et son esprit ne lui obéissaient tout simplement plus.

Les supplications de Bizimungu ne semblaient pas impressionner la foule outre mesure. Chacun se disputait l'honneur de passer un pneu autour de son cou et d'y mettre le feu. Beaucoup étaient venus par

simple curiosité mais ne dédaigneraient pas de mettre la main à la pâte si cela s'avérait nécessaire. L'ex-rebelle, pour tenter d'éveiller la compassion chez un éventuel compatriote, eut beau parler en kiswahili, personne dans la bousculade ne semblait faire attention à ce qu'il disait. Au contraire, cela ne fit qu'accentuer la colère et la haine de ceux qui ne le parlaient pas. Kiro Bizimungu connaissait cette situation. Il n'ignorait rien du supplice du collier. Il en avait entendu parler. Ce qu'on n'oublie jamais, paraît-il, ce sont les cris du supplicié qui réclame de l'eau et l'odeur épouvantable de la chair qui se consume.

De jeunes gens, fendant la foule, brandissaient de vieux pneus au-dessus de leurs têtes en criant des menaces. Il y avait de tout : des hommes, des femmes, des enfants, des fanfarons, des bons à rien, des filles abusées, deux ou trois kuluna qui s'ennuyaient peu avant, mais parmi eux il y avait aussi des rescapés d'épurations ethniques, ainsi que des sympathisants de ces dernières. Un brouhaha immense avait envahi le carrefour. L'ancien chef de guerre était enserré par la masse autour de lui qui l'empêchait de bouger. Tout ce qu'il pouvait faire était pleurer et supplier, mais qui l'entendait ? Comme il avait les bras bloqués le long du corps par ses nombreux bourreaux, il ne put empêcher le premier pneu de passer au-dessus de sa tête et de lui ceindre maintenant le corps plus efficacement que des liens. On entendit un "Ah !" désespéré. Malgré ses tentatives de gesticulations, deux autres pneumatiques s'ajoutèrent au premier. L'un d'eux fut manipulé par une main experte et resta bloqué au niveau du cou. Au loin résonnaient des tambours et un chant se diluait dans la nuit. *Alléluia. Alléluia, Amen...* Les louanges nocturnes de l'Église de la Multiplication divine parvenaient jusqu'au carrefour. Des fidèles ayant entendu le tumulte vinrent voir ce qu'il se passait.

— Sœur na ngai, likambo nini¹²⁹ ?

Adeïto ne répondit pas. Elle était comme dans une crise de tétanie. Le révérend arriva bientôt.

— Sœur Adeïto, que faites-vous là, à cette heure ?

Elle resta silencieuse, absente. Sa blouse déchirée laissait voir une lourde poitrine, luisante de sueur. Pendant ce temps, autour de Bizimungu, on s'agitait, on voulait ajouter toujours plus de

pneumatiques. L'homme ne pouvait même plus poser les yeux sur sa femme parce que son regard devait rester rivé aux mains menaçantes qui voletaient autour de lui comme une nuée de chauves-souris.

— Adeïto, qui est cet homme ?

La jeune femme s'accrocha à la chemise du révérend en lui crachant à l'oreille :

— Il dit être mon mari mais il ne l'a jamais été !

Le révérend Jonas Monkaya se tourna vers la foule en colère. Il leva les bras, voulut dire "Mes frères !" et ajouter quelques versets concernant la miséricorde, mais les mots ne sortaient pas de sa bouche. Il put articuler :

— Attendez !

Mais pas assez fort pour que quelqu'un l'entende. On venait d'asperger Bizimungu de pétrole. Depuis le siège de Kinshasa, en août 1998, les habitants de Ndjili connaissaient la musique. Ils avaient appris comment brûler un envahisseur. Brusquement, ils s'écartèrent tous en même temps de leur victime. L'un d'eux se détacha et, d'un geste élégant, lui envoya à la figure une torche en papier enflammé. Accompagné d'une petite explosion, le feu prit aussitôt. Kiro Bizimungu tomba.

Il se débattit au sol, poussant des cris déchirants, retenu par les pneus qui brûlaient en émettant un bruit de forge. Les flammes léchaient le sable autour de lui. Après que ses vêtements furent dissous, son épiderme commença à éclater en de grandes plaques rosées. Une odeur caractéristique de viande grillée, particulièrement lourde, se répandit aux alentours. L'ancien chef de guerre remuait encore, sans bruit maintenant. Ses lèvres calcinées laissaient apparaître la dentition. Les flammes tordirent son corps jusqu'au moment où il adopta enfin la position d'un homme en chien de fusil, les bras repliés contre sa poitrine comme un singe qu'on aurait boucané. De la graisse suintait et glissait à terre en flammèches véloces telles des langues de varans. Son sexe fut le dernier membre à bouger. En une monstrueuse érection, il s'allongea et gonfla pendant quelques secondes encore, suscitant des regrets chez quelques-unes des femmes présentes, attisant la jalousie de certains parmi les hommes.

Puis il ne resta presque plus rien, ni des pneus, ni de Kiro Bizimungu dit aussi Commandant Kobra Zulu, sinon un terne monolithe de carbone fumant et puant dont les yeux d'albâtre questionnaient la foule. Les badauds contemplèrent le spectacle pendant encore quelque temps. Quand ils se rendirent compte que plus rien de passionnant ne se passerait, petit à petit, ils quittèrent la scène, l'abandonnant aux chiens efflanqués qui s'approchaient maintenant de ce festin inattendu et le reniflaient avec tout de même beaucoup de méfiance.

Alors le révérend Monkaya retira sa veste, la posa sur les épaules d'Adeïto Kalisayi.

— Venez, dit-il.

Elle se laissa conduire.

— L'église, c'est votre maison, et moi je suis là. J'ai constamment invoqué. Ne craignez plus rien, les liens viennent d'être tranchés. Le feu de l'Éternel s'est manifesté avec puissance. Écoutez.

Des tambours battaient, des louanges planaient sur le quartier, la nuit avait repris sa quiétude.

Isookanga et Zhang Xia avaient acheté une farde chemise pour y placer le CD-ROM et une version papier, en français, réalisée à l'aide d'un logiciel graphique de chez Adobe. Le jeune Ekonda avait revêtu son tee-shirt tête de mort sur fond noir. Sa chaîne brillait contre son torse. Les deux amis franchirent la porte de l'immeuble des bureaux de Bizimungu. Les gardes du corps étant absents, ils empruntèrent l'ascenseur jusqu'au cinquième étage. La porte du bureau était ouverte, Isookanga entra, suivi de Zhang Xia.

Avant qu'ils ne puissent comprendre, des policiers présents en nombre les attrapèrent tous les deux par la ceinture de leur pantalon, pendant que d'autres les braquaient à la kalachnikov.

— Likambo nini¹³⁰ ? cria Isookanga.

— Faites attention, il est dangereux. Je le connais.

C'était le colonel Mosisa qui venait de s'exprimer en ces termes.

— Alors, monsieur Isookanga, comme on se retrouve...

— Dites à vos hommes de nous lâcher !

— Que faites-vous ici ?

— Je suis venu voir le commandant Bizimungu. C'est mon droit.

— Quand l’avez-vous vu pour la dernière fois ?
— Il y a quelques jours, mais je l’ai appelé hier.
— Vous l’avez appelé ?
— On devait se voir pour parler de la Salonga, je suis consultant.
— Vous savez où il est ?
— On avait rendez-vous ici.
— On le cherche aussi et peut-être qu’on l’a trouvé mais on n’en est pas sûr. Son 4×4 a été abandonné à Ndjili mais, de lui, pas de trace. On a bien ramassé un cadavre calciné non loin, mais on ne parvient pas à l’identifier formellement. Enfin... Emmenez-les !

— Hé là ! cria Isookanga.
— Je suis innocent ! s’insurgea Zhang Xia.
— Oui, gouverneur, c’est le même type court, là. L’instructeur chinois est avec lui. Je vous épelle son nom : Z-h-a-n-g puis X-i-a, Zhang Xia. D’accord.

Et le colonel Mosisa raccrocha. Ce n’était pas possible, se disait-il. Le porte-parole des shégués avait encore une fois croisé son chemin. Cette fois-ci l’officier comptait ne pas le rater. Il allait s’efforcer d’enfermer le Pygmée pour pas mal de temps pour, au moins, complicité de crime contre l’humanité. Des ordres étaient venus d’en haut et on recherchait sur tout le territoire de Kinshasa, et au-delà, les traces de Kiro Bizimungu. Injonction avait été donnée de le capturer à tout prix. Le colonel Mosisa attendait encore les résultats de l’identification du cadavre trouvé à Ndjili mais, entre-temps, lui et ses hommes avaient investi les bureaux pour perquisitionner et le Pygmée et son complice s’étaient présentés comme des rats au fond d’une souricière. Son téléphone vibra.

— Oui. Ah bon ! Mais, gouverneur, ce type ne mérite aucune circonstance atténuante ! D’accord, ce sera fait. Mais uniquement parce que c’est vous.

Il raccrocha.

— Merde ! jura tout haut le colonel Mosisa.

Il fallait libérer le type, ordre du gouverneur. On craignait une émeute des shégués et il était inutile de s’attirer l’antipathie ne fût-ce que d’une partie de la population. Relâcher le Pygmée était encore une de ces conneries qui empêchaient le Congo d’avancer comme il

faudrait, pensait le colonel Mosisa, mais la politique était la politique, les ordres étaient les ordres et il devait bien s'y conformer. Quant au Chinois, il fallait le garder, des gars du Service d'immigration viendraient le chercher plus tard.

Peu après sa brève incarcération, Isookanga se dirigea à l'instinct et, naturellement, se retrouva au Grand Marché.

— Hé, Vieux Isoo, on a entendu que des policiers t'avaient emmené au cachot avec Zhang Xia, le héla Shasha la Jactance qui revenait au renforcement en compagnie de Modogo.

— C'est moi qui t'ai vu, Vieux Isoo. J'ai vu comment ils vous emmenaient dans leurs voitures. J'ai lancé une sentence pour qu'ils tombent en panne un peu plus loin, mais j'ai pas réussi, vous rouliez trop vite.

— C'est rien, les gars, je suis là. J'ai pu sortir. Le gouverneur en personne m'a fait libérer.

— Et Zhang Xia ? demanda Sasha.

— Il a eu moins de chance, ils l'ont gardé, je ne sais pas pourquoi. On a rien fait, on allait seulement rendre visite à Vieux Bizimungu. Je leur donne jusque demain, s'il n'est pas relâché, j'irai le chercher.

— Vieux Isoo, si tu veux, je t'accompagne, glissa Marie Liboma. Tu sais comme je suis mordante.

— Mon Vieux, ajouta Jacula la Safrane, on connaît ton pouvoir, on sait comment tu négocies.

Isookanga effectivement savait marchander mais il avait un mauvais pressentiment concernant Zhang Xia. Il avait bien tenté de plaider pour lui mais en vain, le colonel n'avait rien voulu savoir. Il ne le relâcherait pas. Déjà que le cachot qu'ils avaient dû partager avec une douzaine de bougres n'avait rien de réjouissant, il imaginait mal son ami y passer une nuit ou davantage.

Dans la sombre geôle, Zhang Xia était accroupi dans un coin. Personne ne les avait embêtés lorsqu'ils étaient entrés, Isookanga et lui, mais ils avaient dû s'acquitter de l'argent pour la bougie qui brûlait au milieu de la pièce de six mètres sur quatre. Avec son pote ils avaient discuté de leur avenir proche et avaient bâti des hypothèses pour comprendre ce qui était arrivé à Bizimungu et évaluer le rapport

qu'il y avait entre eux et les ennuis qu'il aurait pu avoir. L'information du colonel Mosisa selon laquelle on avait retrouvé un cadavre calciné à Ndjili les avait néanmoins inquiétés. Après deux bonnes heures, un policier était venu chercher Isookanga mais Zhang Xia avait dû rester à attendre, ne sachant qu'en penser. Depuis que son patron avait disparu, il sentait que les événements lui échappaient de plus en plus. Il est vrai que, si le vent vient à passer, l'herbe nécessairement s'inclinera. Les pressentiments qu'il avait éprouvés ces derniers temps n'étaient donc pas des lubies. Zhang Xia avait essayé de se maintenir dans l'illusion mais, se faire des illusions, c'est croire vrai ce qu'on désire ; croire vrai ce qu'on espère. Il espérait seulement que tout ce qui lui arrivait n'était pas lié à ce que sa femme lui avait écrit au sujet de cet homme qui lui avait rendu visite. Elle ne le précisait pas, mais le jeune homme devinait qu'il s'agissait d'un policier. Qu'avait-il donc pu faire pour justifier une enquête, chez lui, à Chongqing ? Zhang Xia se perdait en conjectures. Lui qui désirait si ardemment rentrer en Chine se surprit à redouter un éventuel retour.

— Tu ne peux pas continuer comme cela, Isookanga. Dans notre famille, on n'est jamais allé en prison. Mais si cela t'est arrivé, c'est pour que tu en tires des leçons. Mayi eninganaka pamba te¹³¹.

Vieux Lomama, comme de coutume, profita de l'incident pour affirmer son point de vue.

— Ici, c'est la ville et les lois sont différentes, elles sont impitoyables. Elles ne sont pas pour toi. Cela pourrait vouloir dire aussi qu'un autre destin t'est réservé, mon fils.

Isookanga écoutait mais d'une oreille seulement parce que la décision de rentrer au village commençait à se frayer un chemin dans sa tête. Il n'avait pas besoin de l'oncle pour cela. Il était préparé. Dès que Zhang Xia sortirait du cachot, il rentrerait rejoindre sa famille, il n'y avait aucun doute là-dessus. Et le jeune Ekonda se voyait mal poursuivre le développement d'Eau Pire Suisse seul. Trouver quelqu'un pour acheter la carte des minerais, maintenant que Bizimungu avait disparu, ne devrait pas être trop difficile dans une ville où régnait le lar'¹³² comme Kinshasa. La capitale, c'était bien, mais la vie qu'on y menait n'offrait pas beaucoup de sécurité, réalisait doucement Isookanga. Comme on dit : *Esika okoma te, mapata*

*ekweya*¹³³. Au village, il y avait l'antenne des télécommunications, le gîte, la nourriture. Il venait d'acquérir un chargeur USB solaire chez Amin Jamal, un Indien ismaélien, et il possédait la carte des matières premières gravée sur un disque numérique. De quoi avait donc besoin un mondialiste pour vivre comme il convient ?

— Mon oncle ?

— Oui, Isookanga.

— Tu savais qu'il y avait de l'or, du bitume et des diamants sur la terre des Ekonda ?

— Bien sûr, Petit. À l'époque, ceux qui choisissaient de chasser avec un fusil, ils faisaient comment d'après toi ? Le plomb, on n'en trouvait pas toujours, alors que les pierres mystiques et les pépites étaient là, à portée de main. On mettait cela dans le canon, on tirait, ça marchait très bien.

— Mais pourquoi tu ne me l'as jamais dit ? Surtout que tu répètes sans arrêt qu'un chef coutumier doit être pareil à Goldman Sachs : il doit tout savoir.

— D'abord, chef, tu ne l'es pas encore. Et puis, les hommes étant ce qu'ils sont, si tu leur parles de ces choses, adieu, veaux, vaches, cochons : plus personne ne voudra travailler. Petit, tu as entendu parler de la fièvre de l'or ? De ceux accros aux produits dérivés ? De ces types qui se jettent des immeubles de Wall Street parce qu'ils ont misé à la hausse ? Délit d'initié, tu sais ce que cela signifie ? Tout ça, c'est mortel, crois-moi, moi, ton oncle ici présent. Mon fils, je crois qu'il est grand temps que tu te stabilises les idées en cherchant une épouse adéquate, qui t'aime et qui prenne soin de toi.

— Mon oncle, ce n'est pas possible.

— Isookanga, ça fait peut-être un peu mal, mais avec un bon circonciseur, tout est possible.

— Mais, mon oncle...

— Je ne veux rien savoir ! Pendant ton absence, ta mère m'a envoyé une lettre. Elle m'a dit qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire.

— Mais, mon oncle...

— Tais-toi !

Le lendemain, tôt, avec des pieds de plomb, Isookanga se présenta au quartier général de la PIR, la Police d'intervention rapide. Le lieu

était une suite de bâtiments sans étage devant lesquels des files de gens venaient demander des nouvelles d'un membre de leur famille, d'un ami arrêté. Il y en avait beaucoup. En dehors de ce public, les hommes en uniforme marine étaient partout. Isookanga demanda le bureau du colonel Mosisa et attendit de longues minutes avant de pouvoir le voir. L'officier arriva, escorté de son assistante, une sous-lieutenant aux yeux de biche, grande, le regard dédaigneux, la poitrine arrogante que contenait avec difficulté un chemisier de drap bleu.

— Tiens, Isookanga... dit le colonel en apercevant le jeune Ekonda parmi les solliciteurs.

— Mes respects, mon colonel.

— Je suppose que c'est moi que tu es venu voir.

— Je venais prendre des nouvelles de Zhang Xia, mon colonel.

— Ah ? Mais, Petit, tu arrives trop tard. On est venu le chercher dans la nuit, il doit être en train de survoler la mer Rouge à cette heure-ci. On l'a renvoyé en Chine.

— Ne dites pas ça, mon colonel, il fallait que je le voie ! s'exclama Isookanga.

— Petit, ton ami est un incivique. Nous avons pris des renseignements sur lui auprès de son ambassade. C'est un dangereux élément recherché par la police de son pays. Un peloton d'exécution l'attend sûrement là-bas. Il a corrompu des fonctionnaires et, la corruption, c'est formellement interdit chez lui. Le gouverneur tient à garder de bonnes relations avec les Chinois. Ils nous l'ont demandé poliment, nous l'avons extradé. Il n'y a rien à faire, il faut se soumettre aux lois internationales sinon où allons-nous ?

La sous-lieutenant eut un sourire d'approbation en même temps qu'une profonde inspiration. Avant que les boutons de l'uniforme féminin ne lui sautent au visage, le colonel Mosisa abrégé :

— Bon, Petit, dorénavant tiens-toi à carreau, arrête avec la délinquance. Ici, en RDC, ça va encore, il y a les droits de l'homme. Tu as vu comment j'ai été sympa avec toi ? Chez ton ami, là, ça ne rigole pas, il y a la loi. Bon. Bonne journée, Petit.

Le colonel s'effaça pour laisser passer l'officier d'ordonnance qui le précéda dans le bureau d'une démarche ondulante à mort, de celles

qu'on n'aurait jamais osé enseigner dans une académie de police digne de ce nom.

Ce jour-là avait été particulièrement amer pour Isookanga. Zhang Xia était parti et il semblait au jeune Ekonda qu'il lui avait légué une part de sa morosité. Son ami devait rentrer en Chine mais les conditions avaient été un peu brutales, selon lui, ils n'avaient pas pu se séparer comme de véritables frères, en se faisant des promesses de se revoir, face à face, une dernière fois, en ployant le buste profondément. Le jeune Pygmée se sentait aussi affligé qu'un trader lorsqu'une bulle spéculative éclate juste avant la clôture du Nasdaq un vendredi après-midi. Son produit intérieur brut était au plus bas, à Isookanga, et il avait le cœur gros. Il avait erré en ville une partie de la journée puis s'était réfugié à l'hôtel pendant que Vieux Lomama tentait d'obtenir des audiences auprès des ministres. Il avait fixé le plafond pendant des heures, se remémorant les instants avec Zhang Xia. Il espérait seulement qu'il allait rentrer en sécurité et que rien de fâcheux ne lui arriverait. Le colonel exagérait sûrement un peu, Zhang Xia n'était pas un délinquant.

Au soleil couchant, il se rendit au Grand Marché pour retrouver ses amis les shégués. Gianni Versace présentait à Marie Liboma une étiquette très rare, signée Jean-Paul Knott, qu'il venait de coudre sur la manche d'une veste de seconde main. Shasha la Jactance était assise sur un petit tabouret et faisait la cuisine. Sur une pierre plate, à la machette, elle était en train de hacher menu quelque chose qu'Isookanga n'identifia pas immédiatement.

— Shasha, comment ? C'est quoi que tu coupes, là ?

— Rien, Vieux Isoo. Je prépare à manger pour mon type de la MONUCC. Je dois le nourrir comme il faut. Il est venu défendre les civils congolais, non ? Il faut lui donner ce qu'il mérite, Vieux Isoo ; il faut l'assaisonner, lui et les plats qu'il mange.

— Mais, Shasha, c'est des poils de quoi, que tu découpes ?

— C'est rien, je te dis, Vieux Isoo, c'est une histoire entre ce Blanc et moi. On est des shégués, non ? On nous appelle même enfants-sorciers. Mais tu connais mon nom, Vieux Isoo, c'est Shasha la Jactance Kolo Eyoma. Alukaki, azui¹³⁴.

Isookanga n'insista pas. Il connaissait pourtant cette pratique. Au

village, il avait entendu que des concubines bafouées tuaient ainsi leur amant quand celui-ci s'était mal comporté. La femme lésée découpait en morceaux quasi microscopiques des poils de buffle qu'elle mélangeait à la nourriture. Le poil particulier ne se dissolvait pas dans l'estomac. Il n'était pas biodégradable et finissait par provoquer des ulcères incurables qui entraînaient – après des mois passés à cracher son sang – une mort douloureuse en un peu plus d'un an. Isookanga avait vu Mirnas dans son 4×4, venant chercher la petite Shasha. C'étaient des soirs où la chaleur intense s'accouplait à une nuit noire, et où de ce fait une électricité de nature quasi organique émanait des corps, créant des interférences fâcheuses dans les neurones de certains. Mais ce n'était pas ainsi que le jeune Ekonda concevait la mondialisation. On ne pouvait pas mettre les gens sous dumping à ce point-là, ils finissaient forcément par vouloir se venger.

C'est dans la logique des choses : lorsque la balance des paiements se révèle problématique, il devient impérieux d'équilibrer les comptes en faisant passer, par pertes et profits, l'humain d'abord. Shasha n'avait rien entrepris d'autre en ce qui concernait le Lituanien. Cela se pratique couramment, dans un univers libéralisé. Et la mégapole est le lieu par excellence où les concepts et la folie des êtres se télescopent avec une extrême violence, générant des énergies aussi denses que celle des trous noirs. Le nouveau siècle en est consommateur et la République démocratique du Congo est là pour en procurer. “Mabele elisi¹³⁵”, affirme d'ailleurs la complainte funèbre chantée par les Bamongo. Dans un environnement vicié par les ondes mortifères de l'uranium, du cobalt, du colombo-tantalite, que peut-on attendre de la part d'individus passés à la centrifugeuse, évoluant dans le contexte d'un réacteur nucléaire dernière génération ? L'irradiation permanente ne ramène pas l'innocence, elle conduit à la rage. Et tant pis pour les âmes sensibles si le lieu de la concentration et de la fission est Kinshasa, laboratoire du futur et, incidemment, capitale de la nébuleuse, Congo Inc.

117. African Command : commandement africain de l'US Army.

118. “Dieu”, en kinyarwanda.

119. Miliciens, auteurs du génocide au Rwanda.

120. Mise en place de l'opération Turquoise par la France, selon la résolution 929 adoptée le 22 juin 1994 par le conseil de sécurité de l'ONU.
121. Terme propagé à l'automne 1996 pour légitimer la nationalité congolaise des Tutsis installés au Congo et réclamer cette nationalité par la guerre. Il a été créé en accolant le préfixe kinyarwanda "banya" ("qui vient de") au nom d'un village congolais, Mulenge.
122. Rassemblement congolais pour la démocratie.
123. Voir citation en exergue.
124. Singulier de "Banyamulenge".
125. Forces armées de la République démocratique du Congo.
126. "Voleur !"
127. "Regardez ce qu'il m'a fait !"
128. "Il vient de me violer !"
129. "Ma sœur, qu'y a-t-il ?"
130. "Que se passe-t-il ?"
131. "L'eau ne bouge pas sans raison." Proverbe signifiant qu'il peut y avoir une cause cachée à un événement.
132. Contraction de "l'argent".
133. "Là où tu n'es pas arrivé, les nuages sont tombés." Proverbe signifiant qu'on se fait des illusions sur ce qu'on voit de loin. On pense que, là-bas, le ciel touche la terre.
134. "Maîtresse de la bagarre. Il l'a cherchée, il l'a trouvée."
135. "La terre est riche (de nos morts)."

Épilogue

À partir de Dubaï, un vol China Airlines avait déposé Zhang Xia à Chongqing sans escale et, à l'aéroport, après qu'on lui eut formellement signifié son inculpation, une escouade de policiers l'avait emmené, courbé, les poignets attachés dans le dos, jusqu'au quartier général de la Sécurité publique au centre de la ville. Après un interrogatoire de quarante-huit heures, il était arrivé, hébété, dans une salle de tribunal où on l'avait condamné à six ans de prison dont deux avec sursis pour corruption de fonctionnaires et détournement de biens sociaux, perpétrés en bande organisée – des chefs d'accusation gravissimes. Liu Kai, passé au rang de simple complice, avait écopé de deux ans dont un avec sursis. Zhang Xia comptait faire appel mais son avocat commis d'office lui demandait de produire la preuve qu'il n'était pas en Chine au moment où sa signature avait été apposée sur toutes sortes de documents. C'était la seule voie pour introduire un nouveau dossier.

Ce fut en substance ce que crut comprendre Isookanga en décryptant le mail que Gong Xiyan venait de lui envoyer dans un français obtenu grâce à un site de traduction. Elle parlait d'un article, d'une photo dans un journal, d'une révolution, d'enfants des rues. Isookanga était installé sur le pont d'une barge qui voguait vers Mbandaka. Ils avaient déjà dépassé Maluku et le réseau commençait à se perdre. Le jeune homme alluma son ordinateur, voulant en profiter avant que les batteries ne se déchargent complètement. Il avait dû ouvrir le message au format HTML simplifié tant la réception était faible. Isookanga conservait dans son disque dur un article scanné à partir du quotidien *Le Potentiel*, où on relatait les émeutes des shégués et où était reproduite la photo de Zhang Xia et lui-même pris de loin. Il tenta d'envoyer le fichier JPEG, mais en vain – trop lourd. Le procès en appel de Zhang Xia était fixé deux semaines plus tard.

Le bateau, lui, prenait son temps et Isookanga était dans l'impossibilité d'accéder à l'Internet et d'envoyer même des liens, faute d'une antenne des télécommunications proche. Le jeune Ekonda observait le fil de l'eau, mettant volontairement son esprit en apesanteur, pendant qu'une barrette disparaissait du témoin de la batterie. Pour *Raging Trade*, c'était foutu, il n'avait plus assez de réseau, plus assez d'énergie pour faire décoller quoi que ce soit, surtout pas des furtifs dissimulés aux mille diables dans des endroits auxquels on ne pouvait accéder qu'en passant par des niveaux de plus en plus complexes. Il aviserait en arrivant au village. Zhang Xia lui avait conseillé de lire *L'Art de la guerre* de Sun-Tzu. La situation pourrait être rattrapée à ce moment-là et, en position de force, il pourrait proposer des accords à *Kannibal Dawa*. Cela risquait de s'avérer douloureux et pas facile, les diktats d'*American Diggers* et de ses satellites pesaient encore d'un trop grand poids sur le territoire du *Gondavanaland*. *Run nigga, run nigga / Run, mothafucker run*, persistait à chanter Vieux Snoop, imperturbable. Isookanga n'était plus aussi serein, bien sûr, mais les rimes funestes le confortaient dans l'idée que le gangsta était non seulement un porte-parole pertinent mais aussi un visionnaire hors pair, parce que rien en effet, dans un avenir lointain ou proche, n'aurait pu démentir les lyrics du fameux *Vato*.

Le soleil avait fini d'accomplir sa trajectoire et les berges n'étaient déjà plus constituées que des silhouettes des frondaisons. Un peu d'orangé et de rouge subsistait entre les ombres qui bordaient le fleuve. Le soleil en achevant sa course s'était abstenu de divulguer que, à quelques fuseaux horaires de là, un de ses rayons avait frappé les verres des lunettes de Wang Lideng lorsqu'il avait froncé les sourcils dans le fauteuil du salon. Un éclair avait jailli et cela avait suffi, une fois de plus, à effaroucher l'âme sensible de Gong Xiyan, assise, ses genoux frôlant ceux du directeur de la Police dans le modeste appartement à la périphérie de Chongqing, dans la province du Sichuan.

Oncle Lomama s'était emballé dans une couverture pour se prémunir des moustiques. Il était, comme son neveu, en train de penser au village d'Ekanga, là-bas, blotti au plus profond de la forêt. Ils y pensaient tous les deux, mais pas de la même façon. Le vieux

songeait au drame de Nkoi Mobali et avait commencé à réfléchir à une manière de stopper les nuisances produites par l'antenne en la couvrant d'une épaisse gangue de boue. Les termites savaient comment faire. Le vieux comptait les sensibiliser dès son arrivée au village. Les ministres et les responsables qu'il avait pu voir – il le pressentait – ne lui seraient d'aucun secours. Le jeune homme quant à lui n'avait plus en tête que ces vastes surfaces vert foncé qui, discrètement, renfermaient des nappes aurifères sous des épaisseurs de végétation n'ayant l'air de rien. *Kobotama Mongo, elengi*, o136 ! assumait-il intérieurement. Doté du disque contenant la carte des minerais, Isookanga allait prendre véritablement sa place de chef – dès que l'oncle lui aurait passé le relais, évidemment. Être allé en ville s'était avéré utile : cela lui avait permis de savoir qu'il ne régnerait plus seulement sur des kambala et des pangolins, mais aussi sur des valeurs plus terre à terre, du genre de celles qu'on attribuait facilement à n'importe quel monarque un peu glamour. Pourquoi pas à lui, Isookanga Lolango Djokisa, jeune Ekonda et mondialiste de surcroît ?

136. "Naître Mongo, quel plaisir !", dicton.

Remerciements

L'auteur tient à remercier :

- la Fédération Wallonie-Bruxelles pour son soutien ;
- Mao Zedong pour ses discours, notamment celui consacré à la rébellion muleliste de 1964 qui a inspiré Zhang Xia ;
- Confucius pour ses pensées, dont certaines sont reprises ici ;
- Isabelle Rabut pour ses conseils sur les noms propres et ses traductions en chinois.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Le point de vue des éditeurs

In Koli Jean Bojane

Congo Inc.

I - Terres et temps

II - Qui es-tu ?

III - Tigre de papier

IV - Cris inaudibles

V - Tumulte persistant

VI - Femmes qu'on tue

VII - Le monde t'appartient

VIII - Dragon éternel

IX - Compromissions

X - Lire la notice ci-jointe

XI - Chance eloko pamba

XII - Game over !

Épilogue

Remerciements